This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

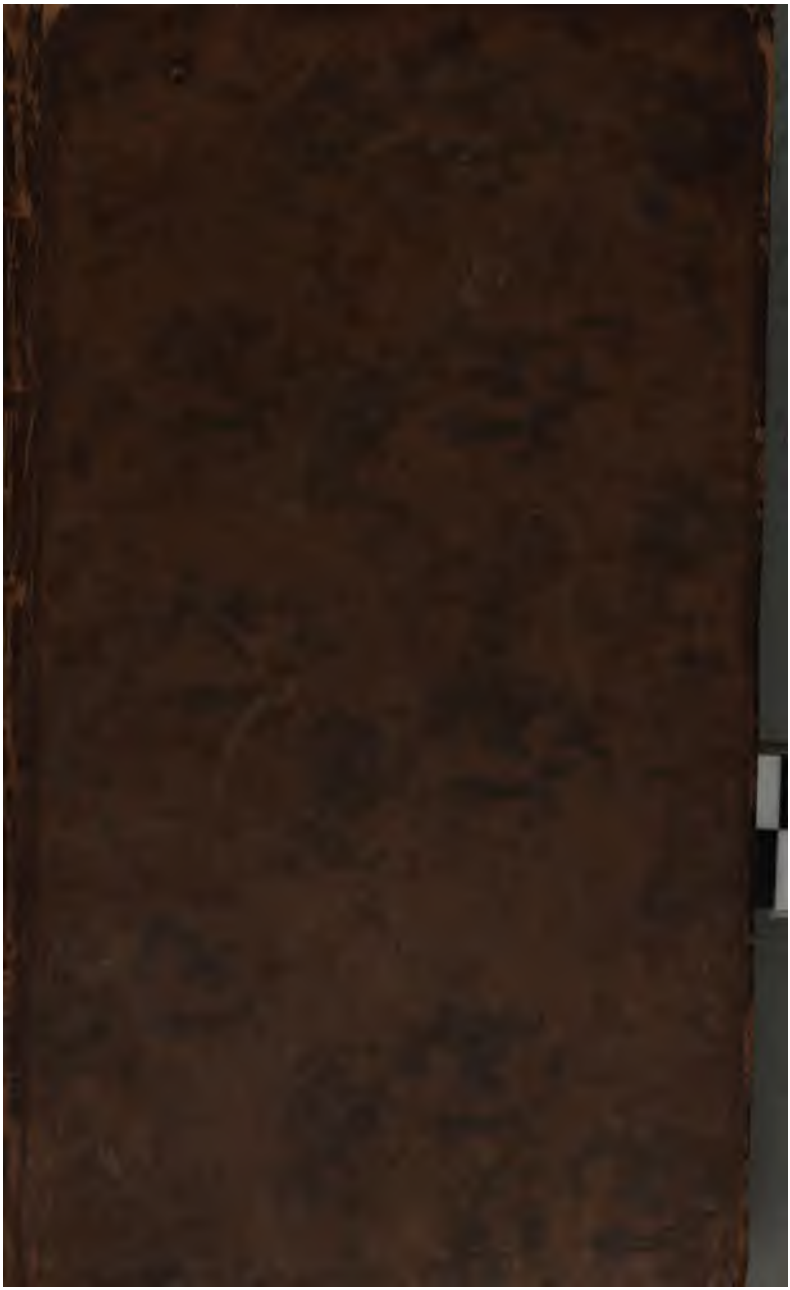
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SKIPWORTH
BEQUEST

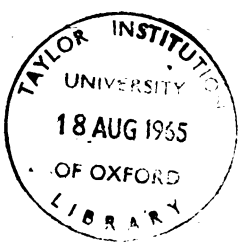
Skipworth C. 5

L'ESPRIT
DU MARQUIS
D'ARGENS,
OU
RECUEIL
DE PENSÉES PHILOSOPHIQUES,
TIRÉES DE SES OUVRAGES.

TOME PREMIER.

A BERLIN,
Chez CHRÊTIEN-FRÉDÉRIC WOSS.

1775.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

PRESQUE tous nos Philoſophes & nos Moraliſtes ont été analyſés. On a vu paroître le génie de Monteſquieu, l'ame de Marmontel, les ſaillies de Caſtel, les maximes de Prévôt, l'eſprit de Fontenelle, celui de Voltaire, de Saint-Evremond, de Marivaux, &c. &c. &c. & même l'eſprit du Marquis Caraccioli. Les mânes du Marquis d'Argens auroient à ſe plaindre, ſi on ne lui faiſoit pas le même honneur, qu'il mérite mieux que pluſieurs de ceux qui l'ont reçu.

J'ai cherché les motifs qui ont pu juſqu'ici engager nos Rédac-

teurs à le laiſſer en arriere. Ce n'eſt certainement pas qu'il n'y ait d'excellentes choſes répandues dans ſes nombreux Ouvrages, & qu'il n'ait ſouvent une maniere propre & très-piquante de les préſenter ; ce n'eſt pas que ſon ton, quelquefois trop hardi, eût de quoi effaroucher notre ſiecle, ſi accoutumé à tous les écarts philoſophiques.

L'air de ſcience & de diſſertation qui regne dans ſes écrits, a peut-être prévenu contr'eux. Il faut convenir qu'il cite beaucoup, & même du grec qu'on n'entend plus gueres. Cette maniere de philoſopher n'eſt pas celle qui eſt le plus dans le dernier goût. On crée aujourd'hui des principes de mo-

rale, on imagine des ſyſtêmes de la nature. Pour bâtir ainſi un monde tout nouveau, on n'a que faire d'autorités tirées de l'ancien. Le ton léger & déciſif dont on tranche ſur les matieres les plus importantes, ne s'accommode pas non plus des longues diſcuſſions on veut des épigrammes & non pas des argumens.

Quoi qu'il en ſoit de cette méthode, qui, malgré la faveur dont elle jouit, me paroît ſujette à bien des inconvéniens, je ne dis pas que celle de notre Auteur lui ſoit en tout préférable. J'ai moi-même été fâché qu'un Ecrivain ſi capable de penſer d'après ſoi, ſe contente dans tant d'occaſions de nous rappeller ce que les autres

ont penſé. J'ai encore été plus ſurpris, qu'après s'être ſignalé à décrier par-tout la Philoſophie ſcholaſtique, il ait ſi ſouvent employé le ton ſec & peſant de l'*atqui* & de l'*ergò*, & qu'on ait quelquefois lieu de le prendre pour un Maître-ès-Arts, ou pour un Bachelier qui répond ſur les bancs.

Ne pourroit-on pas accuſer de ces défauts la précipitation avec laquelle il fut obligé de compoſer? L'amour de la liberté l'avoit fait renoncer à ſa Patrie, & aux Charges honorables qui l'y attendoient. Retiré en Hollande, il ſembloit avoir oublié ſa famille, qui l'oublioit à ſon tour. Sa plume fut plus d'une fois ſa reſſource dans des beſoins que les Philoſophes

connoiſſent ainſi que les autres hommes, & que l'habitude d'une vie aiſée & les convenances d'état avoient encore multipliés pour lui. Il fallut de temps en temps travailler, pour ainſi dire, à la tâche, & dans les inſtans où l'imagination étoit le moins bien diſpoſée. La mémoire fourniſſoit alors du rempliſſage, & un ſtyle lâche & diffus étendoit juſqu'au bout de la feuille un ſujet qui n'auroit dû en occuper que la moitié.

Il eſt vrai que le mérite du Marquis d'Argens le fit dans la ſuite appeller à la Cour d'un grand Roi, & que la généroſité de ce Prince, ou plutôt ſon amitié lui rendit, ſous un ciel étranger, la fortune dont il avoit dédaigné de jouir

SKIPWORTH
BEQUEST

Skipworth C. 5

& les Abréviateurs, eſt ſur-tout intolérable dans ces derniers. Comment en effet trouvent-ils à retrancher dans des Ouvrages, où, ſelon eux, il n'y a rien à reprendre? Si les aveux que je viens de faire ſur le Marquis d'Argens me mettent à l'abri de cette objection, j'ai encore moins à craindre qu'on me faſſe le reproche oppoſé. La réputation de ce Philoſophe eſt faite depuis la premiere édition des Lettres Juives. Le temps n'a fait que la confirmer, & il *n'eſt aujourd'hui perſonne qui ne le regarde comme un Auteur très-eſtimable, & doué des principales qualités qui font paſſer les grands Ecrivains à la poſtérité.* Ce qu'on loue ſur-tout en lui, & ce qui contribue le

plus à le tirer de la foule des faiſeurs de livres, c'eſt cette raiſon pure & ſans mêlange qui ſemble avoir préſidé à toutes ſes penſées. Saiſiſſant conſtamment les choſes dans leur véritable point de vue, ſans ſe laiſſer aveugler par le préjugé, ni éblouir par l'enthouſiaſme, il eſt rare qu'il ſe trouve ni en deçà, ni en de là du vrai. *Son jugement, toujours ſain, l'éloigne également de toute crédulité puérile, & de tout paradoxe brillant.* On ſent qu'il a cherché la vérité de bonne foi, & qu'il s'eſt plus occupé d'éclairer la raiſon, que de ſéduire l'imagination. En un mot, on diroit que c'eſt le bon ſens même qui a dicté tous ſes écrits; & ſi l'uſage étoit de donner aujourd'hui

à nos Précepteurs du genre humain des ſurnoms caractériſtiques, comme on en donnoit autrefois aux Maîtres de l'Ecole, & qu'on dit: *le Philoſophe ingénieux*, *le Philoſophe profond*, comme on diſoit, *le Docteur ſubtil*, *le Docteur irréfragable*; le titre de *Philoſophe judicieux* ſeroit celui par lequel il faudroit déſigner le Marquis d'Argens; titre qui, malgré ce qu'en penſeront peut-être bien des gens, ſeroit également flatteur & diſtinctif.

Dans tout ceci, je parle en général, & l'on concluroit mal à propos de ce que j'ai dit, que j'adopte toutes les idées particulieres de notre Philoſophe. Je conviendrai ſans peine qu'il s'égara ſur certains objets, faute d'avoir aſſez

diſtingué les choſes de l'abus qu'on en a fait. Je n'ai recueilli dans ce genre que les traits qui ne paſſent pas la plaiſanterie, & qui m'ont paru devoir être agréables, ſans pouvoir être nuiſibles. Il y a, ce me ſemble, un milieu à obſerver ici comme par-tout ailleurs. On n'a pas dû s'attendre que je ferois de l'extrait des *Lettres Juives*, *Chinoiſes*, *&c.* un Ouvrage aſcétique; & je déclare que je n'ai pas prétendu en faire un Ouvrage impie.

Mais en ai-je fait un Ouvrage agréable? Ai-je en même temps, comme je me l'étois propoſé, rendu ſervice à l'Auteur, en le débarraſſant de ce que ſes écrits renfermoient de foible, & au Public, en lui conſervant ce qu'ils contenoient

de meilleur ? C'eſt à ce même Public à en juger. Malgré tous les ſoins que je me ſuis donné pour compoſer ce recueil avec choix, je ne me flatte pas de n'y avoir rien laiſſé qui ne ſoit excellent. La liaiſon des idées, qu'on néglige trop d'ordinaire dans ces ſortes de livres, & que je crois pourtant abſolument néceſſaire, pour les faire lire avec quelque plaiſir ; cette liaiſon, dis-je, m'a forcé de faire uſage de bien des morceaux que j'aurois pu dédaigner, ſi j'avois voulu donner une analyſe découſue & ſans ſuite. J'ai cru qu'on ſeroit plus ſatisfait de trouver des diſcours continus, où le commun ſeroit mêlé avec le frappant, que des penſées toutes ſaillantes à la vérité, mais

détachées les unes des autres, & fatigantes par de perpétuels reſſauts.

J'ajouterai que ce qui paroît commun & uſé aux gens vraiment inſtruits ne l'eſt pas à beaucoup près pour tout le monde. Combien de femmes, combien de jeunes gens pour qui ces deux volumes n'auront preſque rien qui ne ſoit abſolument neuf! Ne faut-il donc des livres que pour les Philoſophes & les Savans du premier ordre? Ce ſont bien plutôt les ignorans qui en ont beſoin. Si mon ambition s'eſt bornée à cette eſpece de Lecteurs, qu'a-t-on à me dire? C'eſt du moins la plus nombreuſe, ſi ce n'eſt pas la plus eſtimable.

Il me ſemble pourtant que ce livre peut convenir à bien des

gens qui ne manquent ni d'eſprit, ni de connoiſſances ; ne fût-ce qu'à ceux qui n'ont pas la collection des Œuvres du Marquis d'Argens, & que la quantité de volumes dont elle eſt compoſée empêche de ſe la procurer. Les Curieux ne ſe contentent-ils pas des eſquiſſes ou des deſſins des grands Peintres, quand ils ne peuvent pas avoir de leurs tableaux ? Ces ébauches ſervent à mettre au fait de la maniere de l'Artiſte: une analyſe, telle que nous la donnons ici, a au moins le même avantage. Celui qui ne cherchera qu'à connoître en gros le ſtyle du Marquis d'Argens, & ſa façon d'enviſager les objets, trouvera à ſe ſatisfaire dans ces deux volumes, auſſi pleinement que s'il liſoit

tous les Ecrits de cet Auteur. Les livres deviennent aujourd'hui ſi nombreux, qu'on eſt forcé, malgré qu'on en ait, de ne juger de pluſieurs que par échantillon. Les perſonnes à qui celui-ci paroîtra ſuffiſant, ne me ſauront pas mauvais gré de l'avoir détaché. Ceux à qui il donneroit envie de voir la piece entiere, m'auront obligation de leur en avoir offert une portion propre à leur faire ſentir ce que valoit le tout; & s'il en eſt à qui cette portion même n'ait pas le don de plaire, encore devront-ils me remercier d'avoir appris à ſi peu de frais à quoi ils doivent s'en tenir.

TAYLOR INST. OXFORD

L'ESPRIT

L'ESPRIT
DU MARQUIS
D'ARGENS.

ALCHIMIE.

ON a dit depuis long-temps que l'Alchimie étoit *un art ſans art, dont le commencement eſt de mentir, le milieu de travailler, & la fin de mendier.* D'autres ont comparé les Alchimiſtes aux joueurs, *qui débutent par être dupes, & finiſſent par être fripons.*

L'hiſtoire nous parle de pluſieurs perſonnages, entêtés de la philoſophie *tranſ-*

mutatoire, & qui ont cherché toute leur vie les moyens de faire de l'or; elle ne nous en cite aucun qui ait réuſſi. Un habile Phyſicien rapporte au contraire que *Penote*, qui mourut en Suiſſe dans un Hôpital, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, dont il avoit paſſé la plus grande partie à la recherche du grand œuvre, diſoit, peu de jours avant la fin de ſa vie, que, s'il avoit quelqu'ennemi puiſſant qu'il n'osât attaquer ouvertement, il lui conſeilleroit de s'adonner tout entier à l'étude & à la pratique de l'Alchimie.

Malgré tout cela, rien n'égale la prévention des Alchimiſtes en faveur de leur chimere; ils regardent les ſavans qui ne ſont pas de leur opinion, comme des profanes, à qui Dieu a à peine accordé le ſens commun. Ils ſe donnent à eux-mêmes le nom de véritables philoſophes, ou de philoſophes par excellence. Ils ne s'en prennent jamais qu'à eux-mêmes du peu de ſuccès qu'ils ont eu dans leurs recherches. Ils ont toujours

remarqué quelque défaut dans leurs opérations, & ſe promettent de l'éviter dans de nouvelles épreuves ; mais ils ſe gardent bien d'accuſer, ni l'art, ni les livres qui en traitent.

Ce n'eſt pas aſſurément que ceux-ci ne donnaſſent le plus beau prétexte à leur mauvaiſe humeur. Rien de plus inintelligible que tous les ouvrages qui traitent de la maniere d'opérer le grand œuvre. Après les avoir bien lus & bien médités, on n'a pas la moindre notion de ce qu'il faut faire pour arriver à ce but ſublime. Les prétendus préceptes des philoſophes hermétiques, ne ſont que des mots vuides, & qui au fond ne donnent aucune idée. Ils vous accablent de raiſonnemens que vous n'entendez point ; ils ſemblent prévenir les plaintes que vous pourriez en faire, & promettent de vous les expliquer ; mais lorſqu'on croit qu'ils vont enfin répandre quelque clarté ſur leurs énigmes, c'eſt alors qu'ils deviennent

plus inintelligibles. La gloſe eſt encore plus obſcure que le texte.

Il eſt aſſez démontré que les auteurs Alchimiſtes ne ſe ſont pas entendus eux-mêmes. Ont-ils été la dupe des mots qui ſe débitent avec tant d'emphaſe, & leur prévention leur a-t'elle perſuadé qu'ils apperçoivent du vrai & du ſolide, là où tout eſt vain & chimérique? Ou ont-ils cherché à ſéduire les eſprits crédules, & à les entraîner dans le piége où ils avoient donné eux-mêmes les premiers, afin de s'indemniſer aux dépens de leurs diſciples de ce qu'il leur en avoit coûté pour devenir maîtres? On peut, je crois, aſſurer, ſans crainte de ſe tromper, qu'il y a eu, comme il y a encore, des Alchimiſtes de ces deux différens caracteres. Le Duc d'Orléans étoit ſans contredit des premiers; mais il ne ſe rencontre qu'un trop grand nombre des ſeconds.

Un fameux phyſicien (1) a découvert, ou du moins crut découvrir les différentes ſupercheries qu'employent

(1) Lemery.

les vieux chimiſtes pour abuſer les nouveaux ; les chimiſtes déja ruinés, pour dépouiller ceux qui ont encore de l'argent. Tantôt c'eſt de l'or réel qu'ils jettent dans le creuſet avec leur poudre de projection, à laquelle ils ne courrent alors aucun riſque d'attribuer la production de ce métal. Tantôt c'eſt de l'argent qu'ils font paſſer, par le moyen de certains mêlanges, d'un corps dans un autre, le montrant en triomphe dans celui où il s'eſt amalgamé, & ſe gardant bien de mettre à l'épreuve celui dont ils l'ont extrait.

Quelque grande que ſoit la folie ou la friponnerie de cette eſpéce d'artiſtes, il faut avouer pourtant qu'on leur doit la naiſſance de la vraie chimie, qui a fait de nos jours des progrès ſi conſidérables & ſi utiles à la ſaine phyſique & à la médecine. En cherchant leur cinquiéme élément & leur pierre philoſophale, ils ont fait un grand nombre d'excellentes découvertes ſur les principes des mixtes, & ſur

bien d'autres objets de la phyſique expérimentale. Les fous ont mis les ſages ſur la voie, & la raiſon a été éclairée par l'extravagance.

ALCORAN.

LES Turcs ſont pleins de raiſon & de bon ſens, & cependant ils croient aux dogmes chimériques de l'Alcoran, c'eſt-à-dire, aux viſions les plus abſurdes & les plus giganteſques que puiſſe enfanter l'eſprit le plus viſionnaire & le plus déréglé. On a de la peine à concevoir qu'un homme, qui n'eſt pas tout-à-fait imbécile, puiſſe ſe figurer qu'il goûtera après ſa mort des plaiſirs charnels, & qu'un des principaux biens que lui donnera la divinité, ſera la jouiſſance de pluſieurs femmes, toujours vierges. Les champs Elyſées, où les héros retrouvoient des chars, des chevaux, des armes, des couronnes de lauriers, étoient moins

extravagans. Eſt-il rien dans toute l'antiquité, & parmi les nations les plus ſauvages, d'auſſi abſurde que la croyance où ſont les Mahométans qu'une ſtatue demandera dans l'autre monde une ame à celui qui l'aura faite : croyance qui les a portés à détruire tous les morceaux antiques qu'ils ont trouvé dans la Grece ? Ce ſeul trait prouveroit que Mahomet lui même ſentoit que ſa religion ne pouvoit convenir qu'à des eſprits groſſiers & ſtupides, puiſqu'il cherchoit à éloigner ſes ſectateurs de la connoiſſance des beaux arts, qui étendent les idées, & donnent à l'intelligence une certaine pénétration.

Ne pouvant expliquer de moi-même comment des hommes auſſi ſenſés que les Turcs me le paroiſſoient, avoient pu ſe ſoumettre à reſter attachés à tant de rêveries, je fus curieux d'apprendre comment ils en excuſoient l'impertinence. On m'adreſſa à un grand théologien Turc, qui parloit parfaitement l'italien.

Je lui fis plusieurs objections. La premiere fut sur les violences que Mahomet avoit employées pour faire recevoir sa religion. » Ecoute, *me dit le Musulman*, tu es dans le préjugé de tous » ceux de ta secte. Notre prophete ne » s'est porté à ces excès, que parce qu'il » en a reçu l'ordre du Tout-puissant, » qui vouloit l'obliger à punir un peuple, » dont les vices avoient comblé la mesure. Regarde dans la bible, qui est un » livre sacré pour toi; tu verras le même » précepte de la part de Dieu, & la » même conduite de la part des Hébreux. D'ailleurs, Mahomet avoit des » droits au Cherifat de la Mecque, qui » avoit été possédé par ses ancêtres pendant plusieurs générations. Il étoit » autorisé à le retirer des mains de ceux » qui l'avoient usurpé; & ayant été traversé dans cette entreprise par plusieurs » princes voisins, il usa légitimement à » leur égard de tous les droits de la » guerre. Si tu veux regarder Mahomet

» comme envoyé de Dieu, tu ne peux
» lui faire un crime d'avoir obéi, ainſi
» que les chefs du peuple Juif firent au-
» trefois. Si tu veux le conſidérer comme
» un prince, pourquoi condamnes-tu en
» lui ce que tu approuve dans mille
» autres? «

Sur la pluralité des femmes, mon docteur me répondit que c'étoit une inſtitution auſſi ancienne que le monde. Il me cita Lamech, Jacob, David. « Sa-
» lomon, *ajouta-t'il*, le plus ſage des
» Rois, inſpiré de Dieu, n'en fut point
» abandonné, pour avoir eu un grand
» nombre de concubines, mais pour avoir
» idolâtré, par complaiſance pour elles;
» ce qui lui fût également arrivé, quand
» il n'auroit eu qu'une ſeule femme, s'il
» l'eût aſſez follement aimée, pour pouſ-
» ſer la complaiſance juſqu'à cet excès
» horrible. Conſidere combien notre
» coutume eſt plus avantageuſe à la ſo-
» ciété que la vôtre. Lorſqu'une femme
» chez toi ſe trouve ſtérile, ſon mari de-

» vient inutile à l'Etat; il eſt puni, ſans
» l'avoir mérité, des défauts de ſon épou-
» ſe, & privé pour jamais du doux nom
» de pere. De-là viennent les mauvais
» ménages, & la débauche outrée dans la-
» quelle ſe plongent ceux de ta croyan-
» ce, & que tu reproches à tort aux
» Muſulmans, qui toujours dans l'abon-
» dance, ne ſont pas tentés de porter la
» faux dans la moiſſon d'autrui ».

J'attendois mon docteur au paradis.

« Tu te récries mal-à-propos ſur cet ar-
» ticle, *pourſuivit-il* les railleries que tu
» en fais ne décident de rien; je veux te
» convaincre par tes propres préjugés.
» Tu penſes qu'un jour tu reprendras ton
» même corps, & que tu ſeras dans le
» paradis tel que tu es actuellement. Or,
» ſi tu crois donc que l'odorat, la vue,
» le toucher, le goût, ſeront rendus aux
» hommes, comme il faut néceſſairement
» que cela arrive, pour qu'ils ayent des
» corps parfaits; quelle difficulté, ou
» plutôt quelle honte trouves-tu aux

» plaiſirs délicieux que Mahomet nous » promet? Dieu créa Adam & Eve dans » l'état d'innocence. Suppoſé qu'ils y » euſſent toujours reſté, n'euſſent-ils pas » goûté les charmes de l'amour, ſes » tranſports, ſes ſoupirs, cette jouiſſan- » ce qui nous attend dans le ciel? Tout » cela ne leur eût point paru honteux. » Ils auroient pourtant été dans un état » auſſi pur & auſſi ſaint que celui où » ſeront les juſtes. S'il y avoit eu de la » baſſeſſe à contenter des déſirs auſſi » innocens que ceux de l'amour, il y en » auroit autant à jouir des plaiſirs des » autres ſens. Or, ta bible nous apprend » que les anges mangent, puiſque la » manne que Dieu envoya aux Iſraéli- » lites y eſt appellée le pain des anges ».

Quelque foibles que fuſſent ſes raiſons, j'étois ſurpris de voir qu'elles euſſent une apparence de bon ſens. Je ne m'étois pas perſuadé qu'on pût colorer de pareilles impertinences. *Nihil eſt tam abſurdum, quod, diſputando, non fiat probabile.*

Cette converſation produiſit en moi une réflexion que j'ai fait faire depuis à bien de mes amis, Proteſtans. Meſſieurs, leur ais-je dit, vous ne voulez que l'écriture, & vous l'expliquez à votre fantaiſie. Les Turcs en font de même; elle leur ſert à prouver que Mahomet a bien fait de ſaccager toute l'Arabie, & que les anges mangent en paradis. Cela ne nous apprend-il pas qu'on peut errer ſur le ſens des livres ſacrés, quand on eſt livré à ſon propre eſprit? Vous permettrez que dans cette crainte, je conſulte Origene, Tertullien, & les premiers Peres de l'Egliſe. Ils avoient vu les diſciples du Meſſie, ou peu s'en faut; ils devoient être mieux inſtruits que ceux qui ſont venus douze ou quinze-cents ans après eux.

Outre la force des armes, qui la premiere a fait recevoir la doctrine de Mahomet, & l'ignorance de ſes premiers ſectateurs, qui les rendoit ſuſceptibles de crédulité pour les choſes les plus abſurdes, outre les préjugés d'éducation,

& les intérêts d'Etat, qui ont maintenu depuis la créance une fois établie, une autre cauſe peut avoir contribué à pallier aux yeux des Muſulmans les extravagances de l'Alcoran. Ce ſont les belles choſes que contient ce livre, confondues pêle-mêle avec les plus ridicules. J'en citerai deux ou trois exemples.

Voici comment il s'explique dans le chapitre *du Miſéricordieux*, en faiſant parler la Divinité elle-même. *Nous vous avons tous créés : ſi vous ne le croyez pas, conſidérez tous les biens que vous poſſédez. Les avez-vous créés vous-mêmes ? Nous avons ordonné que vous mourrez. Nous pouvons, s'il nous plaît, mettre d'autres créatures, ſemblables à vous, à votre place, & vous métamorphoſer en une autre figure que vous ne ſavez pas. Nous avons fait entrer l'ame dans votre corps. Si vous ne la conſidérez pas, conſidérez vos labourages ; faites-vous produire les fruits de la terre, ou les fais-je produire ?*

Si je veux, je rendrai vos champs ſecs comme de la paille ſans grain ; & cependant vous êtes ſuperbes, & vous dites : quoi ! nos grains que nous avons ſemés ſeront perdus ! au contraire, nous les conſerverons. *Imbéciles, pouvez-vous parler ainſi ? Levez les yeux au ciel, conſiderez l'eau qui en tombe, & qui ſert à vous déſaltérer. La faites-vous deſcendre des nues, ou ſi c'eſt nous qui l'en faiſons deſcendre ? Si nous voulons, elle ne tombera point, ou nous la ferons tomber ſi mauvaiſe, qu'elle ne pourra ſervir, ni à fertiliſer vos champs, ni à étancher votre ſoif.*

Quelle nobleſſe dans ce paſſage ! Quelles grandes idées n'offre-t'il pas à l'imagination ? Avec quelle majeſté ne repréſente-t'il pas l'immenſe pouvoir de la Divinité, après en avoir prouvé l'exiſtence évidemment par ce peu de mots. *Nous vous avons tous créés ; ſi vous ne le croyez pas, conſidérez les biens que vous poſſédez. Les avez-vous créés vous-mêmes ?* C'eſt-là en effet la plus forte preuve

qu'il exiſte un Etre ſuprême. Puiſque nous connoiſſons que nous n'avons pas été de tout temps, il faut néceſſairement remonter à une cauſe éternelle, qui, ayant produit tous les êtres, les maintienne dans l'ordre admirable où nous les voyons. C'eſt un argument convaincant qui ſe préſente ſans ceſſe à nos yeux. Mais quand nous les aurions fermés, notre ame ſupplée à leur défaut; elle ſe dit ſans ceſſe à elle-même, qu'un être penſant & intelligent tel qu'elle eſt, ne peut être la ſuite d'un principe ignorant & agiſſant ſans connoiſſance. Ainſi, la Divinité ſe manifeſte aux aveugles, comme à ceux qui ont l'uſage de la vue.

Mahomet réfute ailleurs les incrédules, qui nient la poſſibilité de la réſurrection des corps. *Et pourquoi ne reſſuſciteront-ils point*, fait-il encore dire à la Divinité? *Ne voyent-ils pas le ciel au-deſſus d'eux comme nous l'avons bâti, comme nous l'avons orné, & comme il n'y a point de défaut? Nous avons étendu la terre, élevé les montagnes,*

& fait germer toute ſorte de fruits.... Nous avons donné la vie à la terre morte, ſéche & aride. Ainſi, les morts ſortiront du tombeau.

Toute la philoſophie ne ſauroit donner une idée plus majeſtueuſe du pouvoir de l'Etre ſuprême. Celui qui d'une terre *aride & ſéche* a formé l'homme, peut ſans doute le faire ſortir du tombeau. Il n'eſt pas plus difficile d'ordonner à la matiere de ſe rejoindre de nouveau enſemble, qu'il l'a été de l'animer, & de la mettre en mouvement.

Par tout où Mahomet parle de la Divinité, il le fait de la maniere la plus ſublime. *Dieu ſait*, eſt-il dit au chapitre des Gratifications, *Dieu ſait tout ce qui eſt en la terre & en la mer. Il ſait le nombre des feuilles qui tombent de deſſus les arbres, & le nombre des atômes qui ſont dans les ténébres de la terre.... Il ſait le préſent, le futur, le paſſé. Perſonne ne le ſait que lui.... Abraham voyant la nuit une étoile très-claire, demanda en ſoi-méme*

ſi c'étoit ſon Dieu. Non, *répondit-il*, mon Dieu ne ſe leve pas & ne ſe couche pas.

Joignez à ces traits, & à cent autres dans le même genre, un grand nombre d'excellens préceptes de morale, ſur la charité, ſur la bienfaiſance, ſur le pardon des injures, &c. Et vous ſerez moins étonné, que malgré ſes écarts, l'Alcoran ait pu être regardé comme un livre ſacré, & que l'admiration qui eſt due à ſes beautés l'emporte chez tant de peuples ſur le mépris que devroient inſpirer ſes défauts.

ALGÉRIENS.

CE ne ſont point les Africains qui commandent dans Alger. Ils y gémiſſent au contraire ſous la domination la plus dure & la plus cruelle. Les Turcs Levantins qui ſe ſont rendus les maîtres du gouvernement, les traitent en eſclaves. Ils joignent même le mépris à la dureté.

Un Turc croiroit ſe déshonorer, s'il s'allioit avec des Maures (c'eſt ainſi qu'on appelle les anciens habitans du pays), & c'eſt une loi reçue dans l'Etat, qu'un Maure qui oſera menacer un Turc, aura la main coupée, & ſera puni de mort. Comme le nombre des Maures eſt beaucoup plus grand que celui des Turcs, ceux-ci font très-ſouvent venir des recrues conſidérables du Levant, pour remplacer les familles Turques qui viennent à s'éteindre, & il ne reſte aucun eſpoir aux Africains de pouvoir rentrer dans leurs anciens droits. Il ſemble même qu'ils en ont perdu la mémoire, & paroiſſent accoutumés à leur eſclavage. Ils ſont d'ailleurs ſi peu courageux, qu'ils n'oſeroient entreprendre d'employer la force pour recouvrer leur liberté. Cent Turcs battroient deux mille Maures, & ne balanceroient pas un inſtant à les attaquer; en ſorte que la forte prévention des Turcs ſur la lâcheté des Maures, & des Maures ſur la

valeur des Turcs, fait le plus ferme ſoutien de ces derniers.

Quoique tous les habitans du Royaume d'Alger, ſoit Turcs, ou Maures, ſe diſent ſujets du Grand-Seigneur, cependant on doit regarder ce pays comme une république libre, & qui ſe gouverne elle-même. Les Turcs ſont les maîtres d'élire leur Dey. Quelque protection que lui accorde le Grand-Seigneur, elle ne les empêche point de le détrôner, & même de le faire étrangler, lorſqu'ils en ont la fantaiſie. Elle ne leur vient que trop ſouvent. Peu de Deys régnent longtemps avec tranquillité. On montre à Alger le tombeau de ſept Deys, qui furent élus & maſſacrés tous ſept dans le même jour. Il falloit que le huitiéme fût bien hardi pour accepter la couronne.

C'eſt le Divan général qui régle les affaires qui regardent l'Etat. Le conſeil eſt compoſé des principaux habitans de la ville. Le Dey y préſide; mais il eſt obligé d'agir, conformément aux réſolutions qui s'y prennent.

Quant à ce qui concerne la perſonne des particuliers, le pouvoir des Deys n'eſt point borné. Ils peuvent, ſans aucune formalité, faire couper le cou aux premiers du Royaume. Il s'en trouve ſouvent qui uſent aſſez cavalièrement de ce privilége, ſur-tout lorſqu'ils craignent quelque ſédition, ou qu'ils veulent s'emparer des richeſſes de quelqu'un. Malgré ces cruelles exécutions, il eſt peu de Deys à qui il n'arrive tôt ou tard quelque fâcheuſe cataſtrophe. Le gouvernement des Etats Afriquains reſſemble à celui de l'ancienne Rome. Les ſoldats y ſont auſſi inſolens & inconſtans que les légions, & preſque tous les Souverains y imitent les Caligula, les Nérons & les Domitiens.

Comme c'eſt le crime qui met ordinairement les Deys ſur le trône, c'eſt auſſi le crime qui les en fait deſcendre. Un prince ne régne en Afrique, que juſqu'à ce qu'il ſe trouve quelqu'un, qui, au riſque de ſa vie, veuille entre-

prendre de le tuer. On a vu ſouvent trois ou quatre perſonnes cabaler contre le Souverain, l'aſſaſſiner au milieu de ſon armée, ſans qu'elle en fût prévenue, ni qu'elle dût s'attendre à cette conſpiration. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'on a vu cette même armée reconnoître un des meurtriers pour ſon Prince, & ce changement arriver avec autant de tranquillité, que ſi on eût ôté la vie au plus miſérable particulier.

Le Dey d'Alger eſt l'ennemi de tous les particuliers; il ne cherche qu'à trouver des prétextes pour les dépouiller de leurs biens, & pour les faire mourir. Ceux-ci en revanche ne lui obéiſſent, que parce qu'ils y ſont forcés, & attendent avec impatience le moment où ils ſeront délivrés de ſa tyrannie.

Je regarde les Deys d'Alger comme des ſang-ſues qui ſe rempliſſent de ſang, juſqu'à ce qu'elles crevent. Le Souverain dans ce pays pille, vole, tue, maſſacre pendant quelques années. Dès qu'il

commence à s'imaginer qu'il va jouir de ſes rapines, il ſubit la peine de ſon crime, & il eſt puni par quelqu'un qui tombe dans les mêmes défauts, & que l'exemple de ſes prédéceſſeurs ne peut rendre plus vertueux, & par conſéquent plus heureux & plus ſtable ſur le trône.

Les femmes ont beaucoup plus de liberté dans toute la Barbarie, que dans le Levant. Celles d'Alger ſont encore moins gênées que les autres Africaines. Les eunuques étant très-chers dans ce pays, & ne pouvant être employés qu'à la garde des femmes, parce que leur état & leur foibleſſe les rendent incapables d'un travail pénible, les Algériens ne s'en chargent point. Ils ne leur ſeroient pourtant pas inutiles. Le climat inſpire la galanterie, & l'air brûlant ſemble communiquer aux cœurs un feu que rien ne peut éteindre. Il y a dans Alger une loi obſervée à la rigueur, qui condamne toute fille convaincue d'avoir eu un commerce avec un Chrétien,

à être jettée dans la mer, la tête liée dans un ſac, ſi ſon amant ne ſe fait point Mahométan. Il arrive très-ſouvent des exemples d'une punition auſſi rigoureuſe. Malgré cela, les Algériennes ont un penchant invincible pour les Chrétiens. Les longs voyages que font ordinairement leurs maris, favoriſent beaucoup leurs intrigues. Ils paſſent quelquefois des huit ou neuf mois ſur la mer; & pendant qu'ils ſont occupés à voler & à détruire les Chrétiens, ceux qui ſont eſclaves à Alger, vengent une partie des maux qu'on fait à leurs compatriotes.

L'induſtrie & l'amour ont inventé dans ce pays un langage inconnu à toutes les autres nations. Un eſclave amoureux & aimé de ſa patrone, ſait lui expliquer ſes ſentimens, par l'aſſemblage de pluſieurs fleurs, & par l'ordre qu'il met dans un parterre. Un bouquet fait d'une certaine maniere, contient autant de choſes tendres & paſſionnées, qu'on

pourroit en mettre dans une lettre de huit pages. L'amaranthe auprès de la violette ſignifie qu'on eſpére qu'après le départ du mari, on ſe refera des maux que cauſe ſa préſence; le ſouci exprime le déſeſpoir; l'immortelle marque la conſtance; la tulippe reproche l'infidélité; la roſe célébre & loue la beauté. Des attributs particuliers qu'ont toutes ces fleurs, on en forme un langage parfait. Un amant par exemple veut-il apprendre à ſa maîtreſſe que les tourmens qu'il ſouffre le jetteroient dans un déſeſpoir mortel, s'il n'attendoit d'être plus heureux par l'abſence de ſon rival? Il forme un bouquet compoſé d'un ſouci, d'une fleur d'orange, d'une amaranthe & d'une violette. La maîtreſſe répond de la même maniere. Il y a dans les jardins quelqu'endroit caché, où ſe dépoſent ces ſortes de lettres, d'autant moins ſujettes à inconvéniens, que la ſignification des principaux caracteres n'eſt ſouvent connue que de deux perſonnes,

qui

qui ont ſoin de changer pluſieurs choſes au langage ordinaire, afin de prévenir toute eſpéce de ſurpriſe.

ALLEMANDS.

CE ſont les anciens peres des François, & peut-être ces derniers leur ſont-ils redevables d'une partie de ce qu'ils ont de bon dans leurs mœurs. Il faut bien qu'il y ait une certaine ſympathie entre ces deux nations; car, malgré les guerres ſanglantes où leurs Princes les ont engagées, elles ſe ſont toujours battues beaucoup plus par honneur, que par animoſité; & dès que la paix mettoit fin à leurs différens, elles imitoient les héros d'Homere, & ſe donnoient mutuellement les marques de l'eſtime réciproque qu'elles avoient l'une pour l'autre. La probité, la franchiſe, la bravoure des Allemands méritent de ſinceres éloges de la part de toutes les nations;

& on doit ſe faire d'autant moins de peine de les leur accorder, que de leur côté ils ſe font un plaiſir de rendre hommage au mérite par-tout où il ſe rencontre. Il leur eſt égal de louer un étranger ou un homme de leur patrie, dès qu'ils en ſont également dignes. Ils regardent tous les hommes comme pétris du même limon. Ils croyent avec raiſon, que penſer, réfléchir, juger, tirer des conſéquences, eſt un privilége donné à tout être raiſonnable, & que les gens ſenſés doivent profiter du bon de toutes les nations, ſans avoir la foibleſſe de rejetter une choſe excellente, ou de chercher à la critiquer, parce qu'elle a été faite en deçà, ou au-delà du Rhin. Ils laiſſent aux Anglois la ridicule imagination de penſer, qu'un homme né à Douvres, eſt beaucoup plus excellent qu'un autre né à Calais.

Les Allemands croyent de bonne foi ce qu'on leur enſeigne dans leur jeuneſſe, & ne s'amuſent point à vouloir s'éclaircir de la vérité, ou de la fauſſeté des

dogmes de leur religion. Ils laiſſent aux François le ſoin de ſe morfondre en diſputes inutiles & pernicieuſes. S'ils abandonnerent il y a plus de deux ſiécles la communion romaine, c'eſt que la diviſion qui régnoit alors entre pluſieurs Princes de l'Empire, leur fit de ce changement une eſpéce de néceſſité politique. Sans cela, jamais Luther ne ſeroit venu à bout de ſes deſſeins, & toute ſon éloquence n'eût peut-être ſervi qu'à lui faire avoir le même ſort qu'avoit eu Savonarole, quelques années auparavant.

Ceux qui attribuent la révolution au ſavoir & à la ſubtilité des théologiens Allemands, connoiſſent peu cette nation. On ne l'émeut gueres par des ſyllogiſmes. D'ailleurs, dans les commencemens des troubles de religion, les peuples étoient ſi ignorans, que la ſcience étoit inutile auprès d'eux.

Les ſavans d'Allemagne ont donné depuis pluſieurs livres de littérature, remplis de choſes curieuſes & utiles;

mais en général, ils ſont trop volumineux. Tout livre en ce pays qui n'eſt pas en trois volumes *in-folio*, eſt regardé comme nos brochures de deux ou trois feuilles d'impreſſion le ſont à Paris. Un auteur Allemand, dont la matiere ne ſera pas vaſte, s'il n'a ni commentateur, ni gloſſateur, ne paſſe guères ſix ou ſept volumes. Mais ſi un commentateur a pris ſoin de l'éclaircir, ſes remarques font aller le livre juſques au douziéme volume. Il arrive quelquefois qu'on donne de nouveaux éclairciſſemens ſur le commentaire. Alors, un auteur fait une bibliothéque. Pour rendre utile une partie de ces ouvrages, il faudroit les paſſer au creuſet. On en tireroit certainement de très-bon or; mais auſſi en ôteroit-on bien de l'alliage inutile, & qui diminue de beaucoup le prix du métal précieux avec lequel il eſt mêlé.

Le droit public, la politique, la philoſophie, ſont les ſciences que les Alle-

mands ont cultivées avec le plus de ſuccès. Leur génie en général peu vif, & leur langue peu harmonieuſe ont ſemblé juſqu'ici ſe refuſer à l'éloquence & à la poëſie. On ſait que Charles-Quint diſoit que s'il vouloit parler à Dieu, ce ſeroit en eſpagnol, à ſa maîtreſſe en italien, à ſes amis en françois, & à ſes chevaux en allemand. Eſt-il étonnant que les Muſes fuient un langage ſi peu fait pour elles? C'eſt à Pégaſe ſeul d'inſpirer ceux qui le parlent. Les Allemands ont pourtant des poëtes & des orateurs qu'ils eſtiment beaucoup; mais je n'en connois aucun qui ait fait un certain éclat dans l'Europe. C'eſt un grand préjugé contr'eux. Car quoiqu'un auteur écrive dans un langage particulier à ſa nation, dès qu'il a un mérite éminent, il eſt bientôt traduit dans toutes les langues, & il devient commun à toute l'Europe (1). Petrarque, l'Arioſte, le

(1) Le poëme d'Abel, les idylles de Geſſner, &c. qui ont nouvellement paru dans notre langue,

Taſſe, le Guarini, ſont traduits en françois, en eſpagnol, en anglois, &c. Le paradis perdu de Milton, les ouvrages de Pope, le ſont en preſque autant de langues. Tout l'univers s'eſt approprié, par un nombre de traductions, les belles piéces de Corneille & de Racine. Après tout, chaque nation a ſes talens particuliers. Le ſeul philoſophe Leibnitz doit tenir lieu aux Allemands de cent poëtes. Le ciel ſeroit injuſte dans ſes partages, ſi après avoir donné Leibnitz & Puffendorf à l'Allemagne, il y eût encore fait naître Moliere & Boileau.

Les beaux arts ſont chéris & cultivés dans ce pays, & quoiqu'il n'y ait que

---

ont ſans doute fait changer de ſentiment à l'auteur; mais ſes principes n'en ſont pas moins vrais, & le goût que nous avons témoigné pour ces productions allemandes, juſtifie ce qu'il établit ailleurs, qu'il n'y a point de langue qui ne devienne douce & agréable, lorſqu'elle eſt bien parlée. *Note de l'Edit.*

fort rarement des peintres & des ſculpteurs d'une grande réputation, les étrangers qui excellent y ſont parfaitement reçus. La muſique y eſt fort aimée, & ſur-tout l'italienne. Dans preſque toutes les Cours d'Allemagne, on trouve un opéra italien & une comédie françoiſe. Cela ſemble fixer le mérite des théâtres de ces deux nations, en même temps qu'il prouve le diſcernement de l'Allemande.

Les Allemands aiment la bonne chere. Mais ce n'eſt plus le cas de dire avec Montagne: *ces peuples boivent également de tout vin: leur fin, c'eſt l'avaler plus que de le goûter. Boire à la françoiſe à deux repas, & modérement, c'eſt trop reſtreindre les faveurs de ce dieu* (Bacchus): *il y faut plus de temps & de conſtance.* Du moins, le reproche ne peut plus tomber que ſur le bas peuple. Les honnêtes gens, loin de regarder l'ivrognerie comme une vertu, ſeroient plutôt portés à la conſidérer comme un vice. On vous laiſſe une

entiere liberté à table, même dans les feſtins. Les femmes de condition boivent très-peu de vin, & beaucoup d'Allemandes ſont très-ſobres, eu égard à bien des Françoiſes.

Weſtphaliens, Suabes, Autrichiens, Saxons, Pruſſiens, Bavarois, &c.

IL n'en eſt pas des Allemands ainſi que des autres peuples, dont on peut définir en général le caractere. En faiſant le portrait d'un Pariſien, on fait, à peu de choſe près, celui d'un Lyonnois & d'un Languedocien. Tous les François ſont toujours François, & l'on retrouve ordinairement chez eux les mêmes vertus & les mêmes défauts. Mais l'Allemagne eſt compoſée d'un nombre de peuples auſſi oppoſés entr'eux, que les nations les plus différentes. Juger d'un Saxon par un Weſtphalien, ce ſeroit décider du mérite, du génie & de la politeſſe d'un

Chinois, par la ruſticité & l'orgueil d'un Tartare. Si l'on veut donc bien connoître les mœurs de l'Allemagne, il faut, après les traits principaux qui conviennent en général à la plupart de ſes habitans, deſcendre dans les détails qui ſont propres aux peuples des différens Etats qui partagent cette vaſte contrée.

La *Weſtphalie* eſt le plus miſérable pays de l'Allemagne, & le caractere des gens ſe reſſent beaucoup de la qualité du climat. Les Weſtphaliens en général ne ſemblent ni plus aimables, ni plus gracieux que le pays qu'ils habitent. Ils ſont aſſez bons ſoldats; mais il ne faut pas chercher chez eux les talens & les connoiſſances. Ils s'appliquent beaucoup plus à élever des chevaux, dont ils ont une grande quantité, & qui font preſque leur ſeule richeſſe, qu'à cultiver les ſciences & les arts. Les ſavans en ce pays ſont les bons maquignons.

Les trois quarts de la Weſtphalie ſont en proie à la tyrannie & à l'avidité de

quelques petits princes laïques & eccléſiaſtiques, qui ayant beaucoup de vanité, & fort peu de revenu, ſont plus occupés à trouver les moyens de dépouiller leurs infortunés ſujets, qu'à leur rendre juſtice. Il y a plus de Cours dans ce pays, & dans quelques autres cantons de l'Allemagne, que dans tout le reſte de l'Europe enſemble. Un voyageur parcourt dans un ſeul jour cinq ou ſix Etats différens. Quelque petits que ſoient ces princes, ils ont cependant pluſieurs gentils-hommes, qui jouent auprès d'eux le perſonnage de courtiſans. Ils les récompenſent à peu de frais. La plus grande dépenſe de ces ombres de Souverains conſiſte dans leur table, qui emporte ordinairement les deux tiers de leur revenu. Tout cela ne donne envie que de rire; mais les malverſations de ces petits tyrans, font ſouhaiter, pour le bonheur & la tranquillité de l'Allemagne, que l'Empereur pût les réduire au point où les Rois de France ont réduit cette fou-

le de Seigneurs qui déchiroient autrefois le ſein de leurs Etats.

Il y a en Weſtphalie preſque autant de religions que de Princes. C'eſt encore moins là qu'ailleurs la ſcience des eccléſiaſtiques, qui a cauſé l'établiſſement de toutes ces différentes croyances. On prétend que lorſque le Luthéraniſme commença à s'établir en Allemagne, dans le temps qu'en Saxe les théologiens gagnoient des partiſans par leurs écrits, en Weſtphalie, les curés faiſoient des proſélites, en diſtribuant leurs tonneaux de bierre à leurs paroiſſiens. Six pots de cette boiſſon faiſoient plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'un Weſtphalien, que tous les argumens de Luther, & l'éloquence de Mélanchton.

Les Weſtphaliens n'aiment point les *Saxons* leurs voiſins ; ils les trouvent trop petits maîtres, c'eſt-à-dire, trop aimables. C'eſt qu'en effet, les Saxons ſont les plus polis & les plus ſpirituels de tous les Allemands; du moins s'énoncent-

ils le mieux, & on convient dans toute l'Allemagne que c'eſt en Saxe où on parle l'Allemand avec le plus de pureté. Les univerſités dans ce pays ſont remplies d'illuſtres ſavans, connus dans toute l'Europe par leur mérite. C'eſt à Leipſic où l'on imprime le plus excellent journal littéraire qui paroiſſe en Europe. Ce livre ſeul eſt capable d'illuſtrer la nation qui l'a produit.

C'eſt depuis long-temps que la Saxe eſt en droit de produire les plus grands hommes de l'Allemagne, ſoit dans les ſciences, ſoit dans les arts. Cranach, fameux peintre Saxon, a égalé les célébres maîtres d'Italie, & le plus grand muſicien de l'Europe a été pendant bien des années un homme né à Dreſde.

Les *Suabes* ſont peu civils, n'aiment point les étrangers. Ils ne ſont guères moins ſuperſtitieux que les Italiens. Le Luthéraniſme, qu'ils profeſſent preſque tous, les entretient dans cinquante fables auſſi ridicules que celles qui ſont

l'admiration des Portugais. Ils ont pluſieurs loix biſarres & mêmes inſenſées. Par exemple, dans le Wirtemberg, le bourreau n'eſt point regardé comme infame. On boit, on mange, on commerce avec lui; on n'a point d'horreur pour un homme aſſez lâche & aſſez avare pour tuer ſes ſemblables pour un modique intérêt. Chaque exécution qu'il fait lui acquiert un titre d'honneur; & lorſqu'il en a fait un certain nombre, il eſt honoré du grade de docteur en médecine. Je conviens que dans tous les pays, les bons médecins ne ſe forment qu'à force de tuer des gens; mais du moins n'eſt-ce pas en les pendant. Plaiſante façon d'étudier en médecine, que celle de rouer des voleurs de grand chemin!

Le métier de bourreau étant regardé chez les Suabes comme une illuſtration, qui s'attendroit que la profeſſion la plus noble, la plus ancienne & la plus innocente y fût conſidérée avec un mépris

qui tient de l'horreur? La vie paſtorale, tant chantée par les anciens, & par les plus ingénieux d'entre les modernes, eſt abhorrée en Suabe, comme le comble de l'infamie. Les bergers ne ſont pas même reçus dans la compagnie des plus ſimples payſans. Je demandai, étant dans le Wirtemberg, la cauſe d'un uſage auſſi inſenſé: on me répondit qu'on réputoit pour infames les bergers, parce qu'ils étoient obligés d'écorcher les bêtes qui mouroient dans leurs troupeaux. » Vos bouchers, répliquai-je, ſont donc » auſſi regardés avec horreur? » *Non*, me dit-on; *ils tuent les bêtes vivantes; au lieu que les autres les écorchent mortes.* Qu'aurois-je répondu à cette belle diſtinction?

Les *Bavarois* ſont plus polis, plus ingénieux & plus aimables que les Suabes; mais ils ne ſont pas moins ſuperſtitieux. Il n'y a guères de ville en Baviere où on ne conſerve quelque relique apocriphe, pour l'authenticité de la-

quelle on combattroit avec autant de zéle, que pour le fond de la religion. Les Bavarois aiment la guerre, & ſont bons ſoldats. Quoique les ſciences ſoient cultivées chez eux, on peut dire cependant qu'en général ils ſont plus propres aux armes qu'à l'étude.

Les *Autrichiens* ſont les Gaſcons de l'Allemagne ; ils ont donc plus d'orgueil & de vanité que les Gaſcons françois, parce qu'en général on eſt plus orgueilleux en Allemagne qu'en France. Ils ont auſſi moins de vivacité. L'air de leur pays ne leur communique point cet enjouement, cette légereté qui plaît dans les habitans des bords de la Garonne, & qui leur fait pardonner leurs défauts. Quant aux ſciences, elles ſont chez les Autrichiens dans un état pitoyable. Point d'autre philoſophie que la philoſophie ſcolaſtique, qui y exerce un empire abſolu, & quelquefois tyrannique. La Gaſcogne françoiſe a produit les plus grands & les plus beaux génies qu'ait eu

l'Europe. Les Montagnes, les Bayles, &c. La Gaſcogne allemande, loin d'avoir enfanté de pareils ſavans, a quelquefois perſécuté ceux qui venoient d'ailleurs pour l'éclairer. L'admirable Traité *du Droit de la Nature & des Gens*, a été long-temps un livre défendu à Vienne. Du reſte, les Autrichiens aiment la muſique, la peinture, la ſculpture; & les beaux arts ſont chez eux ſur un bien meilleur pied que les ſciences. Ils voyagent volontiers, ſont bons ſoldats, & ont pour leur Prince un attachement inviolable.

Les *Hanovriens* ſont polis, affables, francs, généreux. C'eſt chez eux qu'eſt né le plus grand homme qui ait vécu dans ces derniers temps. Ils ont donné à l'Europe le célébre Leibnitz. C'eſt un préſent dont elle doit leur être éternellement redevable. Les ſciences fleuriſſent dans leur pays auſſi bien que les beaux arts. On y trouve un grand nombre de gens de lettres, autant eſtima-

bles par leurs connoiſſances, que par leur probité. Après les Saxons, c'eſt le peuple que j'aimerois le mieux de toute l'Allemagne.

Les *Pruſſiens* ont en général beaucoup plus de bonnes qualités que de mauvaiſes. Ils ſont aimables, quand ils veulent l'être, ont de l'eſprit, & même du plus fin & du plus léger. Ils réuſſiſſent parfaitement dans les ſciences; auſſi les cultivent-ils, & les aiment-ils beaucoup. Généreux & charitables, ils exerçoient autrefois parfaitement l'hoſpitalité. Aujourd'hui, cette vertu eſt fort diminuée chez eux. Ils ont même quelquefois violé les droits les plus ſacrés & les plus reſpectables. La fureur qu'ils ont eu long-temps d'avoir de grands ſoldats, leur a fait commettre pluſieurs actions indignes. Ces enrôlemens forcés leur avoient fait un tort infini dans les autres pays. Le petit peuple les regardoit avec preſque autant d'horreur que l'on en a pour ces Tartares errans &

vagabonds, qui vont enlever de miſérables voyageurs.

Les *Bohémiens* ne manquent point de génie. Ils penſent aſſez hardiment, aiment la liberté, & mépriſent la ſuperſtition. Ils ſont braves ſoldats, mais vains, fiers, peu civils. Ils ſe regardent comme les premiers hommes de l'Univers, haïſſent leurs voiſins, & ne diſent guères du bien que d'eux ſeuls.

Les *Palatins* ſont d'aſſez bonnes gens: ils ſont complaiſans; ils aiment les arts, & ne mépriſent ni les ſciences, ni les gens de lettres; quoiqu'ils ſoient diviſés entr'eux par la religion, ils ont eu juſqu'à préſent le bon ſens de ſe ſupporter mutuellement les uns les autres. Ce n'eſt pas qu'ils aient manqué de miniſtres & de prêtres brouillons qui ont mis tout en uſage pour les porter à s'égorger pieuſement les uns les autres; mais ils ont été aſſez ſages pour réſiſter aux mauvais conſeils, & pour ſe garantir du fanatiſme. Puiſſent-ils, pour leur bonheur,

continuer à penſer long-temps de même ; & donner aux autres nations un exemple bien digne d'être imité, & qui l'eſt cependant bien rarement !

Voilà ce que je penſe des différens peuples de l'Allemagne, après les avoir fréquentés & examinés avec toute l'impartialité dont je ſuis capable. Je n'en parle au reſte qu'en général ; car qui doute que parmi ceux qui ſont les moins ſociables, on ne trouve pluſieurs perſonnes du plus agréable commerce, & qui n'ont rien de commun avec les défauts de leurs compatriotes, comme on rencontre chez les nations les plus polies & les plus civiliſées, des gens fort ruſtres & fort ignorans ? *Il n'eſt aucune régle*, dit-on, *ſans exception* ; c'eſt ſur-tout dans les portraits qu'on fait d'une nation entiere, qu'il faut appliquer cette maxime.

AMOUR DE LA GLOIRE,
DÉSIR DE L'IMMORTALITÉ.

L'AMOUR de la gloire, le déſir de l'immortalité a été de tout temps un des plus puiſſans reſſorts qui ait fait mouvoir le genre humain. C'eſt pour s'aſſurer un nom parmi ſes contemporains, & chez les races futures, que le ſavant renonce à tous les plaiſirs, à tous les amuſemens, s'obſtine contre les difficultés & contre les dégoûts, ruine ſa ſanté par les veilles & par les travaux. C'eſt par le même motif que le général d'armée eſſuie la rigueur des ſaiſons, brave les dangers, & affronte la mort. Les philoſophes eux-mêmes, qui ont tant écrit contre cette vaine ambition, ont mis leurs noms à la tête de leurs ouvrages, pour nous apprendre qu'ils n'en étoient pas exempts.

Cette paſſion de s'immortaliſer n'eſt

pas ſeulement le partage des grandes ames. Elle ſe gliſſe auſſi dans les hommes les plus ordinaires. Il n'eſt pas de gentilhomme de campagne, qui, devenu lieutenant d'infanterie, ne ſe flatte que ſes exploits tiendront une place honorable dans les faſtes de la nation, & lui attireront les éloges de la poſtérité. Il croit que l'Univers s'occupera un jour à rechercher ſi le Chevalier de Figeac, Reignac, Roupillac, mourut dans ſon village, ou dans une tranchée. L'exemple de cent mille de ſes ſemblables, ou vieillis *dans les honneurs obſcurs de quelque légion*, ou moiſſonnés à la fleur de l'âge, avant que leur nom ait pu ſeulement parvenir à la connoiſſance d'un brigadier, ou d'un maréchal de camp; les regrets de cent mille autres qui ont ruiné leur ſanté, & mangé leur patrimoine au ſervice, & que les médecins & les créanciers forcent enfin de reconnoître qu'ils ont ſacrifié des avantages certains à un eſpoir chimérique; rien ne peut

le guérir de la frénéſie dont il eſt poſſédé, ni le dégoûter de la fumée qu'il pourſuit. Les ſifflets du parterre, les ſarcaſmes des critiques, les mépris du public, ne font pas plus d'effet ſur un mince écrivain, ſur un artiſte médiocre, qui ſe ſont mis dans la tête de tranſmettre leur mémoire aux races futures.

On ſe moque aſſez volontiers des prétentions que forment à l'immortalité tous ces aſpirans ſubalternes. Mais on ne ſe doute pas que celles des perſonnages les plus illuſtres ne ſont guères plus ſenſées. Il faut pourtant l'avouer, ce déſir d'éterniſer ſa mémoire, ne ſauroit ſoutenir l'examen d'une raiſon ſévere. Sa ſplendeur & tout ſon brillant, diſparoiſſent à la lumiere du vrai bon ſens. On s'apperçoit que la vanité & l'amour-propre ſe préſentent ſous un voile trompeur, & que cette paſſion de percer la nuit des temps, n'eſt que la ſuite de l'orgueil naturel à tous les hommes.

Pour en connoître tout le ridicule,

il n'eſt beſoin que d'examiner quelle eſt cette chimere dont on eſt ſi fort enchanté. Ou l'ame eſt mortelle, ou elle eſt immortelle. Si elle eſt mortelle, à quoi lui ſert, lorſqu'elle n'exiſte plus, qu'on ſe ſouvienne de ce qu'elle peut avoir produit autrefois? Si elle eſt immortelle, elle regardera avec trop d'indifférence ce qui l'a occupée ſur la terre, pour que ſes plaiſirs puiſſent être augmentés, ou ſes peines diminuées par le ſouvenir du paſſé.

Soit que l'ame rentre dans le néant, ſoit qu'elle continue d'exiſter après ſa ſéparation d'avec le corps, elle eſt inſenſible à tout ce qui s'eſt paſſé dans le temps qu'a duré leur union. Par conſéquent, à quoi ſert après la mort cette gloire dont nous ſommes ſi idolâtres? Je trouve qu'un bourgeois de la rue Saint Denis, qui ſe tourmenteroit depuis le matin juſqu'au ſoir, pour accroître la puiſſance & le bonheur du Sophi de Perſe, n'agiroit pas plus follement qu'un homme qui

ſacrifie ſes plus beaux jours, qui ſouffre mille maux qu'il pourroit éviter, qui perd ſa fortune, qui détruit ſa ſanté, qui riſque ſa vie, pour faire parler de lui après ſa mort; c'eſt-à-dire, pour une choſe qui lui eſt auſſi indifférente, que le temps qu'il fait au Japon l'eſt à un Pariſien.

Si la manie de perpétuer ſa mémoire n'étoit que vaine & futile, ſi même elle n'étoit funeſte qu'à ceux qui en ſont poſſédés, on pourroit ne pas s'en inquiéter beaucoup. Tant pis pour ceux qui ſeroient aſſez dupes de leur vanité, pour courir après ce phantôme éblouiſſant. Mais quels maux n'a pas produit dans le monde cette fatale paſſion de paſſer à la poſtérité? Il n'eſt rien qu'on n'en doive craindre, lorſqu'elle n'eſt pas ſoutenue par l'honneur & par la vertu. Sans parler des conquérans, qui ont été les fléaux de leur ſiécle, pour s'aſſurer d'être l'admiration des ſiécles à venir, on ſait qu'Eroſtrate brûla le temple

ple d'Epheſe, pour s'immortaliſer. Ce fut, à ce qu'on prétend, le même motif qui porta Néron à faire mettre le feu aux quatre coins de Rome. Charles-Quint penſa être la victime d'une frénéſie toute pareille. Ce Prince ſe trouvant à Rome, étoit au haut du dôme de Saint Pierre, d'où il regardoit le bas de l'Egliſe. Un de ſes courtiſans fut tenté de ſe précipiter, & d'entraîner l'Empereur avec lui. Il s'imaginoit que c'étoit un moyen ſûr pour éterniſer ſon nom. Charles-Quint, à qui il fit confidence de l'envie qu'il avoit eue, le remercia fort de ne lui avoir pas fait faire ce ſaut périlleux; mais il lui défendit en même temps de ſe trouver jamais dans les lieux où il ſeroit.

Soyons équitables cependant, & convenons que de la même ſource, d'où ſont dérivés mille maux, on a vu auſſi découler mille biens. Sans le déſir de s'immortaliſer, les hommes les plus illuſtres auroient preſque tous reſté dans une in-

dolence qui ne les eût point fait diſtinguer des hommes ordinaires. Si l'amour de la gloire eſt un défaut, c'eſt du moins le plus pardonnable, puiſqu'il peut remplir les fonctions de la ſageſſe. Il a même trop ſouvent ſuppléé au défaut de la vertu, pour ne pas participer un peu aux éloges que celle-ci mérite.

AMOUR DES LETTRES.

CASSIODORE a eu raiſon de dire que l'amour des ſciences ſervoit à la perfection de tous les états, & que les ſciences augmentoient la prudence d'un homme prudent, élevoient le courage d'un guerrier valeureux, & perfectionnoient les Princes dans l'art de gouverner. L'expérience nous a démontré, & nous fait voir encore tous les jours la vérité des principes & des maximes de Caſſiodore. Les plus grands hommes ont été convaincus de leur utilité. Philippe de Ma-

cédoine ne remercioit pas autant les Dieux de lui avoir donné un fils, que de ce qu'ils l'avoient fait naître dans un temps où Ariſtote pouvoit prendre ſoin de ſon éducation.

J'oſerois preſque avancer, que ſoit chez les Grecs, ſoit chez les Romains, le courage, l'intrépidité, le zéle pour la patrie, enfin toutes les grandes qualités, ont preſque toujours été accompagnées de l'amour des belles-lettres. Thémiſtocle, Epaminondas, Alcibiade, ne ſe diſtinguerent pas moins par les lettres que par les armes.

Denys, tyran de Syracuſe, eut pour maître Platon. Il profita ſi bien de ſes leçons, qu'ayant été chaſſé de ſes Etats, & quelqu'un lui ayant demandé à quoi lui ſervoit la philoſophie : *elle m'eſt plus néceſſaire que jamais*, répondit-il, *puiſqu'elle m'apprend à ſupporter avec patience les maux & les chagrins dont je ſuis accablé.*

Les Romains diſputerent aux Grecs

la gloire & l'honneur de s'inſtruire dans les ſciences. Lucullus employoit à l'étude des belles-lettres tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes emplois & à ſes occupations guerrieres ; & lorſque la paix lui procuroit un plus grand loiſir, il s'entretenoit avec des ſavans, & profitoit de leurs inſtructions.

Paul-Emile, vainqueur de Perſée, Roi de Macédoine, avoit des connoiſſances très-étendues. Il regardoit l'étude comme une choſe ſi eſſentielle à l'éducation d'un jeune homme, qu'il employa tout ſon crédit auprès des Athéniens, pour qu'ils vouluſſent bien lui envoyer le philoſophe Metrodore, qu'il fit gouverneur de ſes enfans.

Tous ceux qui ont quelque légere connoiſſance de l'hiſtoire, ſavent combien Scipion l'Africain, & les deux Catons s'appliquerent aux belles-lettres. Jules-Céſar, le vainqueur du monde, fut un excellent orateur, & un parfait hiſtorien.

Quelques partiſans zélés de l'ignorance prétendent que la ſcience eſt inutile pour former les grands hommes, puiſque pluſieurs Souverains, qui n'ont pas laiſſé que d'être eſtimés de la poſtérité, & pluſieurs généraux fameux, ont négligé entièrement l'étude des belles-lettres. Ciceron répond parfaitement à cette objection, qu'il ſe propoſe à lui-même. *Il eſt vrai*, dit-il, *qu'il y a eu des perſonnages dont le mérite étoit éclatant, quoiqu'ils euſſent peu cultivé leur génie, & qu'ils ne duſſent leurs qualités qu'à la nature; mais l'on n'en doit pas cependant moins priſer les ſciences; car lorſque l'art ſe joint à la nature, cette union produit quelque choſe de parfait & de divin.* L'expérience nous montre tous les jours combien entre deux génies, partagés également des dons de la nature, celui qui les cultive devient ſupérieur à l'autre. Le Cardinal Mazarin avoit reçu du ciel un eſprit profond, politique, prévoyant. Le Cardinal de Richelieu avoit

été doué des mêmes qualités. Quelle différence n'y a-t'il pas cependant entre ces deux Miniſtres ! Et combien le monde entier ne préfere-t'il pas ce dernier au premier ! Quelles ſont les choſes qui ont acquis la prééminence au Cardinal de Richelieu ? Son amour pour les ſciences, ſes connoiſſances vaſtes & étendues, ſon application à tout ce qui pouvoit orner ſon eſprit, le fortifier, & lui donner plus d'étendue & plus d'intelligence.

Les grands Seigneurs & les Souverains devroient non-ſeulement chérir les belles-lettres, par rapport à leur utilité, mais encore par amour-propre. Il ſemble que la vanité leur dût faire faire ce que la véritable ſageſſe ne peut obtenir d'eux. Sans les ſciences & les ſavans, à quoi ſe borneroient la gloire & la réputation des grands hommes ? Le plus petit eſpace de temps les détruiroit entièrement. Les plus belles actions ne perceroient pas la durée d'un ſeul

ſiécle, elles ſeroient bientôt enſevelies dans un oubli éternel. Ce n'eſt que par le ſecours des belles-lettres qu'un grand Général, qu'un Prince généreux, juſte & prudent, qu'un Magiſtrat intégre, peuvent percer la nuit des temps.

Si les ſavans font paſſer à la poſtérité le nom des grands, il ne lui tranſmettent pas le leur propre avec moins d'éclat. Trois mille ans après leur trépas, leur gloire n'eſt point ternie par celle des héros les plus renommés. Homere eſt auſſi connu qu'Achille, & le nom de Virgile auſſi fameux que celui d'Auguſte. L'habile hiſtorien, le poëte célébre, le grand philoſophe, ont même en cela un avantage ſur le conquérant. La mémoire de l'un ne préſente à l'imagination que le ſouvenir de quelques actions paſſées ; mais les ouvrages des ſavans tranſmettent, font revivre d'âge en âge le génie & les connoiſſances de leurs auteurs. Vingt ſiécles après leur mort, ils parlent avec autant d'éloquence

& de vivacité, que de leur vivant, & leur eſprit ſe communique à tous ceux qui liſent leurs écrits. On entend parler de Scipion & d'Auguſte; mais on converſe en quelque façon avec Lucrece & Horace.

Je regarde un véritable ſavant comme un homme deſtiné à jouer dans le monde & dans la poſtérité un rôle fort ſupérieur à celui de bien des Princes & de bien des Monarques. Qui ſont ceux qui connoiſſent cette foule de Rois, qui n'ont eu ſur leur trône d'autre gloire que celle d'avoir vécu dans une molle indolence, & qui n'ont ſemblé être revêtus de la royauté, que pour montrer qu'ils étoient incapables d'en ſoutenir le poids? Leurs noms ſe trouvent dans les tables chronologiques des Empires. Quelques perſonnes qui liſent l'hiſtoire, ſavent qu'en telle année, il régnoit un tel Prince. Le reſte du monde entier ignore s'il a vécu. Mais lorſqu'un ſavant laiſſe à la poſtérité ſes ouvrages, de ſiécle en ſiécle il

devient plus fameux, le temps ne ſert qu'à relever ſon mérite. L'on traduit ſes écrits dans toutes les langues. On le reçoit citoyen dans toutes les nations. Du fond du nord juſqu'aux climats où le ſoleil ſe leve, il eſt connu, révéré, chéri. Les enfans, les gens d'un âge mûr, les vieillards, tous connoiſſent ſes ouvrages, & ſe font un plaiſir de les réciter. Les peres de famille comptent pour une partie de l'héritage qu'ils laiſſent à leurs enfans, le recueil & l'aſſemblage des écrits des grands hommes. C'eſt dans ces bibliothéques, aujourd'hui ſi communes en Europe, qu'un ſavant ſe voit pour ainſi dire multiplié. Dès ſon vivant, il fait tranſpirer le génie qui l'anime dans les divers royaumes de l'Europe; & dans le même inſtant, il perſuade, il attache, il ravit un homme enfermé dans ſon cabinet à Stockholm, & il émeut le cœur d'un autre qui habite au milieu de Paris.

AMOUR, GALANTERIE.

EN général, les hommes croient aimer, & n'aiment point. J'oserois soutenir qu'en France, qu'en Italie, qu'en Allemagne, qu'en Angleterre, & même qu'en Espagne, on ne connoit point le véritable amour.

Le François fait le passionné beaucoup plus qu'il ne l'est. Coquet de son tempérament ; léger, volage, étourdi de sa nature, il danse, il saute, il siffle, il chante, il folâtre auprès de sa maîtresse. Si elle l'écoute favorablement, il la quitte bientôt. Si elle est cruelle, il s'en console. Un couplet de chanson contre la belle, le récompense de ses peines perdues. Il va jouer auprès de la premiere femme le rôle qu'il faisoit auprès de son insensible. Rien ne peut fixer son inconstance. Son amour s'éteint par la jouissance, & se rebute par les rigueurs,

L'Italien, ferme dans ſes projets, ſtable dans ſes réſolutions, attaque un cœur comme un général d'armée une place. Il diſpoſe ſes batteries, ſe munit de tous les ſecours de l'art, tâche de bloquer la maiſon de la belle, & d'empêcher l'entrée à ſes compétiteurs. Il entretient des correſpondances ſecrettes dans la place, met dans ſes intérêts la femme de chambre, ou quelqu'autre domeſtique. S'il réuſſit dans ſon attaque, il enferme ſa maîtreſſe pour le reſte de ſa vie; & pour prix de ſa tendreſſe, il lui ravit ſa liberté. S'il eſt forcé de lever le ſiége, il ſe venge ſur ſes rivaux, qu'il tâche de faire empoiſonner, & ſur l'objet de ſon amour, qui devient celui de ſa haine, & qu'il perd de réputation par les plus noires calomnies.

L'Anglois n'aime que par fierté; il ſe croit trop parfait, pour penſer avoir quelque obligation du goût qu'on a pour lui. S'il eſt aimé, il ſe figure qu'il le mérite; s'il ne l'eſt pas, il s'en conſole

aiſément, par l'eſpoir qu'il a de trouver aſſez d'autres femmes ſenſibles. Il meſure ſa fortune à ſes richeſſes, & juge d'un cœur par les guinées qu'il lui coûte.

L'Allemand, flegmatique, eſt difficile à émouvoir. Son tempérament lent, froid, circonſpect & penſif, le rend peu propre à devenir ſenſible. Il n'aime guères que lorſqu'il eſt égayé par les faveurs de Bacchus. Sa paſſion naît avec le vin, & s'évapore avec ſes fumées. Si quelquefois il force ſon naturel, il revient bientôt à ſon premier flegme; & l'amour, chez les Allemands, eſt pétri des glaçons du nord.

L'Eſpagnol orgueilleux ſe figure d'aimer à la fureur. Il s'agite, il ſe tourmente, il ſoupire; le jour dans les Egliſes, la nuit ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe. Il y joue de la guitarre pendant le carnaval, & s'y fouette pieuſement le carême. Tout ſert à ſon amour. Il intéreſſe les Saints dans ſes affaires, fait chanter des oraiſons à Saint François & à Saint

Antoine, pour les engager à fléchir ſa maîtreſſe. S'il n'a aucun ſecours du Ciel, il a recours aux Enfers. Il conſulte les devins, les ſorciers & les magiciennes. Eſt-il heureux? il oublie ſes peines, ſes ſoins, qui plus eſt ſa tendreſſe. Il poignarde ſouvent la perſonne qu'il adoroit: mais la vanité a plus de part à ſon crime, que la jalouſie. L'a-t'il épouſée? alors il l'enferme, & il en eſt plus ou moins jaloux, ſelon qu'il l'a trouvée plus ou moins cruelle; le bonheur & la tranquillité d'une femme dépendant ordinairement des mauvaiſes nuits qu'elle a fait paſſer à ſon mari, lorſqu'il n'étoit encore qu'amant. Les orgueilleux Dom Sanches & Dom Pedros ne peuvent ſe figurer qu'un autre mortel puiſſe aiſément être heureux, lorſqu'ils ont eu tant de peine à le devenir.

Bien des Auteurs ont parlé de l'Eſpagne comme du centre de la galanterie. Mais je ne crois pas qu'il y ait aucun pays où elle ſoit moins connue, à moins

qu'on ne veuille faire paſſer un ramas de folies pour des gentilleſſes, & qu'on ne penſe que pour être amoureux & amant délicat, il faille être fou & extravagant à l'excès.

Qu'on vante tant qu'on voudra la diſcrétion, la retenue & la conſtance d'un Eſpagnol, toutes ces prétendues vertus ſont mélées de tant de ridicules, qu'il faut y être accoutumé pour ne pas les regarder avec plus de mépris que la pétulance & l'étourderie des petits-maîtres François.

Je crois que d'un Eſpagnol & d'un François, on pourroit faire un amant raiſonnable, encore que l'un & l'autre le ſoient très-rarement lorſqu'ils ſont amoureux. Quoi qu'il en ſoit, j'aime encore mieux voir toujours rire, chanter, danſer & folâtrer, que d'entendre ſans ceſſe gémir, ſoupirer, pleurer & lamenter. L'amour eſt un enfant qui ſe nourrit dans les jeux & dans les plaiſirs; & il prend quelque choſe de ſombre & de cruel, dès qu'on le tient dans la contrainte.

Si je voulois faire choix d'une belle, je voudrois qu'elle eût la vivacité de la tendreſſe Eſpagnole, l'enjouement de l'Italienne, & la liberté de la Françoiſe. Ces qualités réunies abſorberoient ce qui ſe trouve de trop en une. Je regarde l'amour comme le tartre émétique. C'eſt un poiſon dans ſon principe; mais l'on peut le rendre utile, par la façon dont on ſait le mitiger. Heureux les amans qui connoiſſent la juſte préparation de cet agréable remede!

Je me ris de ces Philoſophes qui ſe font un vain mérite d'avoir toujours été inſenſibles. J'aimerois autant qu'un homme ſe vantât d'avoir toujours été ſtupide. Car enfin, la tendreſſe pour le beau ſexe eſt le plus noble préſent que nous ayons reçu du Ciel. C'eſt la délicateſſe des ſentimens qui nous diſtingue du reſte des animaux; c'eſt à l'ardeur de plaire qu'on doit les plus belles connoiſſances. La ſculpture & le deſſein ont été inventés par une ingénieuſe amante. On pré-

tend que l'amour fut le premier qui donna l'idée de l'écriture. Si nous examinons les événemens les plus conſidérables, nous trouverons qu'ils prennent leur ſource dans la tendreſſe. L'Europe eſt redevable à cette paſſion de la plupart de ſes amuſemens : tous les plaiſirs n'ont été inventés que pour plaire au beau ſexe. Le vulgaire fait ſa cour à une belle, en la régalant de vin, de confitures & de friandiſes. Le noble & le riche la divertit par les comédies, les maſcarades, les ballets, les promenades & les parties de campagne. Sans l'amour, tout languiroit dans la nature : il eſt l'ame du monde, & l'harmonie de l'Univers. Le Ciel donna à l'homme, en le créant, le penchant qui l'entraîne vers les femmes; & la tendreſſe que nous avons pour elles, eſt un préſent de la Divinité. Nous ne devons point rougir d'être ſenſibles. Nous ſuivons les impreſſions naturelles, qui n'ont rien de criminel, qu'autant que nous les corrompons par nos

vices & par nos débauches. C'eſt ſur-tout le malheur des François de ne pouvoir aimer que des femmes qu'ils ne ſauroient déſirer ſans crime, & de penſer que l'hymen & la jouiſſance ſont le tombeau de l'amour.

L'amitié ne me raſſureroit pas contre l'amour. Si j'étois Génois, je me ſoucierois fort peu que ma femme eût un ſigiſbée. Je ne voudrois pas que mon meilleur ami, avec le droit de ſe donner dans le public pour le ſoupirant de ma femme, eût la facilité de la ſéduire, & de me tromper ſans que je m'en apperçuſſe. Il faut être imbécille pour ſe figurer que l'amitié puiſſe être un ſûr moyen pour vaincre l'amour. Cela peut arriver quelquefois ; mais dans le cours ordinaire des choſes, rien ne peut arrêter le torrent de cette paſſion : la gloire, la vertu même ne lui réſiſtent pas.

On a vu dans tous les temps, les plus grands hommes avoir les plus grandes foibleſſes, Marc-Antoine idolâtre

Cléopâtre : il perdit pour elle l'Empire & la vie. Et ce qu'il fit de plus étonnant, il s'enfuit à la bataille d'Actium, lui à qui Jules-Céſar étoit redevable de la conquête du monde.

L'amour ſait ſurmonter tous les obſtacles. Il eſt peu de cœurs dont il n'excite les autres paſſions, quand il s'en eſt rendu le maître. J'avouerai qu'il ne conduit pas la vertu directement au crime; mais il la défigure ſi bien, qu'il la rend preſque inutile. L'équité naturelle que chacun prétend ſuivre, n'eſt écrite dans d'autres livres que dans nos cœurs. Nous ne l'appercevons qu'à travers le voile de nos paſſions; & cette équité prend la forme qu'elles lui donnent. Nous prenons ſouvent le vice pour la vertu, & nous conſacrons nos foibleſſes ſous les noms de généroſité, de pitié, de tendreſſe. Un ami que l'amour force à trahir ſon ami, croit trouver de quoi juſtifier ſa tendreſſe. Il rejette ſur une puiſſance inconnue, ſur un penchant dont

il n'eſt pas le maître, ſa trahiſon; & peu à peu, dans le ſein du crime, il penſe n'être pas éloigné de la vertu.

AMOUR-PROPRE.

Le grand reſſort du cœur humain, ce puiſſant reſſort qui dirige, peu s'en faut, tous les autres, qui agit ſur l'homme à Pekin, qui le remue à Paris, & qui en conſéquence met le Chinois & le François au niveau, c'eſt l'amour-propre. Je n'entends point par-là un amour modéré de ſoi-même, un amour raiſonnable qui tend à la propre conſervation de l'individu auquel il eſt intimément lié; mais j'entends un amour exceſſif de ſoi-même, hors des regles de l'ordre & de la nature, cet amour-propre aveugle & intéreſſé, qui eſt le pere de l'orgueil & de l'inſolence. Je l'ai trouvé ſi généralement répandu, malgré les preuves que l'on doit avoir en quantité de ſon

injuſtice & de ſon peu de fondement ; malgré les maximes des Philoſophes, malgré les efforts de tous les ſages moraliſtes, que je ſuis tenté de croire que cet amour-propre eſt auſſi eſſentiel à l'homme, que la ſolidité l'eſt à la matiere. On diroit que chaque homme ſe regarde comme le plus excellent individu, comme le centre de l'Univers. Imaginez, ſi vous pouvez, la confuſion que cela doit produire dans la ſociété. Chacun de ces centres ayant un tourbillon différent, ils doivent ſe choquer à chaque inſtant. Ils ne ſont pas mal repréſentés par les tourbillons de Deſcartes. La confuſion doit augmenter par l'irrégularité des mouvemens, ils ne ſont rien moins qu'uniformes. L'amour-propre les varie à l'infini; il eſt inépuiſable dans les tournures qu'il ſait prendre. Chez un puiſſant Mandarin, il s'annonce par le cortége, par la pompe qui le précede ou l'environne; chez un Lettré de la premiere volée, par un air

grave & imposant, plus ordinairement encore par l'indignation qu'excite en lui la plus légere contradiction. Mais c'est à Paris où ce Protée se montre sous mille formes différentes; c'est là où il est réduit en art; souvent par un rafinement étudié, il se couvre, il se cache sous des dehors qui lui paroissent entierement opposés. On s'y méprendroit, si l'on n'avoit une pierre de touche pour aller au sûr, & la voici: c'est que fin & rusé sur mille articles, l'amour-propre est la dupe du donneur d'encens, même le plus grossier.

Il est un moyen presque assuré de lire bientôt dans le cœur des hommes les plus dissimulés; c'est de flatter leurs passions, d'étudier leurs goûts, de s'y conformer, de louer ce qu'ils paroissent approuver, de blâmer ce qu'ils condamnent. La vanité & l'amour-propre sont trop flattés par ces complaisances, pour pouvoir résister long-temps.

ANGLOIS.

Il est bien difficile de parler d'une nation ennemie de la sienne, avec un véritable désintéressement ; aussi voyons-nous que les Anglois & les François ont écrit plusieurs choses les uns des autres, qui non-seulement sont contraires à la vérité, mais qui même heurtent les notions les plus claires. Ils se sont refusé mutuellement les qualités louables qu'ils avoient; ils ont cherché à diminuer le prix des choses qu'ils n'osoient condamner; & ils se sont efforcés de flétrir la gloire des plus grands hommes, par des critiques aussi injurieuses que peu judicieuses. Je tâcherai d'éviter une partialité si déshonorante pour quiconque fait profession de penser, & de parler de la nation Angloise avec la sincérité d'un Philosophe qui regarde l'Univers comme sa patrie, & tous les hommes comme ne formant qu'une seule nation.

En mettant le pied en Angleterre, on reconnoît d'abord cette proſpérité, cette magnificence qui caractériſe les Anglois chez les Etrangers. La façon dont le peuple eſt habillé, marque l'aiſance dans laquelle il eſt; on voit dans tout le pays un air d'abondance qui régne chez les plus petits. Quoique cette abondance ſoit une des cauſes qui contribue le plus à l'inſolence de la populace, & à la fierté des Grands, le caractere Anglois n'eſt point de ſe laiſſer avilir par le manque de fortune. Ceux qui ne ſont point riches, ne ſont point de baſſeſſes pour le devenir. Satisfaits d'un bien médiocre, & d'une liberté qu'ils chériſſent plus que tous les tréſors, ils vivent tranquilles chez eux. On ne les voit guères aller chercher fortune. Ils rougiroient d'acquérir des richeſſes par la profeſſion d'avanturier. On peut dire que les Anglois qui ſont riches ſont fiers & hautains, à cauſe de leur opulence, & que ceux qui n'ont qu'un bien médiocre,

ſont vains & orgueilleux, parce qu'ils ſavent ſe contenter de leur médiocrité. La préſomption eſt un défaut naturel à tous les habitans de ce pays. Dans quelqu'état qu'ils ſoient nés, ils s'eſtiment infiniment. Il leur ſuffit d'être Anglois, & cette qualité leur tient lieu de tout ce qui peut leur manquer.

Ce défaut leur eſt commun avec tous les autres peuples, & c'eſt généralement la folie de toutes les Nations. A la vérité l'Angloiſe la pouſſe un peu trop loin. Comme elle eſt riche, puiſſante, & par conſéquent en état de ſe paſſer des autres, elle ne les ménage pas aſſez. Le peuple eſt même brutal envers les Etrangers; il les inſulte; & de tous les pays de l'Univers, celui où l'hoſpitalité eſt la moins connue, c'eſt l'Angleterre. Un François, un Allemand, courent riſque d'être couverts de boue par la populace, s'ils vont dans les rues avec une bourſe aux cheveux, ou avec quelque habit qui ne ſoit pas fait à l'Angloiſe. On ne

ſauroit nier qu'il y a dans ce procédé une inſolence qui n'eſt chez aucun peuple, & une barbarie dont les Algériens & les Tripolitains ſont exempts.

Les gens de diſtinction blâment, il eſt vrai, en Angleterre, la conduite de la populace : mais ils ſe contentent de la blâmer, & perſonne ne ſonge à y mettre ordre. C'eſt beaucoup pour un homme né à Londres, de penſer qu'on ne doit point inſulter les Etrangers. Perſonne, dans ce pays, ne les eſtime aſſez pour vouloir prendre leur défenſe. C'eſt dommage que des gens qui ont autant de qualités eſtimables que les Anglois, ne veulent point rendre juſtice à celles des autres Nations ; il eſt même étonnant qu'avec un mérite réel, on ſe faſſe une peine de louer ce qui eſt véritablement louable. Ce défaut doit naturellement être celui des perſonnes qui ne peuvent point eſpérer de retrouver dans les autres l'eſtime qu'ils leur accordent.

La fierté Angloiſe n'eſt pas toujours auſſi mal entendue, & il eſt des occaſions où on ne peut s'empêcher de la regarder comme une vertu. Il ſemble que ce ſoit un droit acquis à cette Nation, de connoître les priviléges de cette égalité que la nature a voulu mettre entre tous les hommes. Le peuple même fait uſage de ſa raiſon dans les honneurs qu'il rend aux Grands, & dans les attentions qu'il a pour eux, il ne montre ni cette crainte, ni cette admiration ſi ordinaire chez les autres Nations.

Un Seigneur n'eſt conſidéré en Angleterre, qu'à proportion du bien qu'il fait; s'il eſt bon, populaire, affable, généreux, il eſt eſtimé & révéré, l'on a pour lui des égards qui le flattent d'autant plus, qu'il eſt aſſuré que s'il ne les méritoit pas, on ne les auroit point. Si au contraire il n'a rien qui doive lui attirer l'amitié & l'approbation du public, il eſt regardé comme un homme inutile à l'Etat & à la ſociété civile. Il jouit triſtement de ſes prérogatives, &

joue à Londres un rôle auſſi peu gracieux que celui d'un Courtiſan diſgracié à Verſailles.

Les Grands, dans ce pays, tiennent auſſi peu à la Cour, que les petits tiennent aux Grands. De même que le peuple ne reſpecte un Seigneur qu'autant qu'il mérite de l'être par ſes vertus & par ſes bonnes qualités, de même auſſi les Grands en général ne ſont attachés à la Cour qu'autant qu'ils voyent qu'elle ne ſonge point à empiéter ſur les droits de l'Etat.

Une choſe extraordinaire, & qu'on ne voit qu'en Angleterre, c'eſt la fermeté & l'amour de la patrie, alliés avec le caractere de l'homme de Cour. Par-tout ailleurs le Courtiſan n'eſt qu'un vil eſclave, également idolâtre des vertus & des défauts de ſon Prince; là, il ne rend ſon hommage qu'au mérite. Loin d'encenſer dans le Souverain des vices capables de nuire à la patrie, il ſonge à s'oppoſer au mal qu'ils pourroient produire.

Cette grandeur d'ame eſt une ſuite de la façon de penſer des Anglois, qui, en général, fuient les emplois, & leur préferent ſouvent les plaiſirs d'une vie privée & tranquille. Ils n'ambitionnent point de devenir premier eſclave; la qualité d'homme libre leur paroît bien au-deſſus de ce rang, ſi chéri dans toutes les Cours de l'Europe.

Ce même bon ſens, qui empêche les Seigneurs Anglois d'être les eſclaves de la grandeur du Souverain, leur apprend à ſupporter la leur ſans en paroître entêtés. On voit rarement parmi eux de ces gens qui, couverts d'un habit magnifique, parlent d'un ton fort élevé, ne font mention que de leur naiſſance, de leurs gens, de leurs chevaux, affectent des airs preſque auſſi inſultans que des injures piquantes, ſe relevent ſur la pointe des pieds, penchent une épaule & hauſſent l'autre en prenant du tabac, raccommodent leurs cheveux dérangés, décident hardiment & d'une maniere

hautaine, ne daignent pas répondre à ceux qui leur adreſſent la parole, ou chantent & ſifflent en leur faiſant la grace de leur dire deux mots. En général même les Anglois négligent les manieres extérieures. Un petit-maître à Londres eſt une figure ridicule, dont les Grands & le peuple ſe divertiſſent également; peu s'en faut qu'ils ne le regardent comme un joli ſapajou, ou comme quelqu'autre de ces animaux qu'on montre dans les foires.

L'ignorance eſt un vice qui trouve fort peu de partiſans chez les Seigneurs Anglois. Loin de rougir de s'appliquer aux ſciences, ils ont un mépris infini pour ceux qui penſent qu'un des attributs principaux de la Nobleſſe conſiſte à ne ſavoir que lire & écrire, encore aſſez médiocrement. Ils ſavent que, dans leur pays, le mérite ſeul peut en impoſer; & qu'un Milord auroit beau dire *un homme de ma qualité, une perſonne de ma naiſſance*, fût-il plus noble que tous

ſes Vénitiens enſemble, il n'obtiendroit pas la moindre conſidération en faveur de tous ſes titres. Muralt (1) met dans la bouche d'un Seigneur Anglois des paroles qui dépeignent parfaitement bien l'inutilité des honneurs accordés aux Grands qui ne les méritent pas par eux-mêmes, & qui n'en ſont redevables qu'à leur naiſſance. *On ne peut pas*, lui fait-il dire, *nous arrêter pour dettes, mais auſſi ne trouvons-nous pas de crédit. Pour tout ſerment, nous ne ſommes obligés de jurer que ſur notre honneur ; mais perſonne ne nous en croit*, &c.

Un Seigneur François peut faire ſenſation par les carroſſes, par les chevaux, par les domeſtiques, par les meubles, par les habits. Un Seigneur Anglois ſait parfaitement que tout cet attirail, étranger à ſa perſonne, ne lui donneroit aucun relief. Il ne faut pas s'étonner qu'il

(1) Auteur d'un Livre qui a pour titre : *Lettres ſur les Anglois & les François.*

cherche dans la culture des ſciences & des belles-lettres un mérite plus à lui & plus capable de lui attirer l'eſtime de ſes compatriotes.

C'eſt d'ailleurs une néceſſité, en Angleterre, pour tous ceux qui veulent entrer dans les affaires d'Etat, de connoître les loix anciennes & modernes, d'être inſtruits dans l'hiſtoire & dans la politique, & de ſavoir dans l'occaſion faire uſage de ces connoiſſances. Ailleurs on n'a beſoin, pour faire ſa fortune, que de beaucoup de ſoupleſſe, de patience & d'uſage de la Cour. Chez les Anglois, la ſcience, le génie, l'étude aſſidue, ſont les ſeuls moyens de parvenir. On ſent la différence que cela doit produire entre leurs Grands & ceux des autres peuples.

On ſent auſſi l'influence que doit avoir l'exemple des premiers de la Nation, pour répandre par-tout le goût des ſciences & des lettres. Auſſi les Anglois y ont-ils faits des progrès qui rendent

preſque excuſable l'opinion où ils ſont qu'en cela ils ont laiſſé bien loin derriere eux tous les autres peuples de l'Europe. Il faut avouer qu'on ne trouve nulle part ailleurs des ouvrages auſſi parfaits que ceux de Locke & de Newton; mais il n'en eſt pas moins vrai que Gaſſendi, Deſcartes, &c. n'eurent pas moins de génie que ces illuſtres Anglois. La différence de leurs productions eſt venue de la différence des temps. Après tout, ce ſont les François qui ont ouvert la route; & il faut bien autant de force d'eſprit & de juſteſſe d'imagination, pour découvrir, au milieu des ténebres, le chemin de la vérité, que pour arriver au bout de la carriere, quand on eſt une fois dans la bonne voie. Les Anglois tiennent aujourd'hui le ſceptre de la philoſophie; mais comme ils en ſont redevables aux François, il n'eſt point impoſſible que ceux-ci, à leur tour, ne leur aient l'obligation de quelque grand homme qui égalera & peut-être ſurpaſſera Newton.

Les Anglois ont de la valeur ; il eſt même peu de peuples en Europe qui ſoient auſſi braves qu'eux. Cependant il entre dans leur bravoure une certaine férocité qui en diminue le prix. Ils ſont, en combattant, conduits autant par la haine que par la gloire. Il faut cependant convenir que les Anglois victorieux ne ſont point cruels. Leur animoſité s'éteint dès que leur ennemi eſt ſoumis ; & on ne voit à ſa place que nobleſſe & grandeur d'ame.

Cette généroſité paroît même dans les combats particuliers qui ſe font à coup de poing, parmi les perſonnes du bas peuple. Tous les jours il y a des gens qui ſe battent dans les rues de Londres ; la populace s'aſſemble autour d'eux & les excite. Dès qu'il y en a un qui eſt renverſé par terre, ſi le vainqueur oſoit le maltraiter, les ſpectateurs prendroient ſon parti ; & un homme qui mettroit l'épée à la main contre un ennemi qui n'en auroit pas, ou qui en attaqueroit

avec un bâton un autre qui n'auroit que ſes bras pour toute défenſe, courroit riſque d'être mis en piéces ou jetté dans la Tamiſe par les garçons de boutique du quartier.

Ce même peuple, qui ne ſauroit voir battre deux hommes à armes inégales, aime autant que les anciens Romains, les combats de gladiateurs. Il y a à Londres des gens payés pour combattre publiquement. A leur défaut, on a recours aux combats des coqs, des dogues, des taureaux. Il faut du ſang répandu pour amuſer cette Nation féroce. Au défaut des hommes, elle immole des animaux.

Les Anglois croyent être plus libres que les autres hommes; je penſe qu'ils ont raiſon. Il eſt certain que l'état de leur gouvernement aſſure non-ſeulement la liberté de la Nation en général, mais encore celle de tous les particuliers. Les Anglois ſont ſcrupuleuſement attachés à l'obſervation de leurs loix. Il faut un

réglement du Parlement, c'eſt-à-dire de la Nation, pour changer quelque choſe à celles qui ſont établies. Les Juges, le Roi même, ne peuvent les enfraindre. Ainſi tout homme en Angleterre dépend uniquement des loix; & dès qu'il les a pour lui, il n'a rien à craindre de la haine des gens en place, ni même de la prévention du Souverain.

Les Rois ont, dans ce pays, un pouvoir ſemblable à celui que certains Philoſophes ont attribué à la Divinité. Ils peuvent faire tout le bien qu'ils ſouhaitent, & ne peuvent cauſer aucun mal. Ils ſont maîtres d'accorder la vie à un criminel, mais ils ne peuvent condamner perſonne à la mort. Ce ſont les Tribunaux qui décident de la punition des coupables. Le Roi donne en Angleterre preſque tous les emplois conſidérables; il ne ſauroit cependant ôter les charges à ceux à qui il les a accordées. Il faut qu'on leur faſſe leur procès. Les loix qui lui laiſſe le pouvoir

de rendre les hommes heureux ſelon ſon caprice, ne ſouffrent point qu'il puiſſe les faire devenir malheureux par ce même caprice. Elles ſemblent s'être relâchées de l'exactitude & de la prévoyance dans ce qui concourt à la fortune des citoyens, mais elles ſe ſont armées de toute leur rigueur, dans ce qui peut la détruire. Les Anglois ont cru qu'il étoit moins dangereux d'obliger leur Souverain à ſoutenir un mauvais choix, lorſqu'il l'avoit fait, qu'à lui permettre de le rendre nul par inconſtance, par humeur, ou peut-être par le dépit de trouver trop de fermeté & trop de vertu dans un homme de qui il avoit cru pouvoir attendre une condeſcendance aveugle pour ſes volontés, quelqu'injuſtes qu'elles puſſent être.

Le Parlement, à qui eſt confié le dépôt de la liberté & des loix, s'attache à ſuivre exactement l'eſprit de ſon inſtitution. Sans ceſſe occupé du bien général de la Nation, il n'a que très-peu

d'égard aux vues intéreſſées des particuliers. Il n'eſt pas rare même de voir les membres de ce Corps ſacrifier leur avantage propre, dès qu'ils croyent appercevoir que ce qui les favoriſe tourne au préjudice de la patrie. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe forme aſſez ſouvent différens partis dans le Parlement d'Angleterre ; mais quelqu'oppoſés qu'ils puiſſent être, ils ſe réuniſſent preſque toujours en ce qui concerne l'intérêt & l'honneur de la Nation. Les Anglois ſont Wighs ou Toris à outrance, mais ils ſont encore plus Anglois.

L'amour de la patrie n'agit pourtant avec cet empire que dans ce qui concerne les affaires du dehors. Dès qu'il n'y a rien à déméler avec les autres Etats, l'Angleterre reſte ſouvent livrée à la fureur des cabales. Elles produiſent les guerres civiles. Les Anglois ſe maſſacrent, s'entre-détruiſent ; & tous ces troubles n'amenent jamais aucune tranquillité. A peine une révolte eſt-elle

ſinie, qu'il en ſuccede une autre. Ils ne ſont contens ni des Princes qu'ils ont, ni de ceux qu'ils ont chaſſés du trône. Ils font mourir Charles, ils rappellent peu après ſon fils ; ils chaſſent enſuite Jacques, & donnent ſa couronne à Guillaume. Il y a dans leur conduite une inconſtance, une légéreté & une inconſéquence qui, non-ſeulement mérite d'être mépriſée des autres Nations, mais qui doit les conſoler de n'avoir point une liberté dont elles uſeroient peut-être auſſi mal que les Anglois.

Afin d'excuſer ce défaut, ils prétendent qu'ils n'ont jamais manqué à leurs Souverains, que lorſqu'ils y ont été forcés pour la conſervation de leurs priviléges. Mais qui ne voit que ce n'a été la plupart du temps qu'un prétexte dont les ambitieux ont profité pour parvenir à leur but. En allarmant un peuple crédule, ſur ſes prérogatives, ils l'ont conduit à leur fantaiſie ; & la crainte d'une ſervitude chimérique qu'ils ont ſu lui

inſpirer, le leur a réellement aſſervi.

Pour être perſuadé de cette vérité, on n'a qu'à faire attention qu'il eſt arrivé des révolutions en Angleterre, ſous des Princes des caracteres les plus oppoſés. Les Anglois auſſi peu ſatisfaits du génie lent, ſtupide & tranquille de Henri VI, que de l'eſprit vif, ouvert & entreprenant d'Edouard IV, ont également dépoſé ces deux Rois tour-à-tour; & par un même effet de cette inconſtance incompréhenſible à toute autre Nation, auſſi mécontens de la vie molle & efféminée de Charles II, que de la vie active & appliquée de Guillaume III, ils ont cabalé & conſpiré contre eux avec le même emportement & la même fureur, quoiqu'ils les euſſent élevés l'un & l'autre ſur le trône, avec toutes les marques de la ſatisfaction la plus parfaite. Ce qui montre encore que la liberté & les priviléges de la Nation n'ont pas toujours été la cauſe des révolutions, c'eſt qu'il en eſt arrivé ſous des Princes

qui, loin d'opprimer la Nation, vouloient en augmenter les priviléges.

Quant à la religion, chaque Anglois paroît en avoir une à ſa mode. Si l'on obligeoit tous les habitans de cette Iſle de mettre en écrit leur profeſſion de foi, il y en auroit autant de différentes qu'il y a de différens particuliers. Cependant, cette grande variété de croyances n'empêche pas que les Anglois ne ſoient exceſſivement zélés pour le rit auquel ils ſont attachés. Un Anglican hait autant un Preſbitérien, qu'un Janſéniſte hait un Jéſuite. Le Preſbitérien rend parfaitement le change à l'Anglican. Leur antipathie ne naît pourtant pas de cauſes bien importantes. Ils penſent préciſément la même choſe ſur les articles fondamentaux de la croyance; mais les Epiſcopaux, ainſi que les appellent leurs antagoniſtes, ont retenu pluſieurs cérémonies & pluſieurs uſages de l'Egliſe Romaine, qui mettent en mouvement la bile preſbitérienne. Un Miniſtre preſ-

bitérien pâlit à la vue d'un ſurplis. Un prédicateur qui oſe ſeulement dire ſon texte ſans avoir ſon chapeau ſur la tête, le fait tomber en convulſion. De ſon côté, l'Anglican aimeroit mieux voir périr tous les non-Conformiſtes de l'Univers, que d'avoir pour eux la condeſcendance charitable & fraternelle d'éteindre un de ſes cierges, & de ſupprimer une de ſes génuflexions. Ce dernier eſt pourtant celui qui a le plus beau jeu. Sa religion eſt celle de l'Etat, & on ne peut poſſéder de charges en Angleterre & en Irlande, qu'autant qu'on la profeſſe. Les Pontifes de cette ſecte prennent même ſéance dans la Chambre haute du Parlement; mais comme le droit canon ne leur permet pas de donner leurs ſuffrages quand il s'agit de condamner un criminel à mort, ils ſe contentent, lorſqu'il faut perdre un de leurs ennemis, de ſolliciter & de cabaler contre lui. On connoît, à l'air d'un Miniſtre anglican, qu'il eſt de la ſecte do-

minante. Vêtu du drap le plus fin, ceint d'une large ceinture de taffetas, quelquefois voltigeante, coeffé d'une perruque blonde & bien poudrée, couvert d'un fin caſtor, avec un épais cordon tortillé finiſſant en roſe; il ſe promene d'un air rogue, altier & dédaigneux, & ſe regarde déja d'avance comme un membre de la Chambre des Pairs. Charmé de voir les Preſbitériens mépriſer les grandeurs, il rit en lui-même de ce qu'ils s'ôtent tous les moyens d'y parvenir. Ceux-ci, au contraire, marchent gravement, ont un air fâché. Leur phiſionomie diſparoît & s'eclipſe ſous un chapeau d'une vaſte & large circonférence: leurs épaules ſont chargées d'un long & ample manteau. Un Preſbitérien tranſplanté dans Paris, ſur la fin du règne de Louis XIV, y auroit aiſément été pris pour quelque Docteur appellant au futur Concile, brouillé avec ſon Evêque, & diſgracié de la Cour,

ANNÉES CLIMATÉRIQUES.

Les anciens croyoient qu'il y avoit dans le cours de la vie certaines années dangereuſes, où l'homme étoit plus ſujet aux maladies, & où la mort arrivoit plus communément que dans les autres temps. Ils les nommerent Climatériques, à cauſe du mot grec *Clima*, qui ſignifie *échelle* ou *degré*. C'étoit pour faire entendre qu'elles étoient placées à des intervalles marqués, & arrangées en maniere de degrés fort difficiles à monter. Ces intervalles étoient, ſelon les anciens, marqués par le nombre ſept & le nombre trois. Et l'année ſoixante-troiſiéme paſſoit pour la plus critique de toutes, parce que le nombre ſoixante-trois eſt le produit de trois multiplié par ſept, & remultiplié par trois.

Il y avoit ſans doute dans tout cela beaucoup de ſuperſtition pythagori-

cienne ; & ſi l'on n'alléguoit, en faveur de cette opinion, que la raiſon des nombres & de leur influence, il n'en faudroit pas faire plus de cas que de celle des aſtres, & des chimeres de l'Aſtrologie.

Mais on ne peut pas traiter auſſi légérement les obſervations multipliées dont les anciens appuyoient leur ſentiment. On ne ſe trompe pas ſur les faits comme ſur les cauſes, & beaucoup de modernes illuſtres viennent ici à l'appui des anciens. On prétend avoir ſupputé avec exactitude le nombre des hommes qui mouroient dans les années ſeptiémes, & qu'il s'eſt trouvé conſtamment l'emporter de beaucoup ſur celui des gens morts dans les autres années.

Dire que cela s'eſt rencontré ainſi par haſard, c'eſt ne rien dire du tout ; &, en ſuppoſant la vérité du calcul, il reſte toujours à demander pourquoi ces années ſeptiémes ſont plus funeſtes à notre eſpéce que les autres.

Ne pourroit-on pas expliquer la

choſe d'une maniere probable, ſans avoir recours à des propriétés occultes, & par des raiſons tirées de la ſaine phyſique? Il eſt certain qu'il ſe fait dans les hommes, ainſi que dans bien d'autres animaux, certaines révolutions périodiques. Les dents changent, la barbe croît, la voix augmente dans un temps fixe & réglé. Pourquoi ne croiroit-on pas qu'il arrive de même, dans le corps humain, à certains termes marqués, des changemens, des révolutions non moins réelles, quoique moins aiſées à remarquer? Lorſque ces révolutions ſont trop violentes, ou qu'elles ont lieu chez les gens dont la ſanté n'eſt ni ferme ni vigoureuſe, elles leur cauſent des maladies très-conſidérables, & quelquefois les privent de la vie.

Rien de plus ſimple, rien de plus analogue à la marche que nous voyons ſuivre à la nature, tant dans le regne animal que dans le végétal. Ce n'eſt pourtant qu'une conjecture que je propoſe,

Il me paroît poſſible qu'il arrive dans notre conſtitution animale des révolutions périodiques, qui la mettent dans une eſpéce de criſe. Mais je ne prétends pas que ce fait ſoit certain. Je reſte ſur cette matiere dans un doute qui me ſemble préférable à la déciſion magiſtrale de ceux qui ſe figurent qu'une choſe ne ſauroit être que de la façon qu'ils la voyent.

ARABES BEDOUINS.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus intéreſſant & de plus digne de la curioſité d'un Européen, que de voir une Nation entiere vivre éternellement dans des maiſons de toile, & mépriſer les peuples qui habitent dans les Villes, comme des eſclaves aſſujettis à mille incommodités, que la nature n'avoit point deſtinées à l'homme, & qui ne prennent leur ſource que dans l'amour

des vaines grandeurs ou de la vie ſédentaire.

Les Bedouins ou Arabes errans offrent ce ſpectacle. Leur vie eſt la même que celle des anciens Patriarches. Ils vivent ſous leurs tentes du lait de leurs beſtiaux, & changent d'habitation à meſure que les pâturages leur manquent. Ils ont ainſi trouvé le moyen de corriger l'intempérie des ſaiſons. Ils jouiſſent d'un éternel printemps, reſpirent toujours un air pur, & voyent ſans ceſſe la terre parée de ſes plus riches tréſors. Ils parcourent dans une année plus de trois à quatre cents lieues; l'hiver ils campent dans les climats les plus chauds, l'été ils ſe rendent dans des pays plus tempérés.

Les Turcs ont beaucoup d'égards pour les Bedouins errans. Ils leur abandonnent des terres pour les cultiver, *dans la vue de n'avoir rien à démêler avec des gens qui peuvent faire beaucoup de mal ſans qu'on puiſſe leur en faire aucun.* Comment les

Arabes craindroient-ils le reſſentiment les Turcs? Ils ſe retirent à cent lieues, dans les déſerts, où il leur eſt très-aiſé de ſubſiſter, par la connoiſſance qu'ils ont des puits, & par leur frugalité. Ils ne ſont point empêchés dans leur marche par la quantité de leur bagage. Un chef de famille porte ſur quatre ou cinq chameaux ſes femmes & ſes enfans, avec ſes tentes & ſes nattes de jonc. Ce ſont là leurs meubles, leurs lits, leurs palais & leurs temples.

Lorſque nos Romanciers ont voulu forger, dans leurs ouvrages, des faits inouis & ſurprenans, ils ont eu recours au pouvoir des fées; ils ont ſuppoſé des héros voyageant ſans s'embarraſſer du ſoin de trouver des hôtelleries, & rencontrant tous les jours quelqu'édifice ſuperbe, élevée par un enchanteur. Chaque Arabe peut être regardé avec autant d'admiration que ces héros imaginaires. Il parcourt, comme eux, des pays immenſes, ſans être plus occupé de

de ſa nourriture & de ſon logement. Par-tout où la terre offre aux yeux une aimable retraite, il jouit des biens qu'elle lui préſente.

Faut-il s'étonner que ces peuples eſtiment plus leur vie champêtre que les Courtiſans n'idolâtrent le faſte & l'embarras de la Cour ? Chez eux l'âge d'or vit encore. Leur bétail leur fournit leurs mets les plus délicats ; & ce même bétail pourvoit à leurs autres beſoins. La laine de leurs moutons ſuffit pour les vêtir. Ils regardent comme des inſenſés des hommes qui conſtruiſent des palais immenſes, & qui ne peuvent s'empêcher de s'y trouver encore à l'étroit. *Les ſoins, les chagrins*, diſent-ils, *n'habitent-ils pas dans ces ſomptueux édifices ? Si l'homme n'y eſt pas plus content que ſous nos tentes, pourquoi nous donnerions-nous la peine de les conſtruire ?*

Il me ſemble que c'eſt en bâtiſſant des Villes, que les hommes ſe ſont rendus eſclaves les uns des autres. Ils ont

été obligés d'accorder des droits à de ſimples particuliers, qui forment les chaînes dont ils ſe ſont eux-mêmes liés. Ces baſtions, ces citadelles, ces fortifications, ſont devenus dans la ſuite auſſi nuiſibles aux peuples, qu'ils les croyoient utiles pour les garantir de leurs ennemis. Ceux à qui l'on avoit confié ces défenſes, les ont fait ſervir à s'emparer de l'abſolu pouvoir ; & les premiers hommes qui ont habité dans les Villes, ont été les premiers eſclaves.

Les Bedouins, pour conſerver leur liberté, n'ont pas beſoin d'aſſembler leurs Etats généraux. Il n'eſt chez eux aucune diſpute, aucune guerre civile.

Il n'eſt chez eux aucun différent ſur la religion, point de Janſéniſtes & de Moliniſtes, toujours prêts à diſputer, & à ſe proſcrire mutuellement, dès qu'ils en ont le pouvoir; point de tente entourée de foſſés, gardée par des ſoldats, & deſtinée à renfermer des priſonniers d'Etats. Un ennemi, quelque puiſ-

ſant qu'il ſoit, ne ſauroit, à l'aide d'un morceau de papier obtenu de la faveur d'un miniſtre Bedouin, ordonner à un particulier de quitter ſa tente, ſa famille & ſon troupeau, pour ſe rendre ſur les confins de l'Ethiopie, & y reſter juſqu'à nouvel ordre. Ce peuple ignore les édits, les nouveaux réglemens, les augmentations & les diminutions des eſpéces. Jamais Bédouin ne s'eſt couché avec cent mille écus de bien, & levé ſans un ſol. Sa plus grande perte ne va pas au-delà de quelque mouton qu'un loup peut lui enlever pendant la nuit. Il ne paye aucun impôt lorſqu'il vient au monde, & lorſqu'il en ſort. Les Arabes trouvent par-tout des pâturages & de l'eau; leur induſtrie & leur frugalité leur fourniſſent le reſte. A quoi ſervent ces tréſors, ces richeſſes immenſes dont les Européens font tant de cas? Tout l'or des Indes & du Pérou donne-t'il à un cœur vertueux cette douce ſatisfaction qu'y répandent les plaiſirs, que procure la ſimple nature?

ASTROLOGIE.

UNE curioſité impertinente, & une cupidité ſans bornes, contribuerent également à mettre l'Aſtrologie en vogue parmi nos peres. Les mêmes cauſes la ſoutiennent de nos jours chez bien des gens, en dépit des lumieres de notre ſiécle, & la ſaine philoſophie n'a pu encore réuſſir à guérir entièrement les eſprits de cette maladie. Chacun croit avidement ce qui le flatte. L'Aſtrologie promet des richeſſes, des places; n'eſt-il pas naturel qu'on aime à lui donner ſa croyance? Et quant à ceux qu'elle menace de quelque danger, la crainte, la ſuperſtition, l'envie d'éviter le péril, ſuffiſent pour leur faire regarder ces prédictions comme des inſtructions utiles.

Un menſonge perd de réputation un honnête-homme. Il le fait ſoupçonner

de fauſſeté, lors même qu'il dit vrai. Un Aſtrologue a le droit de mentir impunément. Loin qu'on lui faſſe un crime de ſes impoſtures, il trouve mille partiſans tout prêts à l'excuſer. Il ſuffit que le haſard le faſſe rencontrer une fois ſur un fait de conſéquence, c'en eſt aſſez pour faire croire toutes les impertinences qu'il débitera pendant le reſte de ſa vie. On ne fera nulle attention aux menſonges qu'il a aſſurés; on ne parlera que de la prédiction que le haſard aura rendue véritable. Un Aſtrologue prédit-il la mort d'un Prince, ſi elle n'arrive point, perſonne ne s'aviſe de tourner en ridicule le prétendu prophête; le Prince vient-il à mourir, on court en foule apprendre le ſort dont on eſt ſoi-même menacé. Loin d'examiner avec attention les fondemens & la réalité de ſa ſcience, on s'empreſſe à lui fournir les moyens de duper plus aiſément.

Les principes de l'Aſtrologie judi-

claire ſont ſi ridicules, qu'on ne ſait comment s'y prendre pour en faire une réfutation ſérieuſe. Parmi les douze ſignes du zodiaque, il y en a trois qu'on nomme le Taureau, le Belier & le Capricorne. Ces conſtellations ne reſſemblent pas plus aux animaux dont elles portent le nom, qu'un moulin à vent à une hirondelle. On eût pu tout auſſi juſtement les appeller le Pigeon, le Chien & le Chat. N'importe, l'Aſtrologie ſe fonde ſur ces dénominations arbitraires; & *parce que le Belier, le Taureau & le Capricorne ſont des animaux qui ruminent; ceux qui prennent médecine, lorſque la lune eſt ſous ces ſignes, ſont en danger de vomir.* Les anciens, pour s'accommoder aux fictions des Poëtes, croyoient que la Juſtice, dégoûtée d'un monde auſſi corrompu que le nôtre, s'étoit retirée dans le ciel; & ſur cette idée chimériques, on a aſſuré que ſous ce ſigne les femmes ſeront ſtériles, ou feront de fauſſes couches. Eh quoi! ſi les anciens

Poëtes avoient appellé *Chienne* le ſigne qu'ils ont nommé *Vierge*, les femmes auroient donc couru riſque d'enrager lorſque la lune auroit répondu à cette conſtellation ? Qu'on me diſe de bonne foi, s'il faut ſe mettre en frais de raiſonnemens, pour réfuter de pareilles prétentions, & s'il ne ſuffit pas de les expoſer, pour en faire ſentir tout le ridicule.

Si les regles de l'Aſtrologie judiciaire étoient certaines, la nature ſe ſeroit liée les mains, & nous les auroit liées à nous mêmes. Toutes nos actions, nos plus ſecrettes penſées, nos moindres mouvemens ſeroient gravés dans le ciel en caracteres inéffaçables, & il ne nous reſteroit plus rien de libre. Nous ſerions néceſſités au mal comme au bien, puiſqu'il faudroit que nous fiſſions abſolument ce qui ſeroit écrit dans le prétendu regiſtre des Aſtres; ou bien le livre ſeroit faux, & la ſcience vaine & chimérique. Notre ſort dépend des lieux, des

perſonnes, des temps & de notre volonté, & non pas des conjonctions imaginées par des charlatans. Deux hommes naiſſent ſous la même Planete; l'un eſt porteur d'eau, & l'autre ſouverain. D'où vient donc cette différence? Croirai-je que c'eſt de *Jupiter?* Mais qu'eſt-ce que Jupiter? C'eſt un corps ſans connoiſſance, & qui ne peut agir que par ſon influence. D'où vient donc qu'elle ſe fait ſentir dans le même moment, & dans le même climat, d'une maniere ſi différente? Comment peut-elle percer la vaſte étendue des airs? Un atôme, la moindre petite portion de matiere, arrête, détourne, diminue l'action de ces petites particules qu'on veut que les Aſtres nous envoyent. D'ailleurs, ces Aſtres influent-ils toujours, ou n'influent-ils que dans certaines occaſions? S'ils n'influent que par intervalles, & lorſque les particules qui s'en détachent viennent à nous rencontrer, comment l'Aſtrologue peut-il connoître le moment précis où cela arrive, pour

décider de leur effet? Et ſi les influences ſont continuelles, comment peuvent-elles être aſſez promptes pour percer la vaſte étendue des airs, forcer la matiere qui les arrête ou les détourne, & s'accorder avec la vivacité de nos paſſions, d'où naiſſent les principales actions de notre vie? Car ſi les Aſtres reglent tous nos ſentimens & toutes nos démarches, il faut que leurs émanations agiſſent avec autant de rapidité que notre volonté, puiſque ce ſont eux qui la déterminent.

Si à ces raiſons il falloit ajouter des faits, pour achever de détromper les eſprits foibles, & pour contre-balancer ceux que nombre d'Ecrivains crédules ont rapporté en faveur de l'Aſtrologie, je ne voudrois citer que deux traits de Cardan, un des plus zélés partiſans de ſon art. Scaliger & l'illuſtre M. de Thou nous apprennent qu'il en fut lui-même la victime. Il avoit fait ſon horoſcope, & annoncé qu'il mourroit dans un cer-

tain temps qu'il avoit fixé. Cependant, l'époque prédite approchoit, & Cardan ne s'étoit jamais mieux porté. Pour conſerver ſa gloire & celle de l'Aſtrologie, il ſe laiſſa mourir de faim.

Le même Cardan fit auſſi l'horoſcope de ſon fils. Il entroit dans un long détail de tout ce qui lui devoit arriver. Mais il oublia de l'avertir qu'il ſeroit pendu à l'âge de vingt-quatre ans, pour avoir empoiſonné ſa femme.

ATHÉISME.

Il faut être bien prévenu ou bien inſenſé, pour donner dans un ſentiment auſſi hétéroclite. La plus ſimple montre, la plus petite machine ne peut être reglée, ſi un premier mobile intelligent, ſi un Orfévre, un Machiniſte ne détermine leur reſſort; & l'on veut que celui du monde, ſi beau, ſi régulier, ſoit produit par un pur effet du haſard.

Je ſuis aſſuré qu'il n'eſt aucun Athée véritablement convaincu de ſon opinion; & je ne puis croire que ceux mêmes qui ont paſſés dans le monde pour les chefs de l'Athéiſme, fuſſent perſuadés de leur ſentiment. Plus ils avoient de génie, plus ils trouvoient de raiſons pour prouver leur ſyſtême, & plus ils devoient en connoître le faux ; puiſqu'ils devoient inceſſamment réfléchir combien il étoit impoſſible à la matiere de s'élever juſqu'à un point de perfection aſſez haut pour produire des idées auſſi ſpirituelles que les leurs.

Eſt-il rien de ſi ridicule, rien de ſi abſurde, que de s'imaginer que la confuſion & le déſordre puiſſent produire l'arrangement de l'Univers, qu'un ramas d'atômes, en s'accrochant mutuellement les uns aux autres, ait pu produire une matiere penſante, qui prévoit l'avenir, qui lit dans le cours des aſtres, qui meſure l'immenſe étendue des cieux, qui communique ſes penſées, ſes ſentimens,

tous ſes mouvemens intérieurs, à une autre matière penſante formée de la même façon ? En vérité un homme peut-il réfléchir mûrement ſur un ſujet ſi parlant en faveur de la Divinité, & être perſuadé véritablement qu'elle ne ſubſiſte pas ? Non. Quelque entêté que ſoit un Epicurien du concours des atômes, & de leur aſſemblage fortuit, au milieu de ſes méditations, le flambeau de la vérité, vient luire à ſes yeux ; s'il les ferme pour n'être point éclairé, il en a pourtant toujours apperçu la lueur, & c'en eſt aſſez pour lui faire au moins naître des doutes.

Quoi ! un ſecond principe, tiré conſéquemment du premier, une juſteſſe dans le raiſonnement, des idées claires & diſtinctes, ſont formées par un caprice, ſoutenues par un caprice, & continuées par un caprice ! L'arrangement le plus parfait, la durée de cet arrangement, n'eſt établi que ſur la confuſion & ſur le haſard ! Il y a toujours quel-

que choſe de divin qui mérite des honneurs ſuprêmes & des ſacrifices, d'avoir ſi bien fait le perſonnage de la ſageſſe & de la prévoyance infinie, en formant & conſervant le monde.

Si je croyois le ſyſtême d'Epicure, chaque jour, en examinant le cours du ſoleil, en le voyant paroître ſur notre horiſon, & s'acheminer à grands pas vers les antipodes, je m'écrierois : » Je te » ſalue, ô haſard éternel, dérangement » incompréhenſible, confuſion admira- » ble, qui maintiens l'ordre & l'arran- » gement, qui conſerve & perpétue » cette divine & ſurprenante harmonie » qu'on voit & qu'on ſent dans toutes » les parties de l'Univers. Souffre que » je te rende des honneurs que d'autres » mortels aveuglés rendent à un Dieu » tout bon, tout puiſſant & tout ſage «.

On peut ranger les gens qui nient la Divinité, dans deux différentes claſſes. La premiere eſt compoſée d'un nombre de Philoſophes, qui ſe ſont égarés dans

leurs raiſonnemens. Las de ne pouvoir comprendre toute l'étendue de la Divinité, & rebutés de certaines difficultés dont ils ne pouvoient trouver la ſolution, ils ont cru qu'ils étoient en droit de nier l'exiſtence d'un Dieu, parce qu'ils ne pouvoient ſonder ſon immenſe profondeur; comme ſi notre ignorance des opérations d'un être étoit une raiſon pour nier ſon exiſtence. Nous voyons tous les jours des effets & des productions dans la nature, dont nous ne connoiſſons pas les cauſes. Nous ignorons comment le bled germe dans la terre. On pourroit donc nier que le bled germât. Les opérations de la puiſſance d'un Dieu paroiſſent à nos yeux auſſi clairement que les épis qui ſortent de la terre; nous ne pouvons connoître entierement ſa grandeur, ſon pouvoir, ſon eſſence : j'en conviens; mais pénétrons-nous le ſecret du germe?

La ſeconde claſſe des Athées eſt la plus nombreuſe. Elle contient ce ramas

de libertins & d'eſprits forts, dont la débauche, au lieu de l'étude & de la méditation, décident la croyance. Il en eſt peu qui, au milieu de leurs égaremens, n'ayent, malgré eux, des retours vers la vérité. Il faut, pour éviter les remords, qu'ils ſe réſolvent à ne plus faire uſage de leurs yeux. Dès qu'ils les ouvrent, tout leur annonce la gloire du Tout-puiſſant; s'ils les tournent vers les cieux, ils y contemplent malgré eux ſa grandeur; s'ils les fixent ſur la terre, ils y découvrent ſa ſageſſe & ſon pouvoir. Comme ils n'ont pas la reſſource des Philoſophes, & qu'ils ne peuvent pas, comme eux, étourdir leur raiſon par de vains argumens, ils ſont perpétuellement le jouet de leurs doutes. La crainte, les remords, le trouble, où les jette leur incertitude, vengent ſans ceſſe la Divinité outragée dans leurs cœurs.

Il eſt peu de perſonnes parmi le bas peuple, qui ſoient ſouillées d'Athéiſme. Ce crime eſt plus commun chez les gens

d'un haut rang. Les premiers ennemis de la Divinité ont été les premiers Princes du monde. Leur pouvoir & leur grandeur occaſionnoient leur aveuglement. Ninus, Roi des Aſſyriens, ſe vantoit de n'avoir jamais vu les étoiles, ni avoir envie de les voir, & de mépriſer le ſoleil, la lune & tous les autres Dieux. Sardanapale, un des ſucceſſeurs de Ninus, forcé de ſe donner la mort pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis, fit écrire cette inſcription ſur ſon monument.

» Sardanapale vécut beaucoup d'an-
» nées en peu de temps, n'ayant rien
» refuſé à ſes plaiſirs. Il bâtit deux Villes
» en un jour, Anchiale & Tarſe. Il fit
» en vingt-quatre heures un ouvrage de
» pluſieurs années. Lecteur, ſuis ſon
» exemple : mange, bois & jouis de
» toi-même. Après la mort, il n'y a ni
» plaiſir, ni douleur.

Ninus & Sardanapale ont été des Athées tranquilles & pareſſeux. Contens

de nier la Divinité, ils n'ont pas ſongé à la mépriſer; il y en a eu pluſieurs autres qui ont pouſſé plus loin leur égarement. Un certain Denis, Roi de Sicile, dépouilla la ſtatue de Jupiter Olympien de ſa robe d'or, & lui en donna une de laine. Pour excuſer ce ſacrilége, il diſoit, que changer n'étoit pas dérober; qu'il falloit prendre ſoin de la ſanté du Dieu, & l'habiller commodément pour l'été & pour l'hiver. Le même Denis ſervit de barbier à la ſtatue d'Eſculape, & lui coupa ſa barbe d'or, prétextant pour raiſon, qu'Apollon ſon pere étant ſans barbe, il convenoit que le fils le fût auſſi.

AVOCATS, MÉDECINS.

Les Avocats & les Médecins eurent ſous le régne de Marie Sforce, Duc de Milan, une vive diſpute ſur la préſéance. Ce Prince l'adjugea aux Avocats. Quelqu'un de ſes favoris lui en ayant demandé la raiſon; *les voleurs*, lui dit-il, *paſſent les premiers, les bourreaux viennent enſuite.* Il n'y a rien de ſi eſtimable qu'un Avocat habile & intégre. Il eſt la reſſource du foible contre le puiſſant, le protecteur de la veuve & de l'orphelin; le déſir de la vraie gloire l'inſpire; l'eſprit de la Loi anime ſes diſcours, & la recherche d'un gain ſordide n'en flétrit point le ſuccès. Son déſintéreſſement ſe refuſe à plaider une cauſe injuſte & lucrative; ſa généroſité accorde au bon droit du pauvre une défenſe gratuite. Mais ſi ce ſont là les traits qui caractériſerent les Séguier, les de Thou, les Aubri, que

leur mérite éleva du ſimple grade d'Avocat aux premieres charges de la Robe, il faut convenir qu'il eſt bien peu de leurs Confreres qui retracent en eux un ſi beau portrait.

N'eſt-ce pas aux Avocats & aux Procureurs qu'on doit s'en prendre de tous les détours que la chicane a employé pour ſe maintenir parmi nous, malgré les coups que lui ont porté ſi ſouvent les Princes & les Cours Souveraines? N'eſt-ce pas eux qu'il faut accuſer de la ruine de tant de familles, que ce monſtre a réduites à l'indigence? L'Empereur Claude fixa le ſalaire qu'ils devoient recevoir, & déclara que ceux qui prendroient au-delà ſeroient punis comme coupables de concuſſion. Pluſieurs Parlemens ont ordonné que, conformément à l'art. 161 des Etats de Blois, les Avocats ſeroient au moins obligés de marquer au bas de leurs écritures le prix qu'ils auroient exigé. Mais tout cela n'a jamais pu mettre un frein à leur rapacité. Ils ont trouvé le moyen

de ſe moquer de tous les *Arrêts de Réglement*, & ſe ſont condamnés au ſilence d'un commun accord, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte au droit qu'ils ſe ſont attribué de dépouiller leurs Cliens. On n'a pu leur rendre la parole qu'en leur rendant la liberté de voler impunément.

Ferdinand & Iſabelle étoient ſi perſuadés du peu de pouvoir que leurs ordres auroient ſur les gens de chicane, que pour préſerver les Indiens du tort qu'ils en pourroient recevoir, ils ne trouverent pas d'autre moyen que celui de leur défendre d'aller aux Indes.

Les Turcs, que nous regardons comme barbares, le ſont beaucoup moins que nous dans leur maniere d'adminiſtrer la Juſtice. Ils n'ont pas beſoin pour faire donner à chacun ce qui lui appartient *de Code*, *de Digeſte*, *de Commentateurs*, *de Droit Coutumier*, *d'Ordonnances*, *d'Arrêt de Réglement*, & qui pis eſt d'*Avocats*, pour éterniſer les différens.

Ils s'arrêtent seulement à la vérité du fait, & jugent ensuite sans procédure. Il n'y a chez eux ni d'*arrêts interlocutoires*, ni de *plus amplement informé*, ni d'*arrêts sur requête*, ni d'*arrêts par provision*, ni de *comparant*, ni de *rescindant*, ni de *rescisoire*, *ni de lettres royaux*. Toute la peine que prennent nos Avocats pour donner deux faces à une affaire, pour rendre douteuse la plus claire, & problématique la plus mauvaise, seroit peine perdue à Constantinople, ou ne procureroit à l'Auteur de si belles inventions qu'une bastonade ajoutée à la perte de son procès.

Il en est des Médecins comme des Avocats. A peine sur cent en trouve-t'on un qui soit digne de quelque confiance; & à ne regarder que le commun de ceux qui exercent cette profession, on ne peut qu'applaudir à l'opinion que s'en étoit formé le Duc de Milan.

Voyez un Docteur de Montpellier entrer chez un malade; il le touche fort

légerement au poignet, lui demande depuis combien de temps il a reſſenti les premieres atteintes du mal, quels en ont été les ſymptômes, jette un coup d'œil ſur ſes évacuations, & court à une écritoire pour écrire ſon ordonnance. Si c'étoit un ſorcier qui entreprît de me traiter ainſi, je pourrois eſpérer de lui ma guériſon ; mais le moyen qu'un homme qui n'a pas le don de deviner, connoiſſe par d'auſſi légeres obſervations la nature de mon mal, & celle des remédes qu'il exige ! Les Médecins Chinois couvrent du moins leur ignorance d'une apparence plus ſcientifique. Ils tiennent long-temps les doigts appliqués ſur l'artère, en la preſſant tantôt mollement, tantôt avec force. Ils examinent les battemens du pouls en différens endroits du corps, & ſe mettent à même d'en pouvoir démêler toutes les variations. Ce n'eſt qu'après deux ou trois heures qu'ils découvrent eux-mêmes au malade ce que nos Docteurs commen-

vent par lui demander. Ils penſent qu'un malade foible, & dont les ſens ont pour l'ordinaire perdu la plus grande partie de leur activité, n'eſt guères à même de leur donner une deſcription exacte de ſon état; qu'il eſt d'ailleurs certaines maladies biſarres qui produiſent plutôt un malaiſe univerſel, difficile à exprimer, qu'une douleur fixe & décidée; & que celui qui ne ſait pas connoître le mal, doit être bien loin de ſavoir le guérir.

Cette méthode ne quadreroit pas avec les vues de nos Docteurs, dont le principal objet eſt toujours de ſe procurer beaucoup de vogue, & par ſon moyen beaucoup d'argent. La précipitation les y ſert bien mieux. Elle atteſte qu'ils ſont appellés de tous les côtés, & qu'ils n'ont pas un moment à perdre pour pouvoir viſiter tous leurs malades. S'ils ne reſtent qu'une minute auprès de chacun d'eux, on en conclura qu'ils ſont obligés de faire autant de viſites qu'il y a de minutes dans la journée.

C'eſt peut-être le même motif qui les a engagé à ſe décharger ſur des ſubalternes du ſoin d'apprêter & d'appliquer les remédes. Tant pis pour le malade ſi l'Apothicaire ou ſes Garçons qui reçoivent peut-être cent ordonnances dans la journée, & qui ont cent remédes à préparer pour la même heure, mettent dans tout cela de la confuſion, commettent les mépriſes les plus funeſtes, & envoyent quelquefois la mort où ils devoient envoyer la ſanté.

Après tout, il n'y a peut-être pas autant de mal à cela, qu'on pourroit bien ſe l'imaginer. Le haſard eſt ſouvent plus favorable au malade que l'art du Médecin. D'ailleurs le catalogue des remédes que preſcrivent nos Médecins eſt ſi court, qu'il n'y a pas beaucoup à ſe tromper. De l'Ipécacuanha, de l'émétique, du ſéné, de la rhubarbe & de la caſſe; voilà à peu près tous les agens que la Médecine emploie contre le déluge de maux qui inonde la terre. Les Diſciples

ciples d'Hypocrate ont beau les déguiſer par différens noms, c'eſt un cercle vicieux dont ils ne ſortent jamais. Ils en reviennent toujours aux principes connus & pratiqués par les plus petits Apothicaires du Royaume, qui guériſſent autant de malades que les Médecins, & qui peut-être en tuent beaucoup moins. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il meurt à proportion plus de monde dans les Villes que dans les Villages, & qu'il n'eſt point de Ville en Europe où l'on voie moins de vieillards qu'à Montpellier.

Pour achever de faire bien connoître les Médecins & les Avocats, je rapporterai ici un entretien, où on verra qu'ils connoiſſent mutuellement le foible de leurs profeſſions.

L'AVOCAT.

Vantez votre métier tant que vous voudrez, Monſieur le Docteur, cela n'empêchera pas que je ne ſoutienne qu'il n'eſt rien de ſi inutile que les Mé-

decins. Plusieurs Nations entieres se sont très-bien trouvées de ne les avoir pas connus ; & on vivoit chez elles plus sainement & plus longuement qu'on ne vit aujourd'hui en Europe, malgré les drogues & les remédes dont vous abreuvez tous ceux qui ont recours à vous. Une vérité, Monsieur le Docteur, que vous ne sauriez nier, c'est que le menu Peuple, qui se passe ordinairement du ministere des Médecins, n'est pas sujet à une mort plus prématurée que les grands Seigneurs & les riches Bourgeois. Aussi faut-il avouer que, quant à ce qui regarde la vénération ridicule pour la Pharmacie, un simple Payſan raisonne ordinairement beaucoup mieux qu'un homme de distinction. Le premier laisse agir la nature, & le second employe tous ses soins à la ruiner.

LE MÉDECIN.

Vous faites beaucoup plus d'honneur au Peuple qu'il ne mérite, Monsieur

l'Avocat. S'il ne ſe ſert pas de Médecins ; c'eſt par la même raiſon qu'il n'a pas recours aux Avocats, faute d'avoir de quoi les payer. Car il en eſt de vos Confreres & des miens, ainſi que des Suiſſes, *point d'argent, point de Médecins, ni d'Avocats.* Les Sectateurs de Cujas, non plus que ceux de Galien, ne font rien *gratis.*

L'AVOCAT.

Le portrait que vous faites des Avocats ne leur convient point du tout. Des hommes uniquemeut occupés du ſoin de défendre le foible, de protéger les malheureux, & de faire triompher par-tout le bon droit & la juſtice, ne devroient point être ſoupçonnés de motifs auſſi bas. Il eſt vrai que nous recevons quelque ſalaire de nos peines. Mais vous qui vivez de la fraude, vous ne devez pas trouver mauvais que nous vivions de la vérité.

LE MÉDECIN.

C'eſt pour plaiſanter ſans doute que

vous citez la juſtice & la vérité comme les Divinités qui préſident à votre profeſſion. Vous ſavez trop bien qu'une bonne cauſe, dans le ſtyle de vos Confreres, c'eſt celle qui leur promet de bons honoraires. Entrez dans le cabinet d'un Avocat, parlez-lui ſimplement d'une affaire, il vous répondra d'une maniere chancelante & douteuſe : Cujas aura dit cela, Barthole ceci, d'Argentré quelque autre choſe ; Dumoulin ſera d'un autre ſentiment. On ſent qu'il eſt indifférent à l'Avocat de ſoutenir de ces opinions laquelle on ſouhaitera. Qu'on ſe décide, & qu'on le charge de plaider, ſur-tout qu'on le paye bien, auſſi-tôt il s'échauffe, il cherche des autorités ; & à force de dire aux autres que l'affaire eſt imperdable, il ſe le perſuade à lui-même, & reſte dans cette croyance juſqu'à ce qu'il ſoit chargé d'un autre procès, entièrement contraire à ce premier. Car alors la chance tourne, ce qui étoit une vérité évidente, devient une inſigne fauſſeté. La

ſeule choſe qui demeure conſtamment vraie, c'eſt que les Avocats pillent les plaideurs, & s'enrichiſſent de leurs dépouilles.

L'AVOCAT.

Je conviendrai, ſi vous voulez, que les Avocats, ainſi que les Médecins, vivent aux dépens de ceux qui les conſultent. Les Avocats du moins ne tuent pas leurs Cliens. Voleur pour voleur, j'aime mieux celui qui n'en veut qu'à mon argent, que celui qui me demande en même temps la bourſe & la vie.

LE MÉDECIN.

Les malades meurent, il eſt vrai, quelquefois, malgré tous nos ſoins : mais c'eſt la faute de la nature qui les a ſoumis au trépas. Ne voudriez vous pas que nous rendiſſions l'homme immortel? Lorſque les arrêts du deſtin ne ſont pas abſolument irrévocables, nous ſavons les faire changer. Combien de gens ne rap-

pellons-nous pas tous les jours des portes du tombeau ? Combien de guériſons ? . . . . .

L'AVOCAT.

Eh ! ce n'eſt pas vous qui les opérez. C'eſt à votre avis la nature qui tue les malades ; c'eſt, ſelon moi, le haſard qui les guérit. Il faudroit être bien crédule pour ſe perſuader que toutes ces médecines, compoſées de trente drogues différentes, agiſſent conformément aux ordonnances du Médecin ? Elles reuſſiſſent par aventure comme les prédictions des Aſtrologues. Je ne ſaurois aſſez louer la bonne foi de ce Charlatan, qui diſtribuant ſes drogues, diſoit à chacun de ſes acheteurs, *Dio te la mandi buona*, c'eſt-à-dire, *Dieu te la donne bonne*. Il ſe rendoit juſtice. Que n'en faites vous autant ? Que ne convenez-vous que votre art n'eſt qu'une véritable charlatanerie ?

LE MÉDECIN.

Pouvez-vous trouver de plus grands

Charlatans que les Avocats ? Voyez-les dans leur Etude travailler à leurs plaidoyers ; vous diriez que ce ſont des Opérateurs qui compoſent leur baume. Ils pillent un paſſage dans un Auteur, prennent une citation dans un autre, empruntent une autorité dans un troiſiéme ; & de tous ces larcins, ils compoſent un *factum*, fait d'autant de morceaux différens, qu'il y a de diverſes drogues dans la médecine la plus compoſée. Il n'eſt point de vendeur d'orviétan qui débite ſes paquets avec plus d'emphaſe que les Avocats prononcent leurs plaidoyers. Perſonne ne ment auſſi impudemment qu'eux. Tous leurs talens conſiſtent à embrouiller la vérité. Ils nieront hardiment aujourd'hui ce qu'ils auront affirmé le jour d'auparavant, en plaidant une autre cauſe. L'Arracheur de dents le plus hardi n'a pas autant d'effronterie que ces Meſſieurs, lorſqu'il faut avancer quelque fait faux & ſuppoſé qui peut leur être utile. Allez,

Monſieur le Juriſconſulte, ſi les Médecins ſont de grands hableurs, ce n'eſt pas aux Avocats à le leur reprocher.

AUTEURS.

NOTRE ſiécle eſt fertile en Auteurs; ils forment un peuple preſque auſſi nombreux que celui des ſtatues dans l'ancienne Rome, dont la quantité ſurpaſſoit celui des habitans d'une Ville ordinaire.

Si l'on ramaſſoit tous les mauvais Ecrivains dont Paris & Amſterdam fourmillent, on pourroit faire une colonie où de long-temps le bon ſens & le jugement ne ſe trouveroient.

Je crois que la manie d'écrire eſt une contagion, & qu'elle ſe communique comme le fanatiſme. Bien des gens écrivent comme les convulſionnaires cabrioloient, par une eſpéce d'enthouſiaſme, dont ils ne connoiſſent point la cauſe.

On ne peut pourtant s'empêcher de reconnoître dans pluſieurs un motif très-preſſant de prendre la plume, celui de ne pas mourir de faim. Comme les Ecrivains de cette eſpéce n'ont d'autre but que l'intérêt, il n'eſt rien qu'ils n'ayent l'effronterie d'avancer, lorſqu'ils eſperent qu'ils en retireront quelque profit. S'ils ſe figurent qu'ils puiſſent attraper quelque modique penſion d'un Souverain, auſſi-tôt ils prennent la plume, louent à tort & à travers les choſes les plus ridicules & les plus abſurdes, & condamnent témérairement les plus louables. Si cela ne ſuffit point, après avoir vainement loué le Prince, ils flatteront baſſement ſes Officiers & ſes Miniſtres; & ſi, par malheur pour la République des Lettres, tant de baſſeſſes ne les conduiſent pas à leur but, ils n'auront point de honte de dédier leurs ouvrages à quelque commis de financier, ou à quelque valet de chambre.

Le malheur eſt que les injures, les

médiſances, les calomnies, produiſent ſouvent plus que les louanges à ces inſectes littéraires. Auſſi rien n'égale-t'il l'inſolence avec laquelle ils attaquent les perſonnes les plus reſpectables, & les Ecrivains les plus diſtingués. On s'étonne qu'il y ait en Italie des gens qui ſe louent pour commettre des meurtres, & dont le métier eſt d'aſſaſſiner, comme celui d'un Cordonnier eſt de faire des ſouliers; je conviens que cela paroît le comble de l'infamie. Mais quelle différence y a-t'il entre ces bandits & des Auteurs mercenaires qui, pour un écu donné par un Libraire avide, vomiſſent, dans une préface ou dans quelqu'autre endroit, les injures les plus infames, & les calomnies les plus atroces? La perte de l'honneur eſt bien auſſi ſenſible que celle de la vie.

La miſere ne ſauroit juſtifier la méchanceté de ces Auteurs; mais elle doit peut-être leur faire pardonner les mauvais ouvrages qu'ils produiſent. Que

voulez-vous que faſſe un Ecrivain qui eſt taxé à tant de feuilles d'impreſſion par jour, ſous peine de pratiquer le jeûne le plus auſtere? Bonnes ou mauvaiſes, il faut qu'il les finiſſe. Franchement on travaille comme on eſt payé. Quand il a beſoin d'argent, & que l'ouvrage preſſe, il y fait travailler tout le monde chez lui. Sa femme dicte, ſes enfans écrivent; c'eſt beaucoup qu'il revoie le tout. Après quoi cela va comme il plaît à Dieu.

Il eſt tel Auteur qui ſe figure qu'il en eſt de ſon métier comme de celui d'un Maçon. Il fait un livre, comme celui-ci fait une muraille. Autant de pieds de maçonnerie, autant d'écus; autant de pages, autant de florins. Le Maçon borne ſa journée à trois toiſes, l'Auteur la regle à trois feuilles. Tout lui eſt égal, pourvu qu'il rempliſſe ſon papier. Il lui importe peu que le goût ſoit gâté & corrompu par ce nombre d'écrits fades; c'eſt un crime qui n'eſt point puni dans la République des Lettres. Il eſt permis

aux mauvais Ecrivains de faire des livres; aux ſots de les lire, & aux Libraires de les vendre le plus cherement qu'ils peuvent (1).

C'eſt à quoi ces derniers ne manquent guères; & le public ne ſeconde que trop les efforts que fait pour cela leur induſtrie. Pourvu qu'un ouvrage ſoit nouveau, ils ſont aſſurés de le débiter. Lorſqu'il eſt pourtant ſi mauvais qu'on ne ſauroit vendre qu'une partie de l'édition, ils le font annoncer une ſeconde fois, un an après, ſous un autre titre. On l'augmente de quelque préface auſſi déteſtable que le corps du livre; à l'aide de cette ſupercherie, ils ſe débarraſſent du reſte de l'édition.

Il eſt à craindre que cette cohue de mauvais Auteurs ne gâte entièrement le goût. Je regarde les boutiques de

(1) *Not. du Réd.* Mon Imprimeur & moi, nous prouvons déjà deux de ces propoſitions. J'eſpere qu'il ne manquera point de gens qui prouveront la troiſiéme.

certains Libraires comme des laboratoires de chimie, d'où ſortent des philtres propres à déranger l'entendement humain, & empoiſonner la nourriture qu'il peut tirer de la lecture des bons livres. Il eſt vrai que cette réforme ſeroit un coup mortel pour les trois quarts de nos Auteurs. Bien des Ecrivains, qui vivent de quelques hiſtoriettes mal digérées, qu'ils font imprimer, ſeroient peut-être réduits à ſe faire Cordonniers. Au fond, quel mal cela cauſeroit-il? Il y auroit moins de mauvais livres, & les ſouliers ſeroient à meilleur marché. Peut-être tels Auteurs qui changeroient de rang, ſeroient-ils charmés de leur nouvelle condition. Combien de Cordonniers font meilleure chere que bien des Ecrivains! Combien en eſt-il de ceux-ci, qui, ſans la bonté qu'ont ces mêmes Cordonniers de leur faire crédit, iroient à moitié pieds nuds? Quelqu'amour qu'ils aient pour la gloire, ils connoîtroient bientôt qu'un artiſan, qui vit tranquille chez lui, aſſuré

de ſon dîner & de ſon ſouper, eſt cent fois plus heureux qu'un faiſeur de livres, qui ne vit que par le moyen d'une épître dédicatoire ou d'un ſonnet?

Ce que nous ne faiſons point, la poſtérité le fera. Les beaux ſiécles d'Athenes & de Rome fourmilloient, comme le nôtre, d'Ecrivains médiocres, qui ne ſont point venus juſqu'à nous. Ce qui nous reſte des Anciens, a été épuré par le temps, & n'en craint plus les aſſauts. C'eſt un dépôt précieux que vingt ſiécles nous ont tranſmis, pour le remettre, avec autant de ſoin, à notre plus reculée poſtérité.

Dans mille ans d'ici, nos neveux n'auront que nos meilleurs Ecrivains. Ils ſeront délivrés de tous les mauvais, dont les vers, la pouſſiere & les Epiciers, auront purgé l'Univers.

TAYLOR INST. OXFORD

BEAUTÉ.

QUOIQUE je ſois très-perſuadé que la beauté de l'ame ne dépend pas de celle du corps, & qu'un homme laid peut être très-vertueux, cependant je crois que la régularité de la figure eſt une qualité très-eſſentielle à un Prince. L'air noble & majeſtueux accroît l'eſtime & le reſpect qu'on a pour un ſimple particulier. A plus forte raiſon donne-t'il un nouveau relief à la perſonne d'un Souverain. Un Monarque bien-fait a un grand avantage pour acquérir l'amour de ſes ſujets. Il y a eu pluſieurs Nations qui éliſoient pour leur Roi celui qui avoit la taille la plus avantageuſe. Théophraſte aſſure, au rapport de Plutarque, que les Ephores condamnerent à une amende Archidamus, Roi de Sparte, parce qu'il avoit épouſé une femme fort petite, di-

ſant qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des Roitelets.

Il eſt certain que la laideur inſpire un certain mépris, & qu'il faut, pour détruire cette prévention, des vertus bien éclatantes. Il eſt tel Prince qui n'a dû qu'à ſa figure la moitié de l'eſtime & de la vénération de ſes peuples; & ſi l'on examinoit les Souverains qui ont été mépriſés, ont trouveroit que ſouvent leur laideur n'a pas peu ſervi à les avilir.

Ce défaut extérieur peut même quelquefois rendre un Prince haiſſable & inſupportable à ſes Peuples. Ferdinand, Roi d'Eſpagne, aſſiſtant à une proceſſion ſolemnelle, reçut un coup de poignard dans le cou, qui l'eût tué infailliblement, s'il n'avoit été paré par une groſſe chaine d'or, que ce Prince portoit. L'aſſaſſin dans les plus cruelles tortures de la queſtion perſiſta à aſſurer qu'il n'avoit eu d'autre motif d'aſſaſſiner le Roi, que celui de ſa laideur qu'il ne pouvoit ſouffrir.

Ce Ferdinand étoit ſujet à eſſuyer des aventures déſagréables, par rapport à ſa figure baſſe & ignoble. Un Pêcheur qui avoit pris un poiſſon rare, & qui vouloit le préſenter au Roi, s'adreſſa à lui-même pour lui demander où il étoit. C'eſt moi qui le ſuis, lui répondit Ferdinand. Le Pêcheur le regardant avec un air de mépris, alloit paſſer outre, lorſque le Prince appellant quelques Seigneurs de ſa ſuite : *Venez donc*, leur dit-il, *confirmer à cet homme que je ſuis le Roi, ſans quoi nous perdons le beau poiſſon qu'il m'apporte.*

Cette ſeconde aventure n'étoit pas dangereuſe, mais elle ne laiſſoit pas d'être mortifiante. Il eſt toujours diſgracieux à un homme, à plus forte raiſon à un Souverain, accoutumé à être révéré comme un Dieu, qu'on lui faſſe ſentir qu'il eſt d'une laideur qui paroît incompatible avec la majeſté de ſon rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'eſprit pour ſe mettre dans ces

occaſions au-deſſus des mouvemens de l'amour-propre.

Agéſilas avoit cette grandeur d'ame ; & étoit le premier à plaiſanter de ſa jambe boiteuſe. Cela rendoit, dit Plutarque, cette imperfection moins ſenſible & moins choquante. La conduite d'Agéſilas devroit être imitée par tous les Souverains, à qui la nature n'a pas accordé une figure brillante. Ils feroient bien plus ſagement de plaiſanter ſur leurs défauts, que d'inventer, comme ils font d'ordinaire, quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince eſt-il boſſu ; on voit toute ſa Cour en grande perruque, parce que la ſienne eſt d'une vaſte étendue, & dérobe aux yeux une partie de ſa boſſe. A-t'il les jambes tortues ; on fait renaître l'uſage d'aller botté & éperonné. Eſt-il borgne ; on enfonce le chapeau d'un côté juſqu'au milieu du viſage. Avec toutes ces précautions, les défauts n'en ſont pas moins réels, & la perruque, la botte, le chapeau ne ſer-

vent qu'à rappeller plus ſouvent dans l'eſprit du Peuple la difformité du Souverain.

C'eſt par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps, & non par de vains ornemens extérieurs. Les actions du grand Condé, & celles du Maréchal de Luxembourg valoient mieux que les modes les plus recherchées pour faire diſparoitre leurs boſſes.

Si l'Hiſtoire nous fournit pluſieurs traits qui prouvent combien il eſt fâcheux aux Princes d'avoir une figure déſagréable, elle nous inſtruit auſſi des avantages qu'ils peuvent retirer des graces extérieures. Alcibiade, Scipion, & pluſieurs autres, furent redevables de l'amour de leurs concitoyens, autant à leur bonne mine, qu'à leurs belles actions. Rien n'atteſte mieux l'effet que peut produire une phyſionomie majeſtueuſe, que ce qui arriva à Marius. Un Gaulois envoyé pour le tuer dans la priſon où il étoit retenu, fut ſi frappé de la grandeur &

de la nobleſſe qui brilloient dans ſa perſonne, qu'il s'enfuit ſans ſonger ſeulement à fermer la porte, ce qui donna à ce Général Romain la facilité de s'échapper. C'en étoit fait de lui, s'il eût reſſemblé à Ferdinand.

BONHEUR DE LA VIE.

LES Stoïciens l'ont fait conſiſter uniquement dans la vertu; il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'ils euſſent eu raiſon: mais l'expérience n'apprend que trop qu'ils étoient dans l'erreur. On peut être vertueux & malheureux. Cela a-t'il beſoin de preuves? Eh quoi! cet homme que la cupidité & l'injuſtice réduiſent à l'indigence, qui voit ſes enfans périr ignominieuſement par la main du bourreau, qu'un naufrage prive du ſeul ami qui lui reſtoit dans le monde, qui eſt déshonoré par les débauches de ſa femme, dont la fille eſt enlevée par un ſéduc-

teur ; cet homme eſt heureux, dites-vous, & ſa vertu lui ſuffit pour goûter une parfaite félicité ! Il faut donc, pour être heureux, être mauvais pere, mauvais ami, mari ſans honneur. Ces diſcours ſont plus dignes d'un inſenſé que d'un Philoſophe. Gardons-nous d'attribuer à la vertu des prérogatives qu'elle ne ſauroit avoir. Ce ſeroit le moyen d'en dégoûter ceux qui, à l'épreuve, la trouveroient moins puiſſante qu'ils ne s'y ſeroient attendus.

Si celui qui attend le bonheur de la ſageſſe, indépendamment de tout autre cauſe, eſt dans l'illuſion, celui qui croit pouvoir être heureux, indépendamment de la ſageſſe, eſt dans une illuſion encore plus grande. La vertu ſert au moins à conſoler celui qui la pratique des maux dont elle n'a pu l'exempter ; elle l'aide à les ſupporter avec fermeté. Mais tous les autres biens ne ſauroient faire le bonheur de celui qui a renoncé à la vertu.

Tel eſt le ſort des hommes vicieux ;

quelque choſe qu'ils faſſent, ils ne peuvent s'aveugler juſqu'au point qu'un reſte de clarté ne leur préſente quelquefois des vérités odieuſes. *La conſcience peut être voilée*, dit un ſavant Docteur, *parce qu'elle n'eſt pas Dieu* : mais elle *ne peut être détruite, parce qu'elle vient de Dieu.* Les remords ſont les vautours que la fable donna pour bourreaux à Promethée : ils trouvent ſans ceſſe de quoi ſe nourrir. Le cœur qu'ils devorent, ſouffre & ne périt point. Les Grands, ainſi que les Petits, ſont ſoumis au même ſupplice, dès qu'ils ſont criminels. Les méchans ſont eux-mêmes leurs propres juges. Euſſent-ils trouvé le ſecret de paſſer pour vertueux, ils n'en ſeroient pas plus tranquilles. Que ſert d'avoir ſu ſe dérober au mépris & à la haine publique, lorſqu'on eſt forcé de ſe haïr & de ſe mépriſer ſoi-même ? Au milieu des plaiſirs, des ſpectacles, des fêtes, le vicieux porte au fond de ſon ame un témoin ſecret, à qui rien ne peut impoſer

ſilence. Sa conſcience, comme une furie implacable, affadit les plaiſirs les plus vifs, empoiſonne les mets les plus délicats, & change en inquiétude la plus folle joie.

Les méchans les plus hardis dans le crime, ſont les plus timides après l'avoir commis. Ils craignent également l'indignation des hommes & celle du ciel. Le tonnerre n'eſt point pour eux un effet des loix de la nature; c'eſt une menace de ſon Auteur prêt à punir leur tête criminelle. La plus petite maladie leur paroît mortelle. Ils ſavent qu'ils ont provoqué la vengeance céleſte, & s'attendent à chaque inſtant à la voix fondre ſur eux. S'ils ne renoncent pas au vice, c'eſt que leurs paſſions, à qui ils ont lâché la bride, ont leur retour, ainſi que les remords, & ſe trouvent ſouvent les plus fortes; c'eſt qu'ils eſpérent d'être moins troublés par les derniers forfaits que par les premiers, & qu'ils ſe flattent de s'accoutumer aux crimes à force d'en commet-

tre. Miſérables, qui penſent obtenir leur guériſon de ce qui doit accroître leurs maux, & qui ſe préparent ſans ceſſe de nouveaux tourmens.

Après la vertu, le bien le plus néceſſaire au bonheur, c'eſt la ſanté. L'ame du ſage, ainſi que celle du vicieux, eſt forcée de participer aux maux du corps. C'eſt en vain qu'elle veut s'élever au-deſſus des ſouffrances, & les rendre, pour ainſi dire, étrangeres à ſon exiſtence ; tous les grands ſentimens qu'elle appelle alors à ſon ſecours, n'empêchent pas qu'elle ne ſubiſſe les loix générales de la nature. Il en eſt des peines du corps, ainſi que de celles de l'eſprit. La vertu les ſoulage, mais elle ne les guérit point. Laiſſons les Stoïciens s'égarer dans leurs folles ſpéculations. Tous leurs raiſonnemens n'éteindront pas les ardeurs de la fiévre, n'émouſſeront pas les élancemens aigus de la migraine. Ils ne ſauroient donc diminuer le prix de la ſanté, qui exclut elle ſeule tous les maux du corps.

Quant

Quant aux autres biens que l'homme pourſuit avec tant d'ardeur, ſans la ſanté, ils n'ont plus de valeur, & ſa perte ſemble les faire tous diſparoître. Qu'importe la bonne chere à une homme qui a l'eſtomac perdu, & qui ne peut digérer qu'avec peine une légere nourriture? A quoi ſervent les richeſſes, lorſqu'on eſt obligé de paſſer ſa vie dans ſon lit, ne vivant que de bouillons & de tiſanes? Quel avantage retire des hommes celui qui ne peut plus jouir des douceurs de la ſociété, & qui n'a que la triſte conſolation de ſe voir appeller *votre Alteſſe* par ſon Médecin & ſon Chirurgien?

L'homme ſain & vertueux eſt le ſeul qui puiſſe avoir des prétentions à la félicité. La modération lui eſt encore néceſſaire pour les réaliſer. Dès qu'on ne ſait pas mettre un frein a ſes déſirs, on n'eſt pas fait pour être heureux. On paſſe toute ſa vie à ſouhaiter ce qu'on ne peut obtenir, ou ſi on l'obtient, on forme auſſi-tôt de nouveaux ſouhaits;

qui donnent de nouvelles inquiétudes. Il ne s'éleve pas autant de flots ſur la mer agitée, que de déſirs dans le cœur de l'homme ambitieux. Les uns ſont confus, les autres nuiſibles; il en eſt de ridicules & inſenſés, d'horribles & déteſtables.

Tous ſont violens, & ſont le tourment même de celui qui parvient à les accomplir. Que doit-ce donc être lorſqu'il voit ſes eſpérances fruſtrées, lorſqu'en cherchant des biens ſuperflus, il s'eſt privé des biens néceſſaires? Rien n'eſt cependant plus commun. L'un s'eſt tourmenté pour augmenter ſes richeſſes, il reſte pauvre & perd ſa ſanté; l'autre a riſqué ſa vie pour acquérir des honneurs, il a un bras de moins, & n'eſt point avancé; un troiſiéme a trahi ſon ami & ſacrifié ſa religion, pour faire ſa cour au Souverain; le Prince a profité de la trahiſon & de l'impiété, mais il a eu le traître & l'impie en horreur.

L'avidité, pour de nouvelles richeſſes, pour de nouvelles dignités, empêche

qu'on ne ſente le prix de celles qu'on poſſéde déja. La cupidité enfantant ſans ceſſe de nouveaux ſouhaits, emporte dans un précipice qui n'a ni fond, ni bords où l'on puiſſe s'arrêter.

C'eſt une erreur d'imaginer que pour être heureux, il faille poſſéder de grands tréſors, & occuper de grands emplois. La nature eſt auſſi aiſée à ſatisfaire du côté de l'eſprit, que du côté du corps. Si on régle ſes beſoins ſur elle, on ne ſera jamais pauvre; ſi on les régle ſur l'opinion, on ne ſera jamais riche. Le Payſan qui ſuit les impreſſions de la nature, n'a pas beſoin, pour être content, de devenir le Juge de ſon Village. Le Monarque qui obéit à celles de ſa cupidité, n'eſt pas ſatisfait du trône où l'a placé ſa naiſſance.

Quels biens peuvent donner les grands poſtes & les grandes richeſſes, qu'on ne puiſſe également ſe procurer dans la médiocrité? Des biens ſuperflus, qui ne procurent point la ſatisfaction de l'ame.

& qui n'écartent les douleurs ni de l'eſprit, ni du corps. C'eſt ce que l'inimitable Montagne a mieux exprimé que perſonne dans ſon langage, auſſi expreſſif, qu'il eſt naturel. » La fiévre, *dit-il, en » parlant d'un puiſſant Monarque*, la mi» graine & la goutte l'épargnent-elles » plus que nous? Quand la vieilleſſe lui » ſerrera les épaules, les Archers de ſa » garde l'en déchargeront-ils? Quand la » frayeur de la mort le tranſira, ſe raſſu» rera-t'il par l'aſſiſtance des Gentilshom» mes de ſa chambre? Quand il ſera en » jalouſie & en caprice, nos bonnetades » le remettront-elles? S'il eſt en colere, » ſa Principauté l'empêche-t'elle de rou» gir, de pâlir, de grincer les dents » comme un fou? La moindre piqûre » d'épingle, & la plus petite paſſion de » l'ame, eſt capable de nous ôter le plaiſir » de la Monarchie du monde ».

On n'en dort pas mieux, pour être dans un lit tout couvert d'or & de pourpre. On n'en a pas plus d'appétit pour

être ſervi en vaiſſelle de vermeil. Quelle folie de ſe tourmenter toute la vie pour des choſes dont l'acquiſition coûte tant, & dont la jouiſſance ſert ſi peu?

Si on me demandoit quel eſt le genre de vie le plus propre à rendre les hommes heureux, je me déciderois, ſans balancer, pour la vie champêtre. C'eſt elle qui les expoſe à moins de beſoins, qui leur apprend à ſe contenter de peu, & qui les garantit d'être le jouet de toutes les paſſions violentes qui régnent par-tout ailleurs avec tant d'empire. Mais on peut aſſurer en général, qu'en tout lieu, & dans tout état, *la vertu*, *la ſanté* & *le néceſſaire* peuvent donner à l'homme tout ce qu'il faut pour le rendre heureux.

BORNES DE L'AUTORITÉ SOUVERAINE.

ON ſait qu'en Angleterre, le Roi & l'Etat ont chacun leurs droits ſéparés. C'eſt une maxime établie dans ce pays, & ſoutenue par tous les Juriſconſultes, que le Souverain a deux Supérieurs, *Dieu* & la *Loi*, auxquels il eſt lui-même ſoumis, ainſi que ſes plus petits ſujets.

» N'eſt-il pas vrai, *me diſoit un jour* » *un Anglois de mes amis*, que les peu- » ples ne ſont pas faits pour ſervir de » jouets aux Princes, & pour leur don- » ner le cruel plaiſir de les tourmenter? » Il faudroit être fou, pour oſer dire » que Dieu fait naître une ſimple créa- » ture, afin de rendre malheureuſe tou- » tes les autres. Puiſque les Rois ne ſont » donc établis que pour protéger les peu- » ples, & pour leur procurer du bien, » ils doivent être, comme les autres

» hommes, ſoumis aux Loix qui ſont faites pour le bonheur des ſociétés. Si l'on » étoit aſſuré de trouver toujours des » Rois vertueux, on n'exigeroit point » qu'ils fuſſent ſoumis à certaines régles, » la probité & la droiture du cœur ſeroient pour eux des liens plus forts que » tous ceux des contrats. Mais le trône » eſt ſouvent occupé par des perſonnes » qui ont beſoin d'être arrêtées par la » force des Loix.

» Nos Rois, *continua mon ami*, paſſent » un contrat avec nous. Tandis qu'ils en » obſervent les clauſes, ils ſont comblés » d'honneur; ils jouiſſent de toutes les » prérogatives dont aucuns Rois ſoient » revêtus, & ſont ſouverains dans tout » ce qui peut rendre heureux leurs peuples. Il eſt vrai que s'ils oublient leurs » promeſſes, ils courent le riſque d'émouvoir une ſédition dangereuſe. Pour évi» ter cet inconvénient, ils n'ont qu'à garder leur parole, & ſe ſouvenir que » lorſqu'ils ont été ſacrés, ils ont juré

» qu'ils obſerveroient & feroient obſer-
» ver les Loix. Pourquoi le peuple doit-il
» être plus l'eſclave de ſes promeſſes, que
» le Souverain?

» Si les Rois ſont au-deſſus des Loix,
» & s'ils peuvent ſe diſpenſer de les obſer-
» ver, à quoi donc ſert qu'ils promettent
» qu'ils ſe ſoumettront à certaines régles?
» Tout ce qu'ils font à ce ſujet, toutes
» les aſſurances qu'ils donnent, ſont donc
» des momeries? Lorſqu'on couronne un
» Prince, & qu'il jure ſolemnellement de
» garder certaines conventions, on doit
» regarder ces ſermens comme un céré-
» monial inutile, qui montre qu'il y a eu
» des hommes libres autrefois, mais que
» tous ceux qui vivent aujourd'hui ſont
» des eſclaves. Il n'eſt perſonne d'aſſez in-
» ſenſé pour oſer ſoutenir un pareil ſen-
» timent. Les plus zélés défenſeurs du
» pouvoir arbitraire avouent qu'un Sou-
» verain doit garder ſes promeſſes; & ce-
» pendant, par une abſurdité qu'on ne
» comprend point, ils concluent qu'il
» peut la violer impunément.

Ce que me disoit cet Anglois, paroît d'abord frappant. Il semble en effet que dès qu'on accorde que les Rois sont obligés de tenir ce qu'ils ont promis, on soit nécessité d'admettre qu'on peut leur désobéir, quand ils manquent à leur parole; puisque, par une suite du contrat d'engagement mutuel entre le peuple & le Souverain, ils ne se doivent plus rien, dès que l'un des deux vient à manquer aux conditions en vertu desquelles le Prince est maître, & les particuliers sujets. Or, on ne peut nier que les Auteurs les plus Royalistes n'aient cependant soutenu que les Rois ne peuvent violer, sans injustice, les contrats qu'ils ont faits avec leur peuple.

On pourroit dire peut-être qu'il n'y a point de contrat entre les peuples & les Souverains, où il soit précisément spécifié, qu'en cas d'infraction de la part des Princes, ils seront privés de leur Couronne; mais cette raison est foible. Car quoique dans les engagemens entre les

Sujets & les Rois, on ne diſe point qu'en violant le contrat, le Prince perdra ſes droits, cette clauſe ne laiſſe pas d'y être compriſe tacitement, puiſque le contrat n'a de ſûreté qu'en vertu du pouvoir que le peuple ſe réſerve de le faire valoir. Sans cela, les engagemens ſeroient inutiles; ils ne ſerviroient au contraire qu'à donner des liens aux ſujets qui s'engageroient avec un Prince qui ne peut être lié à ſon tour. Il faut que les conditions qui ſont entre les peuples & les Souverains ſoient ou quelque choſe de réel ou d'inutile. Tout le monde avoue que ces conditions ſont réelles, & doivent être obſervées par les deux parties. Il faut donc que les deux parties ſe réſervent le droit de les faire obſerver; & quoiqu'on ne ſpécifie pas dans les engagemens que les Princes ſeront déchus de leurs engagemens, dès qu'ils y manqueront, cette clauſe eſt une ſuite néceſſaire de la validité & de la ſûreté du contrat.

Voilà des raiſons qui paroiſſent bien for-

tes contre l'opinion de ceux qui croyent qu'il n'eſt jamais permis de ſe révolter contre ſon Prince. J'avoue pourtant que je ſuis fortement perſuadé que le peuple ne ſauroit jamais avoir droit de détrôner ſon Souverain. Je vais plus loin, & je crois que s'il avoit ce pouvoir, l'abus qu'il en feroit ſeroit pour lui le plus grand des malheurs.

Lorſque l'on compare les engagemens des Souverains avec leurs ſujets, à ceux des ſimples particuliers, on donne dans une grande erreur. Il faut diſtinguer les promeſſes des Rois & celles des ſujets. Ces derniers peuvent être contraints par la puiſſance temporelle, parce qu'ils ſont ſoumis au pouvoir d'un homme; mais les Princes qui ne relevent que de Dieu, ne doivent être par conſéquent comptables de leurs fautes qu'au Tribunal de la Divinité. Les engagemens qu'un Prince prend avec ſon peuple, ne ſont point cependant inutiles, quoiqu'il ne puiſſe être forcé à les tenir, parce qu'ils l'obligent

auprès du ciel, & qu'ils mettent un frein à ſes volontés.

La raiſon & la tranquillité des Etats concourent à fortifier ce ſentiment. Lorſqu'on admet, que ſous le prétexte de la violation des Loix les Princes peuvent être détrônés, à quels excès & à quels inconvéniens n'expoſe-t'on pas les Empires ? Le peuple inconſtant, volage, biazrre, ſujet à prendre toutes les impreſſions qu'on lui donne, ſera toujours prêt à ſe révolter. Les eſprits inquiets trouveront des prétextes ſpécieux dans l'inobſervation des Loix, pour excuſer les ſéditions & les troubles qu'ils exciteroient. Je reconnois, *dit Grotius*, que les Rois n'ont été établis que pour rendre la juſtice à leurs ſujets ; mais il ne s'enſuit point de-là que les peuples ſoient au-deſſus des Rois ; car les tuteurs ont été ſans doute établis pour le bien des pupilles, & cependant la tutelle donne au tuteur un pouvoir ſur ſon pupille. On dira ſans doute qu'un tuteur qui adminiſtre mal

les affaires de ſa tutelle peut en être dépouillé, & on conclura de-là que le peuple a le même droit, par rapport au Prince; mais le cas eſt bien différent; car un tuteur a un ſupérieur de qui il dépend, au lieu que le Prince n'en a point. Comme il ne peut y avoir de progrès à l'infini, il faut néceſſairement s'arrêter à lui; & dans les Républiques, à un Sénat, qui ne reconnoiſſe d'autre Juge que Dieu.

Si l'on veut conſidérer attentivement ces raiſons, il eſt impoſſible qu'on ne s'y rende, & qu'on ne convienne que dans les contrats qui ſe font entre les ſujets & les Souverains, le bien public & la raiſon veulent que le Ciel ſoit le ſeul Juge des infractions que peuvent y faire ces derniers.

Ceux qui s'érigent en défenſeurs des droits des peuples, ſe figurent que le reſpect qu'on a pour les Rois, lorſqu'ils manquent à leurs promeſſes, eſt une ſuite des préjugés dont on n'a pas la

force de ſe dépouiller ; mais ils ſe trompent, & il eſt aiſé de leur prouver le contraire, par l'exemple de pluſieurs grands hommes, qui, nés dans un Etat exceſſivement jaloux de la liberté, ont cependant ſoutenu qu'il n'étoit jamais permis de ſe révolter contre les Souverains, quelque coupables qu'ils fuſſent. » Il faut, *dit Tite-Live*, ſupporter le luxe » ou l'avarice des Puiſſances, comme on » fait les années de ſtérilité, les orages » & les autres déréglemens de la nature. » Il y aura des vices tant qu'il y aura des » hommes ; mais le mal n'eſt pas conti- » nuel, & on en eſt dédommagé par le » bien qui arrive de temps en temps.

Ce n'eſt pas que je prétende favoriſer l'abus que les Princes ne font que trop ſouvent de leur autorité. Un Roi doit être le pere, & non le tyran de ſes peuples. Qui pourroit en douter ? Mais je ſoutiens que pour le bien de l'Etat, il doit avoir un pouvoir ſupérieur, & qu'il faut qu'il ſoit au-deſſus de ſes ſujets,

autant que les Loix doivent être au-deſſus de lui. J'ajouterai même que s'il viole les Loix, il faut laiſſer au Ciel à juger de la punition qu'il mérite, dont ſes ſujets ne peuvent & ne doivent jamais connoître. Le principe contraire ne peut produire que le trouble, la diviſion & l'anarchie.

Les Loix ſont les Juges des hommes; les Rois ſont les exécuteurs des Loix, & Dieu eſt le ſeul maître des Souverains.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

LES divers ſentimens des Philoſophes Orientaux ont été ſoutenus par les anciens Grecs. On n'a pas moins été diviſé en Europe à leur ſujet, il y a deux mille ans, qu'on l'eſt aujourd'hui dans l'Orient: preuve évidente, mais bien triſte, du peu de progrès que les hommes font dans la connoiſſance de la vérité. A peine vingt ſiécles ſuffiſent-ils pour leur faire connoître les choſes les plus agitées.

Cette reſſemblance parfaite qu'on trouve dans les ſyſtêmes de certains Philoſophes, qui, non-ſeulement ne ſe ſont jamais connu, & n'ont point vécu dans le même temps, mais même qui n'ont jamais lu les ouvrages les uns des autres, me feroient croire qu'il y a une certaine quantité d'idées qui ſe préſentent également à tous les hommes, lorſqu'ils appliquent leur eſprit ſur certains ſujets; & qu'au-delà de ces idées, il ne faut pas qu'ils eſpérent de pouvoir en avoir de nouvelles. Les anciens ont fort diſputé ſur la nature Divine, ſur la création du monde, ſur l'eſſence de l'ame, ſur la durée du monde, &c. qu'ont-ils dit, que nous n'ayons penſé, ainſi qu'eux, & qu'avons-nous penſé, qu'ils n'ayent dit avant nous? Nos neveux & nos deſcendans ne ſeront pas plus avancés que nous; ils penſeront ce qu'on a répété trente mille fois, dans des termes un peu différens, à la vérité, mais qui ſignifient pourtant la même choſe. Peut-on chercher, après cela, une preuve plus évidente de la foibleſſe de

l'eſprit humain, & des bornes étroites dans leſquelles il eſt renfermé? Ceux qui ne ſentent pas cette triſte vérité, en réfléchiſſant à cette uniformité d'idées peu nombreuſes & très-obſcures, ſont eux-mêmes d'excellentes preuves pour établir mon ſentiment. Il n'y a que les ſots & les ignorans qui ne voyent pas combien peu les foibles mortels ſavent de choſes; j'entends de *choſes eſſentielles;* car toutes ces bagatelles, dont les trois quarts des Savans font tant de cas, ne ſont ordinairement propres qu'à amuſer des gens oiſifs.

N'eſt-il pas ridicule que je me croie un grand homme, parce que je ſaurai la Rhétorique, la Logique, &c. & toutes ces vaines ſciences; tandis que je ne me connois pas moi-même, que j'ignore ce que je ſuis, d'où je viens, où je dois aller, quand eſt-ce que je quitterai cette demeure, quels ſont les accidens qui m'y rendront heureux ou malheureux, ce que je dois faire pour être bien, & pour

éviter d'être mal ? Lorſque je vois un Savant, entêté de quelques connoiſſances ſuperficielles ſe regarder comme un homme bien éclairé, je crois appercevoir un homme, qui, navigeant ſans carte & ſans bouſſole, au milieu d'une mer vaſte & orageuſe, ſe perſuaderoit qu'il eſt fort au fait de tout ce qui lui eſt utile pour ſa navigation, parce qu'il ſauroit que le bâtiment, dans lequel il eſt, eſt compoſé de bois, de fer & de cordes, & qu'il auroit découvert que ce qui flottoit à deux cents pas de ſon navire, étoit un poiſſon qui jettoit de l'eau par une corne qu'il avoit au-deſſus de la tête.

La Métaphyſique, tant vantée par les Européens, c'eſt préciſément la connoiſſance du bâtiment ; elle apprend que l'homme eſt compoſé d'un corps & d'un eſprit. Mais d'où vient cet eſprit, quel eſt ſa nature, dans quel lieu retourne-t'il ? Voilà la mer vaſte & orageuſe. Les conjectures, les diſputes, les ſuppoſitions tiennent lieu d'évidence, dès qu'on s'é-

carte de ces pauvres & miſérables connoiſſances, qui ne nous apprennent autre choſe, ſi ce n'eſt que nous exiſtons.

La Phyſique peut être comparée au poiſſon qui jette de l'eau. Nous faiſons des volumes ſur les qualités des bêtes, ſur l'eſſence de la matiere, ſur l'infini, ſur le vuide; nous croyons avoir fait de grandes découvertes, & à quoi cela ſert-il? Connoiſſons-nous nous-même, s'il eſt poſſible. N'eſt-il pas plaiſant qu'un homme, qui ignore comment ſon corps reçoit les impreſſions de ſon ame, comment cet ame peut à ſon tour être ſenſible aux mouvemens du corps, qui ignore s'il penſe toujours ou s'il ceſſe quelquefois de penſer, qui n'a enfin aucune notion des trois quarts des choſes qui le regardent, prétende développer les véritables cauſes qui font agir les premiers reſſorts de la nature? Qu'arrive-t'il de cela? C'eſt qu'il eſt la dupe de ſes méditations; qu'après avoir bien rêvé, bien ſupputé, bien calculé, un autre rêveur vient enſuite,

oppoſe ſes ſonges & ſes imaginations aux ſiennes ; qu'ils diſputent tous les deux, pour maintenir leurs chimeres, juſqu'à ce qu'un troiſiéme vient ſe mettre de la partie. Il ne tarde pas d'être ſuivi d'un quatriéme. Le nombre enfin des rêveurs devient exceſſivement conſidérable ; le mal eſt qu'aucun ne s'éveille, & que la diſpute produit ſur eux un effet différent que ſur les autres hommes, & ne ſert qu'à augmenter leurs rêves & leur ſommeil.

Les plus grands Philoſophes ne ſont guères plus éclairés ſur les points les plus eſſentiels de la morale, que ſur les queſtions les plus abſtraites de la métaphyſique. Ce qui paroît encore plus étonnant, c'eſt qu'ils ſe trompent aſſez ſouvent ſur les choſes dans leſquelles les eſprits les plus ſimples ne s'abuſent point.

Contentons-nous du peu de connoiſſance qu'il a plu à l'Auteur de la nature de nous communiquer. Avouons de bonne foi notre ignorance, & répétons

ſans ceſſe à nos véritables amis, que nous ne ſavons que très-peu de choſes. Pour moi, je ſuis fermement perſuadé qu'une vieille ſervante que j'ai priſe à mon ſervice depuis peu, ſait autant que moi de choſes *véritablement eſſentielles*, peut-être même davantage. Je diſtingue une interrogation d'une apoſtrophe; elle connoît juſqu'à quel point la farine doit être paſſée, & la pâte paitrie pour faire de bon pain; je fais des ſyllogiſmes; elle, d'excellentes réflexions ſur le ménage; je m'occupe à la lecture des anciens Philoſophes & des modernes, à concilier, s'il eſt poſſible, leurs opinions, ſouvent fauſſes, preſque toujours oppoſées; elle, à faire de bonnes ſoupes, à filer, à coudre. N'allons pas plus loin; n'en voilà-t'il pas aſſez pour prouver que ma ſervante eſt bien plus heureuſe & bien plus véritablement ſavante que moi?

BORNES DU RESPECT QU'ON DOIT AUX GRANDS HOMMES.

LE reſpect qu'on doit aux grands hommes ne doit pas tenir de l'eſclavage. Il faut les louer dans ce qu'ils ont fait de bon, & avoir pour leurs écrits une eſtime qui tienne de la vénération; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. S'ils euſſent eu la foibleſſe de n'oſer condamner les grands hommes qui les avoient précédés, ils ne fuſſent jamais parvenus au degré auquel ils ſe ſont élevés, & ils ne les euſſent jamais égalés.

Il n'eſt peut-être pas de ſource plus féconde d'erreurs que cette ſervile & aveugle ſubjection pour les grands Ecrivains. En vain, prétendra-t'on l'autoriſer, en me diſant avec mépris: » Prétendez-vous en ſavoir davantage que Saint » Chryſoſtôme? Croyez-vous être meilleur Philoſophe qu'Ariſtote? Penſez

» vous plus ſenſément que le divin Platon?» Je ne perds pas de vue que les plus célébres génies étoient hommes, & ſujets aux foibleſſes de l'humanité ; que des Philoſophes du premier ordre ont cru & adopté les plus grandes ſottiſes, & n'ont pas ſouvent apperçu des abſurdités qui frappoient même les perſonnes les plus ſimples.

Si l'on ne ſavoit pas que les Savans ont prétendu qu'on regardât leurs écrits comme contenant les vérités les plus évidentes, on ſeroit ſouvent tenté de croire, que ce ne ſont que des fictions & des romans faits à plaiſir, par des perſonnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui tranſmettoient au Public les chimeres & les groteſques qui leur venoient dans l'eſprit.

Eſt-il rien de ſi plaiſant que ce Sage des Stoïciens, ſeul véritablement heureux, toujours libre, même dans l'eſclavage, beau comme l'amour avec les traits de Vulcain, riche dans l'indigence, ſain & vigoureux au milieu des maladies?

Eſt-il rien de plus impudent & de plus inſenſé que la confiance avec laquelle un Pythagore aſſuroit qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été dans deux ou trois corps différens; qu'il s'étoit appellé Euphorbe, lorſque ſon ame étoit dans celui d'un Grec, qui ſe trouvoit au ſiége de Troyes? &c. Cependant, l'Auteur de ces monſtrueuſes imaginations avoit acquis un ſi grand crédit ſur l'eſprit de ſes diſciples, que ſans examiner la vérité & la poſſibilité de ſes opinions, ils les recevoient avec la ſoumiſſion la plus aveugle; & lorſqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'abſurde, ils répondoient ſimplement & ridiculement *Magiſter dixit*, le Maître l'a dit.

Il en eſt encore de même de tous ceux qui portent juſqu'à la ſuperſtition le reſpect qui eſt dû aux grands hommes. Ils deviennent eſclaves des erreurs de leurs maîtres; &, quelque groſſieres qu'elles ſoient, la prévention les empêche de les appercevoir.

C'eſt peut-être cette facilité des

hommes

hommes à s'en rapporter à l'autorité, qui a enhardi les Savans à haſarder tant d'opinions abſurdes. Il faut avouer qu'ils ſe ſont approprié le droit de ne point aſſez reſpecter le Public. Il n'eſt preſque aucun d'entr'eux, je parle même des Savans de la premiere claſſe, qui ne ſoit reſponſable de quelque erreur qui s'eſt introduite par ſes écrits. La critique, qui s'appéſantit aſſez inutilement ſur les mauvais ouvrages qui tomberoient d'eux-mêmes, reſpecte les défauts des grands hommes en faveur des excellentes choſes qu'ils ont produites. La prévention, le reſpect & le temps transforment ainſi des erreurs en maximes, qui paſſent pour certaines, & qu'on n'oſe plus contredire.

Il ſeroit donc très-utile qu'il y eût dans la République des Lettres un Tribunal ſouverain, qui jugeât les bons ouvrages avec l'impartialité qui conviendroit à des Magiſtrats, qui repréſenteroient les neuf Muſes, & qui ſeroient les ſubſtituts d'Apollon. Les Journaliſtes ne parlent guères

que des livres nouveaux. Ils donnent également des extraits des bons & des mauvais. Il y a déja long-temps qu'on les accuſe de partialité, & qu'on leur reproche de ſe reſſentir du vice interne qui cauſe tant de maux dans la République des Lettres. Il faudroit que les Juges dont je parle ne fiſſent aucune mention des Auteurs ſubalternes. Le public, qui ne s'ennuieroit point à lire les extraits des mauvais ouvrages, ſauroit à quoi s'en tenir. Ils entreroient au contraire dans le détail des beautés & des fautes des bons Auteurs, tant anciens, que modernes. Ils développeroient au public les cauſes des erreurs de ces grands hommes; ils lui fourniroient un moyen pour s'en garantir. Ils parleroient des intrigues littéraires, & montreroient les reſſorts cachés qui font agir les Savans. Il eſt vrai que par là ils détruiroient le culte ſuperſtitieux qu'on rend à certains Auteurs; qu'ils en obligeroient pluſieurs à être plus circonſpects, & à ne point tant compter

ſur les préjugés & la prévention. Mais le dommage que recevroient ces Ecrivains, ſeroit bien peu de choſe, en comparaiſon du profit & de l'utilité qu'en recevroient tous les hommes, qui, peu-à-peu, s'accoutumeroient à ne plus recevoir une opinion ſur la ſimple parole d'un Ecrivain célèbre, & à ne céder qu'aux raiſons vraiment convaincantes dont il auroit ſu l'étayer. L'eſprit de parti, l'entêtement, la fauſſe confiance, tout cela ſe diſſiperoit, dès que la lumière naturelle ſeroit conſultée, & qu'un Savant ne ſeroit cru, qu'autant qu'on verroit qu'il ne veut pas l'obſcurcir.

Quand un pareil Journal ne feroit que mettre en oppoſition les différens ſentimens des plus grands génies, & des plus fameux Ecrivains, c'en ſeroit aſſez pour tenir le public en garde contre tout deſpotiſme littéraire; car il ne faut pas imaginer que les grands hommes n'aient eu que des adverſaires de la ſeconde claſſe. Ils en ont ſouvent trouvé qui avoient une

réputation auſſi grande que la leur. Ariſtote a écrit contre Platon, Deſcartes contre Gaſſendi, Locke contre Mallebranche, Arnaud contre Claude, le Clerc contre Bayle. Je demande donc à ceux qui croyent que l'autorité d'un grand homme doit toujours faire loi, & qu'il ne reſte plus rien à dire, lorſqu'on a cité ſa déciſion; je leur demande, dis-je, s'ils ne craignent pas que le reſpect qu'ils portent aux uns, ne ſoit une irrévérence envers les autres, & que la ſoumiſſion la plus aveugle ne ſe trouve la plus énorme rébellion?

COMMERCE DES GRANDS.

CE n'eſt pas le mérite des Grands qui doit faire rechercher leur commerce ; l'homme raiſonnable, qui les conſidérera dans leur vrai point de vue, ne découvrira rien en eux de ce que le vulgaire croit y appercevoir. De tous les avantages de leur état, il n'eſtimera que celui dont ils ne ſavent pas profiter : le pouvoir d'honorer & de récompenſer les talens & la vertu.

La moindre attention ſur le génie, le caractere & le pouvoir des Grands, fait tomber tout le crédit qu'ils ſe ſont acquis ſur l'eſprit des ſimples particuliers. Ces Seigneurs, ſi craints, ſi révérés, ſont pour la plupart ſemblables aux Idoles des anciens Payens. On les honore, on les ſert, parce qu'on ignore leur peu de puiſſance. Si l'on venoit à connoître combien ils ont peu de moyens de faire du

bien, & peu d'occaſions de faire du mal, on abjureroit bientôt le culte ſervile qu'on leur rend.

C'eſt une choſe ſûre & connue de tous ceux qui ont quelque uſage de la Cour, qu'un ſimple Commis du Bureau de la Guerre ou des Finances a ſouvent plus de crédit & plus d'accès auprès des Miniſtres, que les trois quarts des Courtiſans. Pluſieurs ont eux-mêmes beſoin de ces Commis, & déguiſent devant eux la fierté qu'ils étalent auprès de ceux qui les regardent comme les diſpenſateurs des pouvoirs du Souverain.

Quand même chaque Seigneur pourroit faire la fortune de ceux qui s'attachent à lui, je condamnerois encore les devoirs ſerviles que bien des gens leur rendent. Tous les tréſors de la terre valent-ils cette liberté & cette franchiſe qui font le caractere de l'honnête homme? Peut-on faire quelque cas de biens qui ne peuvent s'obtenir que par un eſclavage, qui ne ſe termine ſouvent qu'avec la vie?

Mais il y a plus, les Grands ont d'ordinaire tous les défauts qui peuvent s'oppoſer au bonheur de ceux qui s'attachent à eux, ou qui ſont forcés d'en dépendre. Plus un homme eſt élevé, plus il ſe croit en droit de tromper les autres hommes. Il les amuſe, lorſqu'il en a beſoin, par de belles promeſſes, qui s'évanouiſſent dès qu'il faut les effectuer.

Les Grands ſont auſſi ingrats qu'ils ſont peu ſinceres. Ils ont mille moyens pour ſe défaire d'un homme qui les a bien ſervis, mais qui leur eſt devenu inutile. Ils lui donnent des dégoûts; ils le mépriſent; ils lui font eſſuyer les chagrins les plus cuiſans; enfin, ils font ſi bien, que cet homme s'eſtime encore fort heureux de ſe retirer. Sa place eſt remplie par un autre, qui n'y reſtera qu'autant qu'il ſera néceſſaire. Quelque ſervice qu'il rende, avec quelqu'exactitude qu'il rempliſſe ſon devoir, un jour viendra où il ſera congédié comme ſon prédéceſſeur. Le temps, qui devroit rendre ſa fortune

plus ſtable, en accélére la chute à chaque inſtant; & le moment de ſa diſgrace ſera celui où l'on croira qu'il a fait tout ce qu'il pouvoit faire de mieux.

Rarement les Grands choiſiſſent pour leurs amis des perſonnes d'un certain mérite; ſoit défaut de diſcernement, ſoit que les gens vertueux leur paroiſſent d'un commerce gênant, & qu'ils craignent leurs conſeils, qui ſont des eſpéces de reproches de leur mauvaiſe conduite, ils donnent leur confiance à ceux qui par leur caractere ſont les moins dignes de l'avoir. Se croyant d'ailleurs plus éclairés que tous les autres hommes, ils cherchent bien plutôt des flatteurs que des amis dans les perſonnes à qui ils accordent leur bienveillance.

Un des plus grands déſagrémens pour ceux qui ſont attachés auprès des Grands, & qui ont des ſentimens, c'eſt d'en eſſuyer des plaiſanteries d'autant plus piquantes, que l'air de ſupériorité & quelquefois de mépris dont elles ſont dites, leur donne

une aigreur qu'elles n'auroient pas, ſi elles venoient des particuliers. Il y a des gens d'un caractere bas & rampant, qui entretiennent les Grands dans le défaut de bleſſer par des mots ſanglans, & par des plaiſanteries cruelles les perſonnes les plus reſpectables. Ils applaudiſſent à ce qu'ils devroient condamner, & aiguiſent une arme dont ils doivent tôt ou tard être bleſſés.

Mais c'eſt ainſi qu'il en faut agir avec les Grands, ſi on veut en être bien venu. Ce n'eſt pas aſſez de ne leur rien dire qui puiſſe leur déplaire, il faut les louer ſans ceſſe, & ſur tout. Les vertus qu'ils ont le moins, ſont celles dont il faut le plus les vanter. Mal-à-propos craindroit-on qu'ils ne viennent enfin à ſentir la fauſſeté des éloges qu'on leur donne. Juvenal a judicieuſement remarqué qu'il n'eſt point de louanges qu'on ne reçoive volontiers, & qu'on ne croie mériter, lorſqu'on eſt dans un rang élevé.

La raiſon & la ſageſſe deviennent à

charge à ceux qui veulent faire leur fortune par la protection des Grands. Elles leur font ſentir à chaque inſtant le ridicule & même le criminel de leur conduite. Il ſeroit heureux pour eux qu'ils euſſent moins de jugement, ils ne ſentiroient pas tant le déſagrément & la honte de leur ſituation.

Mais ne ſeroit-il pas plus heureux encore de vivre dans un tonneau, comme Diogene, & d'y conſerver ſon indépendance & ſa probité, que d'habiter des Palais ſuperbes, où il faut ramper, & ſe vouer au menſonge & à la baſſeſſe? Lorſqu'Ariſtippe diſoit que ſi Diogene ſavoit faire la cour aux Grands, il ſe dégoûteroit bientôt des légumes, il parloit d'une maniere bien indigne de la philoſophie qu'il profeſſoit. C'étoit dire préciſément que ſi Diogene avoit ſu, aux dépens de ſa liberté, & aux riſques de ſa vertu, faire bonne chere, il auroit dédaigné de manger des légumes. Son raiſonnement n'étoit pas plus juſte que décent dans la

bouche d'un Philoſophe; car il eſt certain qu'un homme peut ſavoir faire ſa cour aux Rois, & cependant s'eſtimer plus heureux, en mangeant des légumes, qu'en devenant Courtiſan.

COURTISANES.

LA corruption du cœur eſt aujourd'hui ſi grande, que les Courtiſanes & les filles de l'Opéra tiennent un rang diſtingué à Paris; elles mépriſent l'indigente Bourgeoiſe, & celle-ci n'a ni aſſez de courage pour leur diſputer le pas, ni aſſez de vertu pour ne pas envier leur état.

J'ai vu la.... & la.... dans des carroſſes dorés, chargés de laquais devant & derriere. Trois mois auparavant, je les avois vu dans les crottes, ſortant d'un de ces lieux qui ne ſont ni cabarets ni auberges, & où les jeunes gens ne laiſſent pas de ſe bien divertir pour leur argent. La fortune de ces ſortes de femmes eſt

encore plus rapide que celle des gens d'affaires ; & ſi le corps des laquais eſt le ſéminaire des Fermiers Généraux, l'Opéra n'eſt pas moins celui des favorites des grands Seigneurs.

La fureur pour les filles de Théâtre a paſſé de la Capitale dans les Provinces, & le mal s'eſt gliſſé dans tout le Royaume. On n'eſt pas plus fou à Paris qu'on l'eſt à Rouen, à Bordeaux, à Lyon & à Marſeille. Il ſuffit qu'on ſache que M. le Prince, ou M. le Duc tel eſt amoureux d'une actrice, ou d'une danſeuſe, pour que tout ce qu'il y a de plus diſtingué & de plus conſidérable dans une Province s'empreſſe de l'imiter. Le Magiſtrat, l'Homme d'épée, l'Eccléſiaſtique, ſe mettent ſur les rangs, & ſe diſputent la gloire d'épuiſer leurs bourſes, & d'altérer leurs ſantés.

Les gens d'un certain rang, & qui veulent faire quelque figure dans le monde, ſe croiroient déshonorés, s'ils n'avoient pas à leurs gages quelques Courtiſanes.

ils donnent le nom de *filles entretenues* à ces créatures. Il ſemble qu'ils voudroient dire par-là qu'elles ſont à eux ſeuls ; mais ils ſavent bien le contraire, & tout le public de même.

L'impoſture, l'infidélité, l'avarice, ſont des qualités inhérentes à l'état des filles entretenues. Si elles ménagent leurs amans, ſi elles affectent de leur paroître attachées, ce n'eſt que pour les duper plus aiſément, & pour les engager davantage. Tous les jours, malgré leurs précautions, on découvre leur mauvaiſe foi. Il ne ſe paſſe pas de ſemaine qu'on ne faſſe à Paris l'hiſtoire de quelque nouveau tour de leur part. Elles racontent elles-mêmes à leurs amans leurs anciennes aventures. Elles font trophée des préſens qu'elles ont reçus, pour exciter leur prodigalité. Elles vont juſqu'à leur faire preſſentir que s'ils ne donnent pas avec profuſion, ils ſeront bientôt congédiés. Rien n'alarme la délicateſſe de nos gens du bon ton, rien n'effraye leur économie.

Il arrive ſeulement que lorſqu'ils ne ſont pas aſſez riches pour ſubvenir ſeuls aux dépenſes exceſſives de la belle, ils conſentent qu'elle reçoive quelqu'amant en ſecond, qui leur aide à ſupporter cette charge. Malgré l'infamie d'un pareil arrangement, on ne peut s'empêcher d'être tenté de l'excuſer, lorſqu'on ſonge qu'ils ne gagneroient rien à leur refuſer d'y donner leur aveu. Il n'en ſeroit en effet ni plus, ni moins. Preſque toutes les filles entretenues ont un amant qui n'eſt bon qu'à payer, dont elles ſe moquent, qu'elles rongent & qu'elles dévorent, pour me ſervir des expreſſions de Térence, & un autre qui ſubſiſte aux dépens des profuſions de ſon imbécille rival.

Si la politique a cru devoir tolérer les Courtiſanes, pour mettre l'honneur des femmes & des filles à couvert des entrepriſes d'un libertinage effréné, il ſemble du moins que les Loix auroient dû mettre un frein à leur luxe & à leur rapacité. Il ſe trouve quelquefois des gens

qui ſe chargent de ſuppléer à cet égard au défaut de la Police. On m'a raconté l'hiſtoire d'un jeune Officier, dont l'exemple mériteroit d'être plus ſuivi. Il étoit devenu amoureux d'une fille, qui, par ſes dépenſes, avoit ruiné pluſieurs amans. Elle ne ſe livroit que pour des ſommes conſidérables, encore falloit-il qu'elles fuſſent continuées & renouvellées pluſieurs fois. On devoit, pour en obtenir des faveurs, ſe donner, non pas pour un ſoupirant paſſager, mais pour un galant fixe & ſtable. Le jeune homme dont je parle étoit parfaitement inſtruit de toutes ces difficultés, & n'étoit pas, à beaucoup près, aſſez riche pour les ſurmonter par les voies ordinaires. Son amour, quelque violent qu'il fût, ne lui ôtoit point le jugement, & ne lui groſſiſſoit pas la véritable valeur du bien qu'il vouloit obtenir. Il crut donc que dans cette circonſtance, il pouvoit uſer d'induſtrie. Il alla chez cette fille, habillé magnifiquement, les mains & les poches remplies de bi-

joux. La donzelle ne manqua pas d'ouvrir les yeux, & de ſentir un déſir violent de s'approprier tant de richeſſes. Le ſage amoureux la flatta habilement de les lui donner dans la ſuite. Pour le moment, il ſe contenta de propoſer un traité, par lequel il s'obligeoit à donner à la fille quinze mille livres toutes les années, pendant le temps qu'il ſeroit le poſſeſſeur de ſes charmes. Les choſes ayant été conclues ſur ce pied-là, il fit apporter un ſouper fin & délicat, & prit dès le ſoir même poſſeſſion de ſon nouveau domaine.

Le lendemain matin, lorſqu'il fut habillé, & prêt à ſortir, au lieu d'aſſurer ſa maîtreſſe d'un prompt retour: *Mademoiſelle*, lui dit-il, *réglons nos comptes. Je vous ai promis quinze mille livres par an; c'eſt environ douze cens livres par mois, & par ſemaine trois cens livres, ce qui revient à un peu plus de trois louis par jour. Il y en a un que vous êtes ſur mon compte. Je ſuis accoutumé d'agir toujours noblement;*

voilà quatre louis, moyennant leſquels nous rentrons vous & moi dans notre premier état. Vous pouvez chercher fortune ailleurs, & moi de même.

Cette aventure me fait reſſouvenir d'une autre, arrivée à Marſeille, à la Mariette. Un Lieutenant d'Infanterie avoit tenté auprès d'elle la voie des révérences, des aſſiduités, des diſcours paſſionnés; mais tout cela n'avoit point avancé ſes affaires. La Mariette, dès ſa plus tendre jeuneſſe, avoit eu pour principe que les véritables douceurs doivent être dorées. L'Officier, qui étoit ſans un ſol, ne ſavoit plus à quel ſaint ſe vouer, lorſque l'amour lui inſpira un heureux ſtratagême. Il offrit cent louis à la Mariette : c'étoit s'expliquer en termes trop tendres pour qu'elle pût réſiſter. Mais comme ſa prudence ne lui permettoit pas de rien accorder à crédit, la concluſion fut remiſe au lendemain, le galant n'ayant pas demandé un terme plus long pour remplir ſes engagemens. Comme il étoit connu de tout le monde

pour un très-honnête homme, il emprunta cent francs de l'un, cent écus de l'autre, & fit ſi bien, qu'il ramaſſa dès le jour même la ſomme dont il avoit beſoin. Il acheta enſuite deux bourſes pareilles, mit les cent louis dans une, & cent jettons dans l'autre. Arrivé chez la Mariette, muni de toutes les deux, il lui dit, en ouvrant celle où étoient les cent louis: voici la ſomme dont nous ſommes convenus; il ne tiendra pas à moi que vous n'obſerviez ce que vous m'avez promis.

La Mariette, frappée de l'éclat de l'or, affecta de baiſſer les yeux d'une maniere décontenancé.. Mon Dieu! que vous êtes preſſant, diſoit-elle! Vous ne donnez pas aux gens le temps de ſe reconnoître. Croyez-vous qu'il ſoit ſi aiſé de ſurmonter la pudeur & la timidité naturelles à mon ſexe?

Pendant qu'elle débitoit ces ſentences, l'Officier avoit remis la bourſe dans ſa poche; & prenant une des mains de la belle, qui hâtoit dans ſon cœur la con-

clusion de cette affaire, voulez-vous me faire mourir, lui disoit-il, par vos rigueurs? C'en est trop, cruelle, & je dois me venger, en vous faisant violence. A ces mots, il tire la bourse de jettons, la donne à la Mariette, & la presse si fort, qu'elle n'a que le temps de la mettre dans sa poche; comme elle n'avoit aucun soupçon, & que la crainte de passer pour trop âpre à l'argent ne lui permettoit pas de paroître s'en occuper, elle ne s'apperçut de la tromperie que lorsque l'Officier fut sorti. Il lui écrivit le lendemain cette lettre, & joignit la satire à la plaisanterie.

Je racontai hier au soir à un de mes amis l'aventure qui vous est arrivée. Après en avoir bien ri, il me fit naître des scrupules. Comme il est fort savant, il me cita un grand nombre de Théologiens, & entr'autres plusieurs RR. PP. Jésuites Espagnols, qui décident formellement qu'on est obligé de payer les faveurs des Dames, qui font métier de les vendre. J'ignorois entierement ces

préceptes, & c'eſt ce qui a été cauſe que je vous ai donné cent jettons au lieu de cent louis. Mais depuis qu'on m'a ouvert les yeux, j'ai réſolu de ne plus vous retenir un ſalaire qui vous eſt dû ſi légitimement. Je vous envoie donc un louis, afin de mettre ma conſcience en repos. C'eſt vous payer, je crois, fort raiſonnablement: car ces mêmes Caſuiſtes, ſi favorables aux Courtiſanes, n'ont pas eu l'attention de faire un chapitre particulier pour les filles de l'Opéra. Juſqu'à ce qu'il ait plu à quelques Théologiens de vous donner une place diſtinguée, je puis, en toute ſûreté, agir avec vous, comme avec Jeanneton la Bouquetiere.

Malgré tout le mal que je n'ai pu m'empêcher de dire des Courtiſanes, on doit convenir qu'il s'en eſt trouvé de ſuſceptibles de l'amour de la gloire, & de capables d'une paſſion délicate. Cela arrive rarement; mais on en voit des exemples. Elles aiment plus fortement que les autres femmes, lorſqu'elles ont le cœur ſenſible; les traits dont elles ſont bleſſées

étant infiniment plus forts, puiſqu'ils ſurmontent le penchant qu'elles ont à la débauche, & l'habitude qu'elles s'en ſont faite, elles ne ſont capables que de grandes paſſions. Ou elles demeurent inſenſibles, ou elles aiment juſqu'à l'excès. Il n'eſt point de milieu dans leur cœur. On a vu des femmes, dont la vie avoit été déréglée, prendre dans la ſuite des mœurs plus pures. L'amour avoit fait ſur elles plus d'effet que les diſcours de vingt Prédicateurs. Un Auteur, imitateur d'Eſope, & auſſi original que ſon modele, nous a tranſmis l'hiſtoire d'une Courtiſane Romaine, qui paya à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Il en eſt pluſieurs autres qui ont été dans le même cas; & ſi nous en croyons l'Antiquité, la célèbre Laïs prodigua à Diogene des faveurs que les Grecs les plus diſtingués n'obtenoient qu'au plus haut prix.

Cela eſt moins étonnant, que de voir la dévotion ſe mêler au métier de Courtiſane, ainſi que cela ſe pratique en Italie,

On n'a qu'à faire un tour de promenade ſur les neuf heures du ſoir à Rome, dans la rue Serene, on y voit deux cens femmes, aſſiſes ſur les portes de leurs maiſons, qui attendent tranquillement la bonne fortune. Lorſqu'il plaît à quelqu'un d'acheter un repentir éternel, celle de ces beautés à qui il a donné le mouchoir, le conduit dans ſon appartement. Un lit, garni de rideaux blancs, une table, trois chaiſes de bois, une image de quelque *Madonne*, devant laquelle brûle une lampe, qui ſert auſſi à éclairer la chambre, en compoſent tout l'ameublement. Avant que de pouſſer les choſes juſqu'à un certain point, on tire un rideau devant l'image de la *Madonne*, pour qu'elle n'apperçoive rien de ce qui ſe paſſe. Lorſque tout eſt fini, on découvre le tableau. Il eſt ainſi couvert & découvert dix fois par jour, ſi la maîtreſſe de la maiſon a dix galanteries différentes.

Les Courtiſanes Italiennes jeûnent ordinairement le ſamedi. Elles ont tou-

jours quelque Sainte, qu'elles révérent plus particulierement, & ſous la protection de qui elles ſe mettent. Dans tous les contrats amoureux, la belle qui s'engage a toujours le ſoin de ſe réſerver un jour de la ſemaine pour elle en l'honneur de quelque Saint. D'autres conſacrent un jour au ſoulagement des ames du Purgatoire. Elles diſent très-ſérieuſement à ceux qui vont les voir ce jour-là : *Monſieur, vous aurez la bonté de me payer plus qu'à l'ordinaire ; car c'eſt pour les ames du Purgatoire que je travaille.* Elles montrent alors pluſieurs quittances de Prêtres, enfilées & pendues à côté de leur lit, qui prouvent qu'elles ne friponnent pas, & que l'argent qu'elles ont reçu a été employé en prieres. Après ce prélude, elles travaillent efficacement au ſalut des ames.

Il n'eſt pas rare de voir à Veniſe des meres qui proſtituent leur filles par principe de conſcience. C'eſt, diſent-elles, pour leur donner le moyen d'amaſſer

quelqu'argent, qui ſerve à les faire Religieuſes. Ne voilà-t'il pas une plaiſante façon de faire des Vierges? Je ne crois pas que les anciens Romains ſe ſoient jamais aviſés d'envoyer leurs Veſtales faire un noviciat dans la rue *Saburra*. Juſqu'où ne vont pas les préjugés, & avec quels déſordres ne croit-on pas pouvoir accommoder la Religion?

Il y a en Perſe quelques uſages, par rapport aux Courtiſanes, qui méritent d'être remarqués. Le premier, c'eſt qu'elles ſont écrites ſur des regiſtres publics, & qu'elles payent un tribut fixe à l'Etat. La République de Veniſe met auſſi à profit les péchés des Courtiſanes, & elle en tire par an plus de cent mille ſéquins, qui augmentent le tréſor public. C'eſt peut-être ce qui engagea, il y a quelques années, le Sénat, qui avoit remarqué que le nombre des Courtiſanes étoit fort diminué, à en faire venir une grande quantité d'étrangeres. Le *Doglioni*, qui a écrit les choſes notables de Veniſe, loue

loue beaucoup cette ſageſſe du Gouvernement, qui, en pourvoyant aux néceſſités de la foibleſſe humaine, mettoit en ſûreté l'honneur des femmes ſages & retenues, à la vertu deſquelles on eût tendu mille piéges. Sixte-Quint, qui chaſſa autrefois les Courtiſanes de Rome, ne penſoit pas cõmme le Doglioni; il puniſſoit ſévérement le vice, & ſavoit contenir par la crainte les libertins & les vagabonds. Les Vénitiens ont une philoſophie plus douce; ils imitent certains Prélats Allemands, qui permettoient autrefois aux Prêtres & aux Moines de leurs Diocèſes d'avoir des Concubines, moyennant un certain tribut annuel. Quoique les Courtiſanes Françoiſes ne ſoient pas autoriſées par les Loix, comme celles de Perſe & de Veniſe, elles ne laiſſent pas de payer des impôts. Ce qui revient ailleurs au Souverain, eſt à Paris pour les Officiers de la Police.

Les plus diſtinguées des Courtiſanes Perſanes, ſont les Chanteuſes & les

Danſeuſes, attachées aux Troupes deſtinées à repréſenter des eſpéces d'Opéra. Elles ſont ſous les ordres d'une Supérieure, qui eſt ordinairement une des plus âgées de la Troupe. Cette Supérieure a ſoin de les conduire où on les demande, de leur faire répéter leur rôle, & de les empêcher d'avoir entr'elles aucun démêlé. Elle a le droit, lorſqu'on lui déſobéit, d'infliger des punitions. Elle peut même faire fouetter celles qui ont commis certaines fautes.

Il ſeroit dangereux d'établir cet uſage en France; il y auroit peu de jours où toutes les Danſeuſes & Chanteuſes ne fuſſent fouettées, ſi une vieille Actrice pouvoit ſe venger ſur leurs feſſes de la douleur d'être parvenue à un âge où les applaudiſſemens du Public ne ſont plus faits pour elle. L'humeur & le caractère des femmes Françoiſes ne permet pas qu'on leur confie la conduite de leurs compagnes, lorſqu'elles ont les mêmes intérêts & les mêmes prétentions. Les

Supérieures des Troupes Perſanes ſe rendent plus de juſtice. Dès qu'elles ont atteint un certain âge, elles ſont perſuadées qu'elles ne ſont plus faites pour plaire. D'ailleurs, ſi elles abuſoient de leur pouvoir, on leur ôtercit leur charge.

Une choſe qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on obſervât à Paris, pour l'utilité publique, & ſur-tout pour celle des Anglois & des Allemands, qui, en arrivant dans cette Ville, paient fort ſouvent à un prix exceſſif une denrée qui eſt à très-bon marché, ce ſeroit d'appeller les filles de l'Opéra, ainſi qu'à Hiſpaham, d'un nom qui marquât le véritable prix auquel elles ont mis leurs faveurs. On ne dit point en Perſe la *Zaïde*, la *Fatime*, mais la *dix tomans* (1), la *cinq tomans*, la *deux tomans*. De même, aux noms de nos Actrices, on ſubſtitueroit

(1) Un toman vaut quinze écus de notre monnoie.

ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*; la *dix louis*, & je voudrois auſſi qu'il fût défendu aux Françoiſes, pour l'honneur de la Troupe, de ſe livrer à moins de deux louis, ainſi qu'il l'eſt aux Perſanes de vendre leurs faveurs au-deſſous de deux tomans. Si elles commettent cette faute, la Supérieure les fait fouetter; on les chaſſe enſuite, ſans qu'elles puiſſent jamais rentrer dans le Corps. Lorſqu'elles ne valent plus les deux tomans, & qu'elles ſeroient obligées, ou de manquer aux régles, ou de vivre chaſtement, on les congédie avec une légere gratification, & on en prend d'autres à leur place.

CARACTERES.

DORANTE couche avec des gants, pour avoir les mains plus blanches. A peine eſt-il éveillé, qu'il demande ſon miroir. Il examine s'il n'a point les yeux meurtris; il conſulte avec ſon Valet-de-chambre quel habit, quelle perruque il mettra. Lorſque cette affaire importante eſt réglée, il ſort de ſon lit; on répand ſur lui différentes eaux de ſenteurs. Deux ou trois familles ſe nourriroient pendant un mois du prix des parfums qu'il conſume dans un matin. Trois domeſtiques, après avoir travaillé deux heures, viennent à bout d'avancer ſa parure; il ne reſte plus qu'à le coëffer. Une demi-heure eſt employée à ranger ſon toupet, & à le mêler avec les cheveux de ſa perruque. Enfin, l'on croit que la toilette de Dorante va finir. Il apperçoit dans ſon miroir une boucle,

dont la friſure n'a pas une certaine grace; auſſi-tôt il ôte ſa perruque avec autant de précipitation que s'il y avoit deſſus un ſcorpion, dont il craignît la morſure. Il faut recommencer à le coëffer, & ce pénible travail n'eſt achevé qu'à deux heures après midi. Dorante ſort. Il s'eſt fait une façon de marcher particuliere, pour ne pas déranger ſes cheveux. Il s'aſſied d'une maniere qu'il ne ſauroit pliſſer ſon habit. Il a grand ſoin de ne point chiffonner ſes manchettes. S'il eſt obligé de traverſer, en ſortant de ſon carroſſe, ou une cour, ou une partie d'un côté de la rue, il examine attentivement les pierres ſur leſquelles il doit mettre le pied, & il emploieroit plutôt un quart-d'heure à faire quatre pas, que de courir le moindre riſque de ſalir ſa chauſſure. Les diſcours de Dorante répondent à ſes actions. Il s'écoute parler; il n'ouvre que fort peu la bouche; il affecte de graſſeyer; il ſe plaint du ſoleil qui gâte ſon teint; il ne comprend pas comment eſt-ce que les

hommes peuvent aimer l'été. Il a couru inutilement chez tous les Marchands, pour trouver une étoffe d'un goût galant, ſans pouvoir y réuſſir. On ne fait plus rien aujourd'hui qui ſoit ſupportable, & l'on va inceſſamment ſe mettre auſſi mauſſadement que nos ancêtres. Dorante ne lit aucun livre ſérieux. La morale l'ennuie, l'hiſtoire des ſiecles paſſés ne l'intéreſſe point; il n'aime de celle de notre temps que les anecdotes galantes, répandues dans les mémoires particuliers. Le Théâtre eſt aſſez de ſon goût; mais il voudroit qu'on ſupprimât dans Racine & dans Corneille toutes les ſcènes où l'amour ne domine point. Dorante aime la bonne chère, mais il boit modérément, parce qu'il craint d'altérer ſon teint. Il va à l'Egliſe, non par dévotion, mais pour y montrer ſes habits, & pour y étaler ſa figure. Enfin, Dorante ſeroit une coquette, à qui les autres femmes trouveroient les défauts qui nous bleſſent, s'il avoit une coëffe, un corps & une jupe.

Il eſt habillé en homme; elles lui ſont grace en faveur de ſon ſexe, & ſont cent fois plus indulgentes pour lui, que nous ne le ſommes pour elles.

Les ancêtres d'Ariſte ſe ſont diſtingués dans la Robe. Son pere & ſes plus proches parens y occupent maintenant des Charges. Tout cela l'a déterminé à ſe laiſſer faire Conſeiller au Parlement; mais content des droits & des revenus de ſa place, il ſeroit bien fâché qu'on le ſoupçonnât de s'occuper des fonctions qu'elle exige. Il a ſoin d'apprendre à tous ceux qu'il fréquente, qu'il paſſe ſa journée à table, ou aux ſpectacles, & que s'il va quelquefois le matin au Palais, c'eſt ſeulement lorſqu'il s'agit de faire plaiſir à ſes amis: autant vaudroit dire qu'il ne ſe ſouvient qu'il eſt Juge, que quand il s'agit de faire une injuſtice. Mais telle eſt la manie de ce jeune Magiſtrat, qu'il ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt, & de mériter le titre de pédant, ou, qui pis eſt, de Robin. Il pouſſe

l'affectation juſqu'à paroître ignorer les termes les plus communs du Barreau. *Je n'entends rien*, dit-il, *aux expreſſions de la chicane, & graces à Dieu, je n'ai aſſiſté de ma vie qu'à deux Audiences.* Il n'eſt pas étonnant que cet homme qui rougit de connoître ſon métier, veuille paroître un moment après inſtruit de celui d'un Officier. Il ſe mélera de parler de ſieges & de batailles, ſur-tout s'il eſt avec des femmes. Il croira par-là ſe donner un grand relief. Perſuadé que le noir a quelque choſe de moins brillant que les autres couleurs, il tâche d'égayer le plus qu'il peut ſon habillement. Il ſeroit au comble de ſes vœux, s'il pouvoit mettre un habit rouge & un plumet; & le plus grand de ſes chagrins eſt qu'un reſte de bienſéance l'empêche de pouvoir être auſſi fat à l'extérieur, qu'il l'eſt dans ſa façon de penſer, & de la tête aux pieds un parfait modele de ridicule.

Célimene vivoit, il y a quelques mois,

avec des dévots ; elle alloit régulièrement à l'Egliſe ; tous ſes diſcours rouloient ſur des matieres de piété. Elle paroiſſoit rigide, ſévere dans ſes mœurs. La plus légere médiſance lui ſembloit une calomnie digne de l'enfer. Elle s'habilloit ſimplement, avoit un air réſervé, un maintien modeſte. Elle n'alloit dans les aſſemblées que pour y rendre des viſites indiſpenſables. Célimene a changé de compagnie ; elle a changé auſſi de caractere. Elle vit aujourd'hui avec des gens du monde ; elle va à l'Opéra. Elle ſourit lorſqu'on déchire la réputation des perſonnes dont elle ſe dit l'amie. Elle médit lorſqu'elle en a l'occaſion. Elle blâme les prudes, tourne en ridicule les dévotes. Enfin, Célimene eſt toute autre qu'elle n'étoit il y a ſix mois. Que faut-il pour la ramener à ſon premier état, & la faire une ſeconde fois dévote ? Il n'eſt queſtion que de flatter ſon amour-propre. Dès qu'elle ne ſera plus qu'avec des dévots, elle voudra en être louée, & reprendra

les livres de la dévotion. Il lui eſt égal de jouer Dieu ou les hommes, pourvu qu'elle contente ſa vanité.

Araminthe blâme aujourd'hui tout ce qu'elle approuvoit il y a deux ans. Que dis-je! deux ans! Il y a trois ſemaines. Elle a changé tout-à-coup par une maladie. Elle eſt devenue laide. C'eſt ce qui l'a portée à rompre avec deux anciennes amies qui paroiſſent maintenant plus jolies qu'elle. On la voyoit autrefois à tous les Spectacles & à toutes les promenades. Condamnée aujourd'hui par elle-même à ne pas ſortir de ſa maiſon, à peine peut-elle ſe réſoudre à recevoir du monde chez elle; & c'eſt dans une chambre, où les rideaux des fenêtres ſont exactement tirés. On diroit qu'elle a perdu ſon pere, ou ſon mari, & qu'elle reçoit des viſites de deuil. Si vous ſavez l'art de rétablir la beauté, vous pourrez rendre Araminthe à ſon ancienne façon de vivre, & même à ſes amies.

Dès l'âge de vingt-ſept ans, Cléobule

fut nommé Evêque de ***. Il n'avoit ni vertus, ni ſavoir; mais il étoit fils du Duc de ***, & on lui recommanda de prendre de bons Grands-Vicaires. J'ignore s'il a fait ce choix avec diſcernement; tout ce que je ſais, eſt que leur conférer ſes pouvoirs eſt preſque l'unique fonction épiſcopale qu'il ait faite. Voulez vous ſavoir la vie qu'il mene? Dès qu'il eſt ſorti d'un lit où la plume & le duvet forment un ſépulcre, trois ou quatre Valets-de-Chambre travaillent à habiller ſa Grandeur, qui ſe jette enſuite dans un fauteuil, où elle a la patience d'attendre tranquillement l'heure du dîner. Le Prélat reſte à table trois ou quatre heures, & remplit ſon eſtomac de trente différens ragoûts, qui ont occupé toute la matinée cinq ou ſix Cuiſiniers. La digeſtion fatigue *Monſeigneur*; il eſt incapable d'agir l'après-dîné. Il ſe replace donc encore dans ſon fauteuil. Il y dort quelques quarts-d'heure, ou il s'y amuſe à écouter les

contes de quelques Eccléſiaſtiques, beaucoup plus payés pour le divertir & pour l'égayer, que pour le ſervir à l'Autel, où il ne paroît qu'une fois l'année. La digeſtion à demi faite, il eſt porté dans ſon carroſſe par quatre grands laquais, qui l'y placent avec autant de peine que deux Charretiers mettroient ſur leur voiture une ſtatue de marbre. Le Prélat eſt enſuite promené juſqu'à l'heure du ſouper. L'air lui aiguiſe l'appétit, & le mouvement du carroſſe diſſipe la peſanteur qu'il ſentoit dans ſon eſtomac. En arrivant dans ſon Palais épiſcopal, il trouve encore une table ſervie ſuperbement, & il y reſte juſqu'à l'heure où le ſommeil le conduit dans ſon lit. Il a été douze heures dans une léthargie; il va mourir entiérement pendant douze autres heures. Ainſi ſa vie eſt compoſée d'une mort entiére & d'une demi-mort. Lorſque Cléobule ſortira de ce monde, pourra-t'il dire qu'il a vécu?

CARROSSES.

LA foire de Pekin la plus fréquentée eſt un déſert, eu égard à Paris. Le nombre des carroſſes y eſt ſi grand, que les voitures s'arrêtent mutuellement les unes les autres dans les rues. Les gens qui ſont obligés d'aller à pied ſe gliſſent au travers des roues de tous ces chars prêts à les écraſer. On les prendroit pour des oiſeaux, qui, dans un buiſſon épais, cherchent à ſe faire un paſſage au milieu des branches.

La différence de ces carroſſes a quelque choſe de bizarre & de ſingulier. Auprès d'un qui eſt doré, doublé d'un velours magnifique, il en eſt un autre tout délabré, dont les glaces ſont remplacées par des planches; les chevaux de cette miſérable voiture, qu'on appelle *Fiacre*, y répondent parfaitement. L'un eſt blanc & borgne, l'autre noir & boîteux. Cette mul-

titude d'équipages ſi différens, confondus les uns avec les autres, & arrêtés quelquefois tous également dans une rue par le plus mauvais de tous, rappelle dans l'eſprit d'un Philoſophe les grandeurs, les richeſſes, la pauvreté & la miſere, répandues dans ce monde-ci ſans choix, & bizarrement ſur tous les hommes. Quelquefois le mortel qui paroît le plus foible & le plus vil, arrête tout-à-coup toutes les affaires d'un Royaume. Les grands ainſi que les petits ſe trouvent dans le même cas, & un ſeul événement les met dans le même embarras. Lorſqu'un frénétique, né du ſang le plus vil, aſſaſſina en France le meilleur Roi qu'elle ait eu, on vit une preuve évidente du pouvoir que la fortune donne quelquefois aux créatures les plus abjectes, de produire les plus grands événemens.

Je reviens au nombre étonnant des carroſſes. Ce qu'on voit dedans n'eſt pas moins ſingulier & bizarre que la diffé-

rence de leur beauté. Dans un char brillant, on apperçoit une Ducheſſe couverte d'or & de diamans, mais laide, vieille, & dont le viſage reſſemble à un morceau informe de pâte, ſur lequel on a mis en pluſieurs endroits une couche de vermillon. A côté de ce monſtre noble, eſt dans un fiacre une beauté roturiere, vêtue d'une ſimple étoffe de laine, qui n'a d'ornemens que ceux qu'elle a reçus de la nature. Un vieux Magiſtrat dans ſa berline eſt occupé peu loin delà à la lecture de quelque requête qui doit cauſer la perte de deux ou trois familles. Un Petit-Maître peſte, jure dans ſa caleche de ce qu'on oſe arrêter un homme de ſa naiſſance. Il crie ſans ceſſe à ſon cocher, *paſſe, paſſe donc, maraud ;* mais il a beau s'égoſiller ; un Prélat gras & vermeil, étendu dans le fond de ſon équipage, s'oppoſe à ſes deſſeins. Lui-même gémit du peu de reſpect qu'on a pour ſon ſacré caractere ; mais c'eſt en vain ; il faut qu'il attende que le Charretier qui

a cauſé cet embarras, l'ait fait finir. Voilà un portrait de la vie humaine.

COMPENSATION des vices & des ridicules chez les différens Peuples.

EN fait de vices & de ridicules, les différentes Nations ont peu à ſe reprocher les unes aux autres. Dans la plus grande diverſité ſe trouve la plus juſte compenſation. Un peuple qui ſe croiroit en droit d'en mépriſer un autre, pour quelque défaut, ſeroit dans le cas d'un boſſu qui voudroit ſe moquer d'un boîteux.

Nos Françoiſes ne manqueroient pas de rire, ſi elles voyoient des Perſanes doubler la largeur de leurs ſourcils, par le moyen d'une peinture noire dont elles en teignent le deſſus, & ſe faire dans la foſſette du menton une marque violette, qui, étant imprimée avec la pointe d'une lancette, ne peut jamais s'effacer. Cepen-

dant ces mêmes Françoiſes mettent du rouge & du blanc, & ſur ces fards dégoûtans elles ſement de petits emplâtres de taffetas noir; en ſorte que leur viſage ne reſſemble pas mal à la peau d'un tigre. Cela n'autoriſeroit-il pas les Perſanes à prendre leur revanche?

Les femmes de la Caramanie déſerte, peu contentes de ſe percer une narine, comme celles de pluſieurs autres pays, & d'y paſſer un anneau, au bas duquel il y a deux perles, ſe percent encore le haut du nez, & y paſſent un ſecond anneau, où elles attachent une agraffe de diamant qui leur couvre tout un côté du nez; ſemblables à ces chevaux auxquels on met de groſſes plaques de cuivre qui leur pendent du front ſur les narines. Je conviendrai, tant qu'on voudra, que cet uſage eſt ridicule; mais je demanderai aux Européennes, s'il eſt beaucoup plus abſurde de ſe percer le nez que les oreilles.

Quelquefois nous mépriſons mal-à-

propos les autres Nations, quelquefois auſſi nous ſommes injuſtes envers la nôtre. Nous avons la modeſtie de ſuppoſer qu'on ne trouve que chez nous certains défauts, qui pourtant ne nous appartiennent pas plus qu'aux autres peuples. Si nous fréquentions plus que nous ne faiſons les Etrangers, nous trouverions chez eux tout ce que nous penſons n'être que chez nous. Il y a ſous le ſoixantieme degré des eſpeces de ſinges, ayant la figure humaine, auxquels nous donnons en France le nom de petits-maîtres. Les gambades qu'ils font ſont un peu plus lourdes, les tours de tête un peu moins prompts, les œillades un peu moins vives ; mais une ſi petite différence ne vaut pas la peine que nous nous arrogions le privilege excluſif d'être impertinens. Il y a dans le même pays des prétendus beaux-eſprits qui n'ont pas le ſens commun, des gens qui ſe croient d'une jolie figure, quoiqu'ils ſoient laids à faire peur. On y trouve

enfin la copie parfaite des fats & des ſots que la vanité produit chez nous en abondance. La différence du climat & du terrein ne change jamais les vices des hommes ; elle les préſente ſeulement ſous une forme un peu déguiſée. En examinant de près les habitans des divers pays, on voit qu'ils different beaucoup entr'eux, par les habits, par le langage, par les manieres extérieures ; mais qu'ils ſe reſſemblent infiniment par les paſſions qui les dominent. Si l'on voyoit l'intérieur des hommes comme on en voit l'extérieur, tous les peuples de l'univers ne feroient qu'une Nation.

CONVERSIONS INTÉRESSÉES

L'EXEMPLE du Souverain ſert en tout de regle à ſes Sujets. S'il eſt bon, ſage & vertueux, ils imitent ſes excellentes qualités ; s'il eſt vicieux, la vertu eſt proſcrite dans tous ſes Etats. Les Courtiſans, vils eſclaves du Prince, adorateurs ſerviles de toutes ſes foibleſſes, s'étudient à les retracer avec ſoin ; la Ville ſuit l'exemple de la Cour, & les Provinces celui de la Ville.

La Religion elle-même éprouve ſouvent les effets de cette docilité des peuples à marcher ſur les traces de leurs maîtres. Un Prince qui a embraſſé une croyance différente de celle de ſes Sujets, a d'abord chez tous les Grands de ſon Etat des Miſſionnaires qui parlent d'un ton plus perſuaſif que les Docteurs les plus fameux. L'ambition, le deſir de plaire au Souverain, l'eſpoir des récompenſes ; enfin, preſque toutes les paſſions

les plus fortes prêchent aux Courtiſans la doctrine du Prince, & la leur perſuadent aiſément. Il eſt impoſſible qu'après cinq ou ſix regnes, tous les Grands d'un Etat n'aient pas changé de religion. Dès le ſecond Roi Luthérien, il n'y eut plus de Nobles Catholiques en Suede. Sous le troiſieme, toute la Nobleſſe Françoiſe abandonna le Proteſtantiſme. On a vu les Heſſois changer trois fois de croyance, pour ſe conformer à celle de leur Landgrave.

Quand une fois les Principaux d'un Etat ont embraſſé la religion du Prince, il faut abſolument que tôt ou tard les ſimples Particuliers ſe laiſſent aller au torrent. Perſonne ne veut être d'une Secte dédaignée par la Nobleſſe, & qui éloigne de la Cour & des Grands. La vanité agit auſſi efficacement ſur le cœur d'un ſimple Bourgeois, que ſur celui d'un Gentilhomme ; & il n'eſt pas juſqu'au menu peuple qui ne devienne enfin ſenſible au décri de ſa croyance.

Si les changemens de religion qu'on voit arriver dans les Etats ne viennent ſouvent que des paſſions humaines, la plupart des converſions particulieres n'ont pas une ſource plus reſpectable. Une jeune fille Proteſtante ſe met dans un couvent, & s'y fait Catholique, pour ſe ſouſtraire à la puiſſance paternelle, & pour obtenir, à la faveur de ſon changement de religion, ce que les Loix civiles défendoient de lui accorder. Un jeune libertin, accablé de dettes, ſe ſauve en Hollande; dans l'eſpoir d'y trouver plus aiſément de quoi vivre, il devient Proteſtant, juſqu'à ce qu'il y ait un vaiſſeau qui parte pour Conſtantinople; alors il préfere Mahomet à Calvin, & va ſe faire Turc.

J'ai connu pluſieurs de ces prétendus Convertis qui avoient déja changé trois ou quatre fois de communion. Ils avoient ſans doute regardé les différentes Sectes où ils étoient entrés comme de bonnes Auberges où on les nourriſſoit

gratis. Ils y reſtoient tandis qu'ils étoient bien traités ; dès que la bonne chère commençoit à diminuer, ils changeoient de logement.

Il eſt certain qu'il y a quelques perſonnes qui changent de croyance, parce qu'elles ſont véritablement perſuadées. On ne peut que louer leur conduite. L'amour de la vérité eſt cher à tous les cœurs vertueux. Profeſſer une religion qu'on ne croit pas, c'eſt mentir à chaque inſtant, c'eſt tromper les hommes, c'eſt jouer le Ciel, c'eſt ſe manquer à ſoi-même ; mais il eſt ſi peu de gens qui changent de religion par des motifs auſſi reſpectables, qu'on ne ſauroit trop ſe défier des nouveaux Convertis, ni les ſoumettre à des épreuves trop rigoureuſes.

Qui ſont ces Catholiques qu'on voit arriver tous les jours en Hollande, en Suiſſe, en Allemagne, & s'y faire Calviniſtes, Luthériens, Anabaptiſtes, ſuivant la Secte dont eſt le premier Miniſ-

tre

tre auquel ils vont demander l'aumône? Ce ſont des Moines libertins, échappés de leur Couvent; des Religieuſes ſéduites & enlevées par de coupables Directeurs, dont les crimes auroient dû être punis par le feu; des Soldats poltrons, traîtres à leur Patrie & à leur Roi, qui, après avoir déſerté & enlevé l'argent de leur Capitaine, viennent voler celui du Conſiſtoire; des Banqueroutiers, qui, pour trouver un aſyle contre les juſtes pourſuites de leurs créanciers qu'ils ont friponnés, négocient leur créance comme ils ont négocié les effets d'autrui.

Voilà quelles ſont en général les recrues que font les Convertiſſeurs Proteſtans. Celles que font les Catholiques ne valent gueres mieux. Ordinairement ce ſont des fils de famille qui ſont las de dépendre de leur pere, des filles qui veulent épouſer leurs amans ſans le conſentement de leurs parens; des Miniſtres qui croient obtenir des Bénéfices conſidérables; des Particuliers qui eſperent

de recevoir quelque grace ; des payſans qui ſe flattent d'être exempts de la taille pendant quelques années.

On triomphe pourtant de part & d'autre de ces belles acquiſitions. On les annonce faſtueuſement dans les papiers publics. Il y a à Geneve une ſalle où l'on conſerve ſoigneuſement tous les habits des Moines qui viennent embraſſer les dogmes de Calvin. Ne voilà-t'il pas de beaux trophées d'armes ? Il ne manqueroit que de les ſuſpendre à la voûte des Temples, comme on ſuſpend les drapeaux & les étendards enlevés ſur les ennemis. La variété des formes & des couleurs formeroit un très-beau ſpectacle.

COQUETTES.

C'EST à tort qu'on donne quelquefois le nom de coquettes à certaines femmes qui préferent le commerce des hommes à celui des perſonnes de leur ſexe, parce qu'elles le trouvent plus sûr, plus amuſant & plus inſtructif. On ne doit pas leur faire un crime d'un goût qui eſt en même tems très-naturel & très-raiſonnable.

Indépendamment de toute paſſion, les hommes ſont portés par l'éducation & par leur caractère, à prévenir les femmes par des attentions & par des égards, & à s'efforcer de leur plaire. L'eſprit, la beauté, l'enjouement, la vivacité d'une femme, lui attirent leur eſtime & leurs éloges. Ces mêmes qualités ne font au contraire qu'exciter la jalouſie & la haine des autres femmes. Doit-on trouver mauvais, après ce contraſte, qu'une fem-

me, belle & ſpirituelle, aime mieux vivre avec notre ſexe qu'avec le ſien? Eſt-il quelqu'un qui ne recherche ceux qui l'eſtiment & qui l'aiment, & qui ne fuie ceux qui le haïſſent & qui cherchent à le déprimer?

Il n'y a pas plus de raiſon à traiter de coquette une femme qui a une paſſion dans le cœur, & qui, fidelle à un amant dont elle eſt aimée, fait de ſa tendreſſe ſon unique bonheur. Ce ſeroit s'y mal connoître, que de la confondre avec celle qui ſe livre à tous ſes goûts, qui paſſe ſucceſſivement d'une paſſion à une autre, & qui ſouvent les contente toutes à la fois. Il y a preſque autant de différence entre l'une & l'autre, qu'entre un honnête homme & un fripon.

Pour ſe convaincre des droits que conſervent encore ſur notre eſtime les femmes qui n'ont eu qu'une inclination, il n'y a qu'à réfléchir au petit nombre de celles qui ont aſſez de force & de ſageſſe pour s'en tenir à un premier penchant.

Les femmes ſont preſque toutes ou indifférentes ou inconſtantes. On en trouve beaucoup qui, ſoit par timidité, ſoit parce qu'elles n'ont point été recherchées, vieilliſſent & meurent ſans avoir ſenti les atteintes de l'amour ; mais il eſt bien rare d'en rencontrer, qui, ayant aimé une fois, s'attachent conſtamment à leur amant, & renoncent pour toujours à tout autre engagement. Le plaiſir de faire une nouvelle conquête flatte l'amour-propre ; celui du changement ranime les deſirs. Il eſt difficile qu'une femme, qui a éprouvé les douceurs d'une paſſion naiſſante, ne ſouhaite pas de les faire renaître. L'amour, ainſi que toutes les autres paſſions, perd en vieilliſſant : la langueur prend la place de cette vivacité, de cet empreſſement qui le rendoit ſi aimable dans ſon enfance. Quand il ne faut pour lui rendre toute ſon ardeur & tous ſes charmes que lui faire changer d'objet, la tentation eſt bien forte. La nonchalance ſeule peut faire

une femme inſenſible ; & , pour en rendre une fidelle , il faut de la grandeur d'ame & de la probité.

Les véritables coquettes peuvent ſe diviſer en deux claſſes , ſi j'oſe me ſervir de ce terme. La premiere comprend les femmes qui veulent être véritablement aimées , & qui , contentes d'avoir pluſieurs adorateurs , ne s'engagent jamais. Elles reſſemblent à ces dangereuſes Syrenes , célebres par les ouvrages des Poëtes , dont le chant mélodieux étoit un piege mortel pour ceux qui oſoient l'écouter. On ne peut ſe garantir de leurs attraits , de leurs agaceries , de leurs manieres douces & affectueuſes , de leurs avances engageantes , qu'en fermant les yeux pour ne pas voir leurs charmes , & en ſe bouchant les oreilles pour ne pas entendre leurs diſcours. C'eſt en vain qu'un homme ſe flatteroit de conſerver aſſez de ſageſſe , pour être maître de lui-même , dans le commerce journalier d'une coquette qui cherche à lui plaire.

Iſménie joint à un eſprit enjoué & naturel toutes les graces de la beauté. Ses yeux ſont pleins de feu ; ſa bouche eſt le ſéjour des ris ; ſa gorge, celui des amours ; ſa taille eſt parfaite. Elle paroît ſimple dans ſes manieres, ingénue dans ſes diſcours, ſincere dans ſes politeſſes. On eſt ſéduit par tant d'appas ; on perd ſa liberté ſans s'en appercevoir ; & l'on eſt déjà dans le plus étroit eſclavage, qu'on penſe n'être encore que l'admirateur d'Iſménie. On reconnoît enfin qu'on eſt ſon amant, on le lui dit ; elle l'écoute ſans dépit, & l'on conçoit une eſpérance qui acheve de rendre ſon triomphe aſſuré. Dès qu'elle eſt perſuadée qu'elle ne ſauroit perdre ſa conquête, elle ſe montre telle qu'elle eſt. La fierté prend la place de la politeſſe ; la diſſimulation, celle de la ſincérité. On ſent trop tard qu'on s'eſt laiſſé tromper à des apparences flatteuſes ; il faut ſe réſoudre à languir dans les fers d'un tyran ingrat & hautain. La ſeule conſolation que l'on

ait, c'eſt de ſonger aux autres malheureux qu'a fait Iſménie, & à ceux qu'elle fera encore.

Les femmes qui compoſent la ſeconde claſſe de coquettes, ſont plus mépriſables que celles de la premiere ; mais beaucoup moins dangereuſes. Ce n'eſt pas pour flatter leur vanité qu'elles veulent avoir pluſieurs amans ; mais pour contenter tous les goûts que leur donne leur tempérament. Les défauts de la coquette indifférente viennent du déréglement de ſon eſprit ; ceux de la coquette galante, de la corruption de ſon cœur. La premiere ſe fait haïr, la ſeconde ſe fait mépriſer.

Les coquettes, de quelque caractere qu'elles ſoient, ne perdent point l'envie de plaire en vieilliſſant. Elles ſe perſuadent qu'elles ne reçoivent du tems aucun outrage ; elles ne comptent les années que pour ſavoir le nombre de celles des autres femmes. Perſuadées apparemment que le viſage ne dément point l'âge qu'el-

les ſe donnent, lorſqu'elles ont quarante ans, elles en ôtent dix ; ſi elles en ont cinquante, elles en ôtent quinze. La ſouſtraction augmente à meſure que le nombre croît ; elles conſervent les manieres enfantines & mignardes qu'elles avoient à ſeize ans ; elles mettent du rouge, des mouches, des rubans. Ces ornemens ne ſervent qu'à les rendre ridicules ; ils paroiſſent auſſi déplacés chez elles, qu'un point d'eſpagne ſur-doré le ſeroit ſur une étoffe groſſiere & uſée. Mais l'amour-propre les aveugle au point de ne pas s'appercevoir que la même parure qui les embelliſſoit dans leur jeuneſſe, les enlaidit dans leur vieilleſſe.

Il eſt des femmes dont on pourroit dire qu'elles réuniſſent les deux genres de coquetterie. Obéiſſant à la fois à la vanité & au ſentiment, ou, ſi vous voulez, au tempérament, elles ont des amans dont elles font trophée, & qui ne ſont en quelque façon que pour la parade ; & des amans qu'elles aiment, & qui ne

doivent qu'au penchant les préférences qu'elles leur accordent. Telle fut la fameuse Desmar, qui succéda à la Champmeslé, & qui disputa à la Duclos le prix de la déclamation. Le Duc Régent l'aima avec passion. Un amant de cette volée flatta son orgueil, mais ne fixa pas sa tendresse. Baron avoit un fils dont elle étoit éperduement amoureuse. Le Prince apprit qu'on le sacrifioit à un Comédien ; il se plaignit, il gronda, il menaça ; tout cela fut inutile : & la Desmar, forcée de s'expliquer entre lui & son rival, avoua qu'elle aimoit mieux les coups de pied que lui donnoit Baron, que les présens dont le Duc la combloit. Cela ne l'empêcha pas de se livrer au plus mortel chagrin, lorsque ce Prince l'abandonna entiérement. L'amour-propre & le dépit produisirent le même effet qu'auroit pu faire une véritable jalousie, & peu s'en fallut que la Desmar ne mourût de douleur, pour un homme qui lui étoit indifférent.

Si la vanité engage ſouvent les coquettes à ménager des amans qu'elles n'ont jamais aimés, un autre motif les porte quelquefois à ménager ceux qu'elles n'aiment plus : c'eſt la crainte qu'elles ont de dégoûter un nouvel adorateur, qui ſeroit peut-être ſcandaliſé qu'on traitât indignement celui qui l'a précédé, & qui pourroit penſer qu'un pareil ſort lui ſeroit réſervé.

Il eſt aſſez plaiſant que la moitié des amans que les coquettes ménagent encore, après qu'elles ont rompu à demi avec eux, ne ſoient redevables qu'à leurs rivaux de ces attentions, & que le ſeul ſoulagement qu'ils aient dans leur malheur, vienne du même endroit qui cauſe leur infortune. Les bienſéances qu'une femme eſt forcée de garder quelquefois, pour un homme dont elle eſt dégoûtée, ſont l'épreuve la plus dure où l'on puiſſe mettre ſa politique & ſa diſſimulation. Donner à un amant un congé abſolu, le lui ſignifier dans les

formes, c'eſt là une choſe très-aiſée à exécuter ; il ne faut pour cela que de l'effronterie & de la hardieſſe : ces qualités ſont toujours le partage des coquettes. Mais flatter un homme qu'on hait, eſſuyer ſes reproches & ſes plaintes, ne pouvoir lui dire qu'on en eſt ennuyée, c'eſt un effort digne de la plus profonde politique. Des coquettes, après avoir exercé vingt ans leur métier, ont échoué très-ſouvent dans ce chef-d'œuvre. La vivacité l'a emporté ſur la diſſimulation ; elles ont parlé malgré elles, & ſe ſont miſes dans le riſque de perdre en même tems l'amant ancien & le nouveau.

COURTISANS.

Les Courtiſans en général ſont auſſi bas & timides devant le Souverain & les Miniſtres, qu'ils ſont pleins de hauteur & de confiance avec les gens qui leur ſont inférieurs. Tour à tour orgueilleux & rampans, ils ſe récompenſent à la Ville par des airs hautains, ridicules & inſupportables, des mortifications qu'ils eſſuient à la Cour. Si quelqu'un avoit trop à ſe plaindre des hauteurs d'un de ces eſclaves de la faveur, je lui conſeillerois, pour toute vengeance, d'aller le voir au ſouper du Roi.

Un Courtiſan qui feroit pour Dieu la moitié de ce qu'il fait pour obtenir un regard favorable du Prince, mériteroit d'être canoniſé comme Martyr. On regarde comme un prodige & comme une choſe incroyable, que Saint Simeon Stylite ait paſſé vingt années ſur une co-

ſonne de trente pieds de hauteur. Il eſt peu de Courtiſans âgés de ſoixante ans, qui n'en aient paſſé quarante dans l'antichambre du Roi ou celle du Miniſtre.

En cherchant quel étoit l'appas qui pouvoit engager les Courtiſans à renoncer à leur liberté, quelquefois à déranger leur fortune, pour courir après de vaines diſtinctions, qui leur ſont même quelquefois refuſées, j'ai découvert avec une extrême ſurpriſe, que le deſir de paſſer dans l'eſprit du vulgaire pour des gens d'importance, & de trancher du Souverain deux ou trois momens dans la journée, les rendoit eſclaves toute leur vie. Lorſqu'un Courtiſan part de Paris au ſortir de l'Opéra, pour ſe rendre en poſte au ſouper du Roi, je crois voir un Comédien condamné à une priſon perpétuelle, d'où on le fait ſortir une heure chaque jour pour aller jouer le rôle de Marquis ou d'homme à bonne fortune.

La préſence du Prince ou du premier

Miniſtre, change les traits de la plupart des Courtiſans. On a peine à les reconnoître. Plus ils ſont naturellement fiers & ſuperbes, plus leur contenance paroît avilie. La contrainte qu'ils ſouffrent, & leur grandeur anéantie augmente leur embarras. Si vous rencontrez Philinte hors de la vue du Souverain, à peine vous ſalue-t-il. Il vous appelle, il vous parle, il vous interroge, ſans daigner vous regarder, ni faire attention à ce que vous lui dites. Il n'a cherché qu'à ſe faire entourer; placé au milieu d'un cercle, il décide, condamne, approuve, prend du tabac, regarde ſa montre, & fait mention de ſes équipages. Il a ſoin de citer le Roi à tout propos, & de faire entendre qu'il vit avec lui dans la plus grande familiarité. Mais ſi le Prince arrive par haſard, vous voyez tomber toute cette ridicule grandeur. Le Coloſſe eſt devenu plus petit qu'un Pigmée. Sa voix a baiſſé de ſix tons : vous le prendriez pour un homme humble.

Voulez-vous rendre quelque énergie à ſon ame, faites tourner la converſation ſur l'éloge du Souverain ou du Miniſtre qui eſt à portée de l'entendre : vous verrez alors comment le Courtiſan s'évertue, ou plutôt vous verrez comment il trouve un nouveau moyen de s'avilir, ſoit en excuſant les choſes les plus condamnables, ſoit en donnant aux bonnes les louanges les plus outrées & les plus ridicules.

On rapporte que chez les anciens Ethiopiens, les Courtiſans ſe faiſoient eſtropier & mutiler, pour imiter les défauts corporels de leurs Princes, & qu'ils regardoient comme une choſe honteuſe de marcher droit à la ſuite d'un Roi boîteux. Si l'on obtenoit aujourd'hui des charges & des emplois en faiſant de pareilles extravagances, je ne doute pas qu'on ne vît dans la Cour d'un Roi borgne, des adulateurs extravagans qui ſe creveroient un œil ; & dans celle d'un Roi boîteux, d'autres qui s'eſtropieroient

une jambe. C'eſt l'indifférence des Princes ſur une pareille démence, qui fait la différence des uſages des Courtiſans anciens & modernes. N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent dans ce tems les défauts de l'ame de leur Maître, parce que cette imitation les conduit aux honneurs? Ne ſont-ils pas ivrognes auprès d'un Roi qui aime le vin? Débauchés, impudiques, s'il a du goût pour les femmes? Sans religion, s'il eſt athée? Eh! quoi, eſt-il plus honteux, plus inſenſé de défigurer l'ame que le corps?

COMMERCE.

Les Chinois penſent ſur l'état des Commerçans d'une maniere bien différente de la nôtre. Ils le regardent, après celui de Laboureur, comme le plus utile & le plus reſpectable. Les Mandarins ne ſe font point une honte de négocier. Les Lettrés même les plus célebres uniſſent le

Commerce avec les Belles-Lettres. Et pourquoi ces deux choſes ſeroient-elles incompatibles? Un Sage, un Philoſophe, un bon Patriote, ne doit-il pas tâcher de ſe rendre le plus utile qu'il lui eſt poſſible à ſes Concitoyens? Un ſavant Négociant les inſtruit & les enrichit; il cultive leur eſprit & leur procure les moyens de vivre dans l'abondance. Les Arts & les Sciences languiſſent toujours dans les pays qui ſont pauvres & miſérables; il convient que ceux qui veulent les faire fleurir, fourniſſent des ſecours utiles à ceux qu'ils invitent à les cultiver.

Quant aux Magiſtrats, comme il eſt eſſentiellement néceſſaire qu'ils ſoient riches, & que l'on n'a que trop de preuves que la pauvreté a fait ſouvent commettre des injuſtices à pluſieurs, dont ils ne ſe fuſſent point rendus coupables, s'ils avoient été moins indigens, il eſt très-utile que le Commerce leur fourniſſe le moyen de ſe procurer toutes les commodités de la vie. Un Juge indigent

doit être doublement vertueux. Le bien de la Société demandant qu'on prenne toujours les précautions requiſes, pour prévenir tous les inconvéniens qui peuvent arrêter le cours de la Juſtice, on doit, autant qu'il eſt poſſible, ne point confier à des gens pauvres les Charges de Judicature. Un Souverain doit donc pourvoir aux beſoins de ceux à qui il confie la vie & les biens de ſes Sujets. La meilleure maniere dont il puiſſe agir pour cet effet, & la plus commode, c'eſt de leur procurer par le Commerce, des richeſſes qu'il n'eſt point obligé d'ôter de ſes coffres, ou de prendre dans la bourſe de ſes Sujets.

En vain voudroit-on oppoſer à cet uſage, auſſi utile que néceſſaire, la néceſſité où ſont les Juges de donner une partie de leur tems à l'étude des Loix & à la déciſion des procès; il leur en reſte toujours aſſez pour régler leurs propres affaires. D'ailleurs un Commerçant n'entre point dans le détail journalier des

ſimples Marchands : dans deux heures il termine quelquefois tout ce qu'il doit faire pendant trois & quatre mois. Enfin l'expérience dément cette objection ; les Mandarins à la Chine ne dédaignent pas le Commerce, & n'en rendent pas moins exactement la juſtice. Nous avons même en Europe des exemples ſenſibles de la poſſibilité d'allier avec ſageſſe & avec prudence, les talens du Commerçant avec ceux du Juge. Combien n'y a-t-il pas de riches Hollandois, qui, peu contens de faire fleurir leur Patrie par leurs conſeils & par leurs déciſions, l'enrichiſſent encore par leur attachement au Commerce ? Il eſt tel Marchand Hollandois, qui, devenu Membre des Etats-Généraux ou du Conſeil d'Etat, décide de la guerre ou de la paix dans toute l'Europe. Qui peut douter qu'un pareil Négociant ne ſoit un homme reſpectable aux yeux de tous les gens ſenſés ?

Si le Négoce n'eſt point incompatible, dans les Etats où l'on penſe ſagement,

avec l'état d'homme de Lettres & avec celui de Magiſtrat, il doit l'être encore moins avec celui du Gentilhomme, qui ordinairement mérite le titre de noble fainéant. Ne voilà-t'il pas une plaiſante gloire, que celle qui conſiſte à ne rien faire, à mépriſer le moyen le plus licite pour acquérir les richeſſes qu'on ſouhaite ardemment, & qu'on voudroit, s'il étoit poſſible, ſe procurer par des expédiens cent fois moins glorieux que ne l'eſt le Commerce ! Lorſque je vois un Gentilhomme à demi ruiné, ne ſachant preſque de quel bois faire flèche, mépriſer un riche Négociant, & craindre de l'imiter, je crois appercevoir un inſenſé, qui près de mourir de faim, ne veut point prendre de nourriture, parce que celui qui la lui préſente ne conſerve pas dans ſon coffre un vieux parchemin ſigné par Charles-Quint.

Les Anglois n'ont point eu la ſotte vanité d'avilir le Commerce. Un Négociant chez eux eſt un homme qui tient

un rang diſtingué, & qui ſait, en acquérant des richeſſes, en procurer à ſa Patrie. On trouve communément dans ce pays des fils de Chevaliers qui commercent; & il eſt arrivé même quelquefois que des Lords n'ont pas cru qu'il fût honteux à leurs freres & à leurs enfans, de devenir Négocians.

L'idée qu'on a des Marchands en Angleterre les rend entiérement différens de ceux qu'on voit chez les autres Nations. Comme leur état n'a rien qui ne doive leur élever le cœur, ils penſent d'une maniere preſque inconnue aux Négocians François, Allemands, Flamands, Eſpagnols & Italiens. Ils ſont auſſi ſenſibles à la gloire qu'au deſir d'amaſſer, & s'intéreſſent autant au bonheur de leur Patrie, qu'à leur félicité particuliere. Cette façon de penſer eſt une des principales cauſes de l'état brillant de leur Commerce. A Londres, chaque Particulier négocie pour lui & pour ſon pays, & l'amour de la Patrie entre même dans les affaires d'intérêt.

Dangers de la Proſpérité: Inconſtance de la Fortune.

Les Philoſophes qui ont le plus étudié le cœur humain, ont regardé l'union de la ſageſſe & de la proſpérité, comme une choſe preſque impoſſible. Epicure lui-même qui ne demandoit certainement pas une ſageſſe trop auſtere, diſoit qu'il ne trouvoit rien de ſi rare qu'un homme heureux, véritablement ſage. Il ſemble que la fortune ſoit une magicienne, qui, par ſes charmes dangereux; prive du jugement ceux à qui elle accorde ſes faveurs. Il eſt peu de gens qui aient l'ame aſſez forte pour pouvoir ſe défendre des pieges qu'elle tend, & les plus grands hommes ne ſe rapprochent que trop ſouvent ſur ce point des hommes ordinaires.

La prévention & l'orgueil ſemblent être deux vices inſéparables de la bonne fortune. L'amour-propre, qui a tant d'in-

fluence ſur les hommes, leur perſuade aiſément qu'ils doivent attribuer à leur ſeul mérite ce qui n'eſt qu'un pur effet du haſard. Tel a fait tout ce qu'il falloit pour échouer, & ſe ſeroit perdu cent fois, ſi, par des faveurs inouies, la fortune n'eût pris plaiſir à corriger ſes imprudences, qui pourtant croit ne devoir ſes ſuccès qu'à ſa prévoyance & à ſa pénétration.

L'orgueil ſuit de près la prévention, & acheve de priver l'eſprit des conſeils qu'il pourroit recevoir; il le rend aveugle & fait ſur lui le même effet qu'une lumiere trop éclatante ſur la vue: elle l'offuſque & en ôte l'uſage.

Si nous examinons dans l'hiſtoire ancienne & dans la moderne, le caractere de ceux qui ont été le plus favoriſés de la fortune, nous trouverons qu'ils ſont devenus ordinairement plus méchans par les heureux ſuccès qu'ils ont eus. Alexandre en ſortant de la Grece étoit vertueux & humain: après avoir vaincu les Perſes,

les, il devint débauché & cruel ; il fit périr pluſieurs de ſes Capitaines ; il ordonna qu'on expoſât Lyſimachus aux bêtes féroces ; il tua Clytus dans un feſtin ; il ſe ſervit de l'Eunuque Bagoas à un uſage honteux ; enfin l'orgueil que lui inſpiroit ſa bonne fortune, le rendit aſſez inſenſé pour exiger qu'on le regardât comme un Dieu. Sylla ne remplit Rome de meurtres & de carnage qu'après que la fortune eut couronné toutes ſes entrepriſes. Ses proſcriptions furent les ſuites de ſes ſuccès, & il mérita le ſurnom de barbare dès qu'il eut obtenu celui d'heureux. Henri III étoit né pour être un Prince vertueux, mais les faveurs dont la fortune ſembla l'accabler, tandis qu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou, altérerent la bonté de ſon caractère ; il eût toujours été juſte s'il n'avoit jamais été heureux.

Ce n'eſt pas ſeulement chez les Princes que la proſpérité produit de ſi funeſtes effets ; on trouve tous les jours dans

la société, de simples particuliers que le bonheur rend insupportables. Il est impossible de résister à leur orgueil; ils font sentir dans leurs moindres discours la supériorité qu'ils croient avoir sur le reste des hommes. Ils rapportent tout à eux-mêmes, persuadés que la nature doit faire pour eux ce que fait la fortune. Leurs gestes sont aussi insultans que leurs propos; leurs idées, leurs expressions, leur ton, leurs manières, tout contribue à les rendre odieux, & la haine qu'on leur porte, reflue sur tous ceux que la fortune favorise.

On accuse souvent certaines gens d'en haïr d'autres qui ne leur ont jamais fait de mal, & de ne les haïr que parce qu'ils les voient jouir d'une grande prospérité. C'est dans l'insolence des personnes heureuses qu'il faut chercher les raisons de cette antipathie. On juge ordinairement de tous les hommes par ceux qu'on connoît. On n'a vu que de l'orgueil & de l'insolence dans les favoris de la fortune,

avec qui on a eu rapport. On ſe perſuade qu'ils ont tous le même eſprit & le même caractère ; je veux croire qu'il arrive quelquefois qu'un pareil jugement ſe trouve faux ; mais comme cela eſt infiniment rare, on ne peut gueres le taxer d'être inconſidéré.

La fierté & l'orgueil des gens qui ſont dans la proſpérité, vont quelquefois ſi loin, qu'ils deviennent non-ſeulement inſupportables à tous ceux avec leſquels ils ont quelque affaire, mais encore à eux-mêmes. Ils ne ſauroient ſupporter les faveurs de la fortune ſans en être accablés. Leur ame reſſemble à ces eſtomacs foibles & ruinés, incapables de digérer les viandes fortes & ſucculentes, qui envoient au cerveau des vapeurs qui offuſquent l'eſprit. Ils ſe rappellent au milieu des ſuccès qui leur arrivent, des choſes qui les indiſpoſent contre eux-mêmes ; leur orgueil les tyranniſe à meſure que la fortune les éleve, & ils ont dans leur amour-propre un ennemi irré-

conciliable, qui ſe ſert contre eux-mêmes de leur proſpérité.

Plautin étoit vertueux & raiſonnable tandis qu'il vécut dans une médiocrité qui ſuffiſoit à peine à ſes beſoins. La fortune l'arrache tout à coup de l'état où il étoit, & l'éleve par degrés juſqu'aux poſtes les plus éminens. Mais, par degrés auſſi, Plautin a perdu tout ce qu'il y avoit en lui de raiſon & de vertu. A meſure qu'il a occupé les différentes places par où le ſort l'a fait paſſer, il s'eſt imaginé poſſéder les talens qu'elles exigeoient. Autant il s'eſtime lui-même, autant mépriſe-t-il tous les gens qui avoient autrefois quelque liaiſon avec lui. Il ne tient pas à lui qu'on ne croie dans le Public que ſon pere & ſa mere ne ſont pas ſes parens. Enfin l'orgueil de Plautin parvient au point qu'il ſe hait lui-même; il ſe rappelle ſans ceſſe avec douleur ſon premier état; il voudroit, s'il étoit poſſible, n'être pas lui-même. Il meurt de triſteſſe, parce qu'il n'a pas

toujours été ce qu'il eſt ; & le ſouvenir de la moitié de ſa vie, eſt pour lui un ſupplice affreux.

Si les hommes réfléchiſſoient ſur l'inconſtance de la fortune, ils s'enorgueilliroient moins de ſes faveurs ; on les perd dans le moment qu'on croit en être le plus aſſuré. On peut & on doit même appliquer aux diſgraces de la fortune ce que le Cardinal de Retz dit de la guerre civile : elle n'eſt jamais plus proche, ſelon lui, que lorſqu'elle paroît plus éloignée ; de même, l'inſtant où on ſe croit le plus heureux, touche ſouvent à celui des plus grands malheurs. Il ſemble même que le ſort ne s'eſt plu à élever certains perſonnages pendant les trois quarts de leur vie, que pour leur faire à la fin payer ſes faveurs par de plus grands revers, & fournir une inſtruction à ces Sybarites enivrés de leur proſpérité, qui, uniquement occupés du moment préſent dont ils abuſent, ne ſongent jamais à l'avenir dont ils ont tant à craindre. Auſſi Solon

prétendoit-il qu'on ne devoit regarder perſonne comme véritablement heureux, tandis qu'il vivoit encore, puiſqu'un ſeul inſtant peut changer ſa proſpérité en la plus cruelle infortune. L'expérience de tous les ſiecles n'a que trop fait ſentir la vérité de cette maxime.

On ſait l'hiſtoire de ce Tyran dont parle Hérodote, à qui tout avoit réuſſi pendant pluſieurs années au gré de ſes deſirs. La fortune lui laiſſoit à peine le tems d'en former. Ses faveurs allerent au point de lui faire craindre à lui-même, qu'elles ne fuſſent les avant-coureurs de quelque revers ſiniſtre. Il crut le prévenir en ſe procurant à lui-même quelque chagrin qui interrompît le cours de ce parfait contentement. Il jetta dans la mer une bague très-belle, & à laquelle il étoit extrêmement attaché. Peu de jours après, on lui ſervit un poiſſon qui l'avoit avalée, & dans lequel il la retrouva. Mais ce fut la derniere fois qu'il eut à s'applaudir de ſon bonheur. Ses Etats

tomberent, peu de jours après, au pouvoir d'un vainqueur qui le fit périr par un ſupplice ignominieux.

Pompée & Céſar furent chacun à leur tour les plus grands & les plus fortunés perſonnages de la terre. Comment finirent-ils l'un & l'autre ? Le premier fut tué par deux miſérables eſclaves ; le ſecond fut aſſaſſiné par des hommes qu'il avoit comblés de bienfaits.

Antoine, après avoir fait périr tous ſes ennemis, après s'être aſſuré l'empire de la moitié du monde, ſe voit dans le même jour abandonné de Cléopatre & de la victoire, & réduit à implorer le ſecours d'un eſclave pour lui donner la mort.

Bajazet, maître d'un grand Empire, & toujours victorieux juſqu'au jour où il meſura ſes forces contre Tamerlan, n'échappe à la mort dans le combat, que pour devenir l'objet du mépris & de la riſée de ſon vainqueur. Quel exemple terrible des coups imprévus du ſort, que Bajazet renfermé dans une cage de

ſer, & nourri comme un chien, des morceaux de pain qui reſtent de la table de Tamerlan !

Brunehaut, Jeanne de Naples, Charles I, Oſman, Charles XII, & mille autres, tombés tout-à-coup du comble de l'élévation & du bonheur, dans l'abyme de l'humiliation & de l'infortune, devroient bien nous apprendre à ne pas trop compter ſur la fortune préſente, & à ne pas abuſer de ſes dons. Regardons-les plutôt comme les apparences d'une ſanté trompeuſe; &, ſemblables aux habiles Médecins, qui, lorſque la couleur du teint eſt trop vive, prélagent la maladie & ſongent à la prévenir par des remedes, attendons-nous, lorſque le deſtin nous ſera le plus favorable, à eſſuyer les événemens les plus fâcheux; & nourriſſons dans notre âme le courage, la fermeté & la conſtance néceſſaires pour les ſoutenir lorſqu'ils arriveront.

Daures, Targaſins, Barattes, Sibériens, Tunguſes.

LES Daures ſont le premier Peuple qu'on rencontre en s'avançant vers la Sibérie, après avoir paſſé la grande muraille de la Chine. Ils ſont ſoumis à ce dernier Empire, & portent à l'excès le reſpect pour les Gouverneurs & les autres Officiers que la Cour de Pekin leur envoie. Ceux-ci, abuſant de leur autorité, prennent ſouvent les femmes à leurs maris, & s'en ſervent comme ſi cela leur étoit dû de droit. Les Daures, accoutumés à une obéiſſance aveugle, ne murmurent point d'une pareille violence. La néceſſité & la coutume leur ont appris à pratiquer ce que l'ambition & la politique font faire à tant de Courtiſans François, qui, loin de s'offenſer de la tendreſſe d'un Prince ou d'un Miniſtre pour leurs femmes, ne ſongent qu'à la mettre à profit.

Les Daures ainſi que les Targaſins, dans le pays deſquels on entre en ſortant de celui des Daures, n'adorent point un Dieu bienfaiſant; ils rendent un culte ſuperſtitieux à une divinité méchante, qui ſe plaît à perſécuter les hommes. Lorſqu'on recherche les cauſes de l'établiſſement d'une religion auſſi extraordinaire, on trouve que la crainte en a été le principal motif. Les hommes ne ſe ſont pas ſouciés de recevoir un être bienfaiſant, parce que leur bonheur leur a ſemblé dû: mais voyant qu'ils étoient de tems en tems ſujets à des maux, qu'il ne dépendoit d'eux ni de prévenir ni d'éviter, ils ont jugé qu'il devoit y avoir une cauſe étrangere qui les leur envoyât, & l'envie de les éloigner leur a inſpiré de recourir à cette cauſe, & de la fléchir par leurs hommages.

Je ſuis perſuadé que ſans ce petit nombre de Philoſophes, qui ſemble être d'une autre nature que celle du commun des mortels, le culte d'une divinité mé-

chante ſe ſeroit établi chez toutes les Nations idolâtres. La crainte conduit bien plus le genre humain, que la reconnoiſſance. Pour un homme qui eſt vertueux, uniquement pour l'amour de la vertu, & par la reconnoiſſance qu'il a des biens qu'il a reçus du ciel, il y en a dix mille, qui n'évitent le crime que par l'appréhenſion d'en être punis.

La maniere dont les Daures honorent cette divinité maligne & pernicieuſe, n'eſt pas moins abſurde que la divinité elle-même ; ils n'ont ni Temples ni Prêtres. Les hommes & les femmes s'aſſemblent au milieu de la nuit dans une chambre. Un des aſſiſtans ſe couche à terre : pendant qu'il eſt dans cette attitude, les autres font des cris & des hurlemens affreux, auxquels ils mêlent le ſon d'un tambour. Après que cette muſique infernale a duré environ deux heures, celui qui étoit couché ſe releve, & prenant l'air & les manieres d'un homme inſpiré, il prophétiſe à ceux qui l'inter-

rogent ce qui doit leur arriver. Dans la plupart des pays, ce ſont les Bonzes, les Brachmanes, les Prêtres qui, abuſant de la crédulité des Peuples, les entraînent dans les ſuperſtitions les plus groſſieres; ici, c'eſt une Nation entiere, qui eſt elle-même l'auteur de ſes folies: triſte preuve du penchant que tous les hommes ont au fanatiſme! Lorſqu'ils ne ſont point trompés, ils ſe trompent eux-mêmes; & chez eux, la ſuperſtition ne perd jamais ſes droits.

Parmi les choſes qu'on peut regarder comme uniques dans l'Univers, on doit placer la maniere dont les Barattes en uſent à l'égard de leurs Prêtres. Ils les tuent lorſque la fantaiſie leur en prend, ſous prétexte *qu'il eſt néceſſaire de les envoyer dans l'autre monde, afin qu'ils prient Dieu pour leurs Compatriotes.* Dans les autres pays, les Prêtres, loin d'avoir à craindre pour leur vie, ſont en poſſeſſion de diſpoſer de celle des autres hommes. Dans beaucoup d'endroits, le Brachmane, le

Bonze, inonde du ſang humain les autels du Dieu qu'il ſert. Les Barattes rendent aux Prêtres le change de ce qu'ils font ailleurs.

Les Tunguſes Niſoves ſont auſſi prévenus en faveur de leur figure, que les plus orgueilleux Européens. Ils préferent la beauté du viſage à toutes les autres qualités ; mais ils en ont une idée qui paroîtroit affreuſe à des Peuples policés. Pour être beau chez eux, il faut avoir tout le viſage déchiqueté ; & c'eſt dans les cicatrices, les coutures, &c. que ſe placent les amours. Pour acquérir cette beauté monſtrueuſe, les Tunguſes Niſoves ſe font coudre la peau du front & des joues en forme de broderie ; ils ſe ſervent pour cet ouvrage pénible & douloureux d'un fil teint de graiſſe noire. Quand il eſt achevé, & que leur viſage reſſemble parfaitement au-deſſus d'une pantouſle chinoiſe, ils arrachent le fil avec violence, & la marque qu'il laiſſe ne s'efface jamais.

Les habits & les ornemens des Tunguſes répondent parfaitement à l'art d'embellir leur figure. Ils ſont faits de peau de biche, ornés en dehors de queues de cheval attachées çà & là ; leur coëffure conſiſte dans une peau de cerf avec les cornes : c'eſt bien-là le cas de ſe rappeller qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Lorſqu'après avoir traverſé tous ces pays déſerts ou barbares, on arrive enfin en Sibérie, la ſcène change tout-à-coup. Les Arts n'y ſont point inconnus : c'eſt la guerre qui les y a portés, elle qui les a chaſſés de tant d'autres pays. Lorſque Charles XII eut été défait à Pultawa, par les Moſcovites, plus de dix mille Soldats de ſon armée furent faits priſonniers ſur les bords du Boriſthene, où ils s'étoient retirés après la perte de la bataille. Le Czar ordonna qu'on diſperſât dans la Sibérie ces malheureux Captifs. Avant leur arrivée dans ce pays barbare, on y ignoroit preſque l'uſage du pain. Ces Suédois, naturellement in-

ſénieux, & obligés de l'être par le beſoin où ils étoient de réparer par leur induſtrie leur état malheureux, exercerent dans le lieu de leur exil, tous les Arts dont ils avoient quelque connoiſſance. Les Soldats peuplerent la Sibérie de Boulangers, de Cordonniers, de Tailleurs, de Drapiers, de Menuiſiers, d'Orfevres, de Maçons, &c. Les Officiers devinrent Peintres, Architectes, Maîtres de Langue. Quelques-uns montrerent les Mathématiques; les autres à chanter, à danſer, & dans peu de tems toute la Sibérie changea ſi bien de face, que les Moſcovites y envoyoient leurs enfans pour y être inſtruits, comme dans une Ecole excellente. Quand une fois les Arts ſont connus & cultivés dans un pays, il eſt abſolument néceſſaire qu'ils tendent toujours à la perfection. Dans cent ans d'ici, les Sibériens ſeront peut-être auſſi policés que les Nations Européennes.

On fait fort bonne chere à Tobolsk,

Capitale de la Sibérie, & à peu de frais. Les vivres y ſont à ſi bon marché qu'on a cent livres de farine de ſeigle pour ſeize ſols, un bœuf pour ſoixante ſols, & un cochon pour trente.

DÉCLAMATION.

Les meilleures pieces perdent quelque choſe à la lecture, qu'elles gagnent à la repréſentation ; & les médiocres paroiſſent bonnes, lorſqu'on les entend déclamer parfaitement. Dans la lecture d'une piece, l'eſprit eſt obligé à une eſpece de travail ; mais la déclamation lui ôte toute eſpece de peine, & le laiſſe maître de ſe prêter ſans aucun ſoin, aux idées qui lui ſont offertes par le moyen d'une douce mélodie qui flatte ſes ſens. Les Poëtes ont compris de tout tems combien la déclamation étoit plus favorable à leurs ouvrages que la ſimple lecture. Auſſi les Romains ne manquoient-ils pas

de réciter eux-mêmes leurs ouvrages dans de nombreuſes aſſemblées publiques, avant que de les mettre entre les mains de tout le monde par le moyen des Libraires.

Les grands Auteurs qui ont travaillé pour le Théâtre François, ont ſenti tout l'avantage que leurs pieces pouvoient retirer d'une bonne déclamation; ils ont regardé les Acteurs comme les dépoſitaires de leur réputation, & ſe ſont appliqués à les perfectionner dans leur Art. Triſtan avoit inſtruit Mondori; Baron fut l'éleve de Moliere. Racine employa tous ſes ſoins à former la Champmeſlé, & il en fit la plus grande Actrice qu'il y ait eu. M. de Voltaire avoit donné des leçons à la le Couvreur.

Quelque ſoin que ſe donne un Auteur, il ne viendra pourtant jamais à bout de faire un Acteur excellent, d'un Comédien en qui la nature n'aura pas mis d'heureuſes diſpoſitions, & ſur-tout cette ſenſibilité qui fait le fondement de

ſon Art, & que rien ne peut remplacer. Dès qu'un Acteur ne ſent pas ce qu'il dit, dès qu'il n'eſt pas touché des paſſions qu'il veut inſpirer, dès que ſon cœur n'a pas de part dans ſes diſcours, il y a dans ſon action quelque choſe d'emprunté & de froid, qui répand ſur ſa déclamation une langueur qui la tue.

On voit quelques Comédiens doués de peu d'eſprit, mais de beaucoup de ſenſibilité, devenir de fort bons Acteurs. Les mouvemens du cœur leur tiennent lieu des réflexions de l'eſprit. Ils entrent, ſi l'on veut, machinalement dans les ſentimens de leurs perſonnages; mais cependant ils ſe prêtent à toutes les paſſions qu'ils veulent exprimer; & la ſimple nature, qui agit en eux par le moyen de cette ſenſibilité qu'elle a donnée à leur cœur, ſe manifeſte avec les graces dont elle eſt toujours accompagnée, & que l'art ne ſauroit parfaitement imiter.

Je crois que c'eſt à cette ſenſibilité ſi néceſſaire pour former un bon Comé-

dien, qu'il faut attribuer le nombre conſidérable d'Actrices excellentes que nous avons eues, eu égard à celui des hommes. Quoique les femmes ſoient moins capables d'une étude ſérieuſe & d'une application forte & ſuivie, cependant comme elles ſont en général plus ſenſibles que les hommes, elles réuſſiſſent plus aiſément & mieux qu'eux à exciter les paſſions dans notre ame, & à en diriger les mouvemens. Leur tempérament les porte plutôt que celui des hommes, à l'amour, à la pitié, à la colere, à la haine, à la terreur, & par conſéquent elles ſe prêtent de meilleure grace aux ſentimens du perſonnage qu'elles jouent, & les font éprouver plus vivement aux Spectateurs; bien différentes de la plupart des Comédiens, qui, étant dépourvus de ſenſibilité, & nés ſans *entrailles*, pour me ſervir d'un terme aſſez uſité au Théâtre, croient réparer ce défaut par un jeu étudié, toujours froid & toujours languiſſant, quelque feu qu'ils tâchent de lui donner.

Le jugement eſt, après la ſenſibilité, la qualité la plus néceſſaire pour former un bon Acteur : c'eſt le jugement qui lui apprend ce qui doit diſtinguer un état d'un autre état, ce qui eſt propre à tel lieu & à telle circonſtance, quels ſont les geſtes, les tons, les mouvemens qui conviennent au perſonnage qu'il repréſente, & aux diſcours qu'il exprime. Sans le jugement, un Acteur s'écarte continuellement de l'eſprit de ſon rôle, & les autres qualités dont il peut être doué, ne ſervent ſouvent qu'à faire paroître davantage les fautes qu'il commet.

La Tragédie & la Comédie ſont des repréſentations de la vie humaine. Pour rendre ces repréſentations parfaites, il faut les approcher, autant qu'il ſe peut, de leur original. Un Comédien qui repréſente le perſonnage d'un Roi, doit prendre le maintien noble & réſervé d'un Souverain ; il doit toujours conſerver un air de grandeur, excepté dans les endroits où il eſt emporté par une

forte paſſion. Celui qui joue le rôle d'un Confident, d'un Eſclave, d'un Soldat, doit de même ſaiſir les traits qui caractériſent ces différens perſonnages, & les imiter avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Il n'y auroit rien de plus ridicule que de voir prendre de grands airs au Berger qui gardoit les troupeaux d'Œdipe ſur le Mont Cythéron. Il doit parler d'une maniere ſimple, modeſte & telle qu'il convient à ſon état.

Un bon Acteur doit oublier qu'il eſt Comédien, & ſe figurer qu'il eſt devenu un Prince, un Général, un Ambaſſadeur, & qu'il parle devant quelques perſonnes qui l'écoutent, comme étant véritablement ce qu'il eſt dans ſon rôle. C'eſt le moyen d'entrer dans le ſens des vers qu'il récite, & d'y aſſortir tout ſon extérieur. Baron, en ſuivant cette méthode, étoit parvenu au comble de ſon art. Il ne jouoit pas le rôle de Mithridate comme un bon Comédien le joue, mais comme Mithridate lui-même avoit dû le

repréſenter, lorſqu'il s'étoit trouvé dans les occaſions où il avoit dit ce que Racine lui fait dire dans ſa Tragédie. Chez preſque tous les Comédiens, l'Acteur paroît toujours ; mais dans Baron, il n'y avoit préciſément que le perſonnage qu'il faiſoit. Baron, Roi, étoit Roi : le Comédien diſparoiſſoit entiérement.

Un homme, qui veut atteindre à la perfection de l'art de la déclamation, ne ſauroit prendre trop de ſoin pour cacher les regles dont il ſe ſert, & les moyens qu'il emploie pour parvenir à ſon but. Il en eſt de la récitation ainſi que de l'éloquence : il faut, pour y exceller, ſuivre certains préceptes ; mais lorſqu'on eſt parvenu au point où l'on déſiroit d'arriver, le grand ſecret de l'art eſt de paroître n'en point avoir, & d'imiter ſi bien la nature, qu'elle ſemble faire toute ſeule ce à quoi elle n'a eu part qu'à moitié.

Un des plus grands défauts qu'un Acteur puiſſe avoir, & en même tems

un des plus communs, c'eſt de *chanter* en déclamant. Nous entendons par *chant* dans la récitation, une monotonie déſagréable, qui fait prononcer les vers d'une maniere qui en marque trop la meſure, & qui en fait ſentir, ſi je puis parler ainſi, la coupe uniforme. Les Acteurs qui *chantent*, joignent d'ordinaire à cette monotonie cadencée, des tons ampoulés & remplis d'emphaſe que le ſens des vers déſavoue ; en ſorte que ce qui devroit être pathétique devient ridicule, & ce qui devroit flatter nos oreilles nous paroît faux. On ſent aſſez avec quel ſoin un Comédien doit éviter cette uniformité fatigante ; mais il ne faut pas la confondre avec la modulation ſcénique, qui n'eſt que l'art de baiſſer & de hauſſer la voix à propos, ſelon les mouvemens dont le cœur eſt agité, & de varier la récitation par des accens graves & aigus, ſelon que la penſée renfermée dans un vers demande d'être tendrement ou vivement rendue. Il eſt vrai

que cette modulation ne differe quelquefois du chant muſical, que parce que les ſons que forme une perſonne qui déclame, ne ſont jamais ſi aigus & ſi graves, ni ſi différemment oppoſés entr'eux, que le ſont ceux d'une perſonne qui chante. Mais bien-loin qu'elle ſoit vicieuſe comme celle qui ſuit périodiquement la céſure & le méchaniſme des vers, elle eſt au contraire indiſpenſable pour marquer le caractere des différentes paſſions, & c'eſt la nature elle-même qui nous en fournit le modele. Qu'on obſerve en effet deux perſonnes qui parlent avec vivacité, & qui ſont agitées de différentes paſſions, on ſentira aiſément dans leur ton de voix une modulation qui n'eſt pas dans le diſcours ordinaire. Cette modulation, annoblie par le geſte, par la contenance & par le mélange des ſons graves & aigus, devient la modulation ſcénique dont nous parlons ; c'eſt ſur-tout dans les grands mouvemens qu'elle a lieu. Elle ſeroit déplacée dans les ſimples récits:

cits : ce n'eſt pas que le perſonnage qui fait un récit ne ſoit quelquefois agité de fortes paſſions, telles que la douleur, la colere, la frayeur ; il doit ſans doute faire partager aux Spectateurs les mouvemens qu'il reſſent, mais ce doit être d'une maniere beaucoup moins forte que ſi les choſes dont il parle ſe paſſoient dans le moment qu'il les dit ; parce qu'il eſt certain que celui qui rapporte une action qui s'eſt paſſée, n'eſt jamais auſſi animé, auſſi hors de lui, que lorſqu'il ſe trouve dans cette même action. On peut dire que dans le premier cas il ne fait que parler, & que dans le ſecond il agit.

DESIRS DES HOMMES.

LA plupart des hommes paſſent leur vie à ſouhaiter ce qu'ils n'ont point, & ne font aucun cas de ce qu'ils poſſedent. Il arrive que lorſqu'ils meurent, au lieu de dire qu'ils ont vécu, ils doivent dire qu'ils ont ſouffert, puiſque rien n'eſt plus dur que d'envier ſans ceſſe un bien qu'on ne peut obtenir.

Si nous réfléchiſſons ſur la plupart des choſes que nous deſirons, nous reconnoîtrons que ſi nos ſouhaits étoient accomplis, peut-être nous arriveroit-il autant de mal que nous eſpérons de bien. Ce que je dis paroît d'abord abſurde, ou ſemble pour le moins un paradoxe des plus outrés. Rien n'eſt cependant plus véritable: qu'y a-t-il, par exemple, qui ſoit plus naturel que de regarder la ſanté du corps comme une choſe eſſentielle à la durée de la vie? Une conſtitution forte

& vigoureuſe eſt pourtant moins avantageuſe qu'une médiocre, & ſujette de tems en tems à quelques incommodités. Hypocrate aſſure qu'il n'eſt rien de ſi dangereux que de jouir d'une ſanté trop parfaite, parce que la nature ayant atteint le plus haut degré, & ne pouvant aller plus loin, il faut néceſſairement qu'elle s'affoibliſſe & qu'elle perde de ſes forces; & c'eſt ce qui cauſe ces maladies promptes, dangereuſes & ordinairement mortelles. Rarement voit-on un homme d'un tempérament délicat mourir de mort ſubite, & être ſujet à des apoplexies, ou à de pareilles incommodités. D'ailleurs, il ſemble que plus on a de force & de vigueur, moins on cherche à ménager ſa ſanté. Preſque toutes les perſonnes, qui, pendant leurs premieres années, ont été d'un tempérament robuſte, l'ont rendu plus foible que celui des gens qui n'avoient qu'une vigueur médiocre, parce que ces derniers ſont attentifs à ne rien faire qui puiſſe leur

nuire. Ils craignent d'entreprendre quelque choſe au-deſſus de leurs forces; ils veillent à leur conſervation, & vieilliſſent ordinairement davantage que ceux, qui, par leur bonne conſtitution, paroiſſoient ne devoir jamais mourir.

Puiſque nous ne pouvons deſirer la ſanté, ſans courir le riſque que l'accompliſſement de nos ſouhaits ne nous nuiſe, quel eſt le bien qui ne puiſſe nous devenir funeſte?

Chacun ſouhaite d'être aimé d'une belle femme. Un homme à marier prie tous les jours le Ciel de lui deſtiner une compagne remplie de charmes; celui qui a épouſé une femme laide, fait ſouvent des vœux pour qu'elle lui laiſſe par ſa mort le moyen d'en prendre une jolie. N'eſt-il pas clair qu'il ignore ſon bonheur, & qu'il envie un bien dangereux, pire que le mal qu'il ſe figure de ſouffrir? J'ai été témoin, à ce ſujet, de la ſage repartie d'un Philoſophe. Il avoit épouſé une jeune perſonne aſſez laide: un homme la

voyant pour la premiere fois dans une assemblée, & ne la connoissant point, s'adressa à lui pour savoir qui elle étoit : *Quelle est cette femme si laide*, lui demanda-t-il ? *C'est mon épouse*, répondit avec beaucoup de sang-froid le Philosophe : *Je suis charmé que vous ne la trouviez pas belle, j'aurai un rival de moins. Je voudrois bien être assuré que tout le reste des hommes pensât comme vous.*

Plusieurs demandent au Ciel avec instance de leur donner des enfans. S'ils connoissoient les obligations, les soins, les chagrins d'un pere de famille, ils béniroient souvent leur stérilité & celle de leur épouse. Je voudrois bien que ceux qui souhaitent si ardemment d'avoir une nombreuse famille, me disent quelle assurance ils ont, que leurs enfans ne leur causeront pas un jour les plus mortelles douleurs. Tel homme fait des neuvaines à tous les Saints, gagne toutes les indulgences pour obtenir un fils, qui feroit trois pélérinages à pieds nuds jusqu'à

Saint-Jacques de Compoſtelle pour n'en point avoir, s'il connoiſſoit le caractere, l'humeur, la méchanceté de celui qu'il aura.

Il eſt peu d'hommes dans l'Univers qui ne deſirent les richeſſes. Ce ſouhait eſt encore plus pernicieux qu'il n'eſt général. Le préſent le plus nuiſible que le Ciel puiſſe nous faire, c'eſt de nous accorder de grands tréſors, preſque toujours ſuivis de toutes les paſſions.

Ce Marchand étoit ſenſé lorſqu'il n'étoit riche que médiocrement ; il étoit occupé du ſoin de ſon commerce ; il n'avoit point perdu le ſouvenir de ſon état ; il vivoit comme il étoit décent qu'il vécût : depuis qu'il a fait une grande fortune, non-ſeulement il ne connoît plus ſes parens, ſes amis ; mais il ſe méconnoît lui-même. Il eſt occupé à ſe faire donner des ancêtres par quelque avide & affamé Généalogiſte ; il ſe rend ridicule aux yeux de tous les gens ſenſés, par les airs de grandeur qu'il affecte,

& qui lui ſiéent auſſi peu qu'un harnois garni d'or & de diamans à un âne ; il eſt inutile, non-ſeulement à ſa famille, qu'il réduira bientôt par ſes folles dépenſes, dans une ſituation très-triſte, mais encore à ſa Patrie qu'il ſervoit utilement, lorſqu'il n'étoit que ſimple Marchand, en travaillant à l'augmentation du commerce.

Ce Gentilhomme, qui vivoit il y a ſix mois dans une terre, dont le revenu ſuffiſoit à ſa dépenſe & à ſon entretien, vient de recevoir un héritage conſidérable. Il a quitté ſur le champ ſon ancienne & paiſible demeure, où ſes mœurs & ſa probité n'avoient rien à appréhender. Il eſt arrivé à Paris, y a pris des équipages, des domeſtiques, un hôtel & une maîtreſſe, qui va lui aider à manger les biens dont il a hérité ; & lorſqu'ils ſeront entiérement conſumés, ceux qu'il avoit autrefois & qui lui ſuffiſoient, auront le même ſort. Il ſera réduit à l'aumône pour avoir été trop riche. S'il

avoit toujours eu un bien médiocre, il n'auroit jamais connu l'art & le moyen de ſe ruiner.

Cet Evêque auroit été un excellent Prélat, s'il eût été nommé à un Evêché de huit mille livres de rente, éloigné de cent lieues de Paris. Il en a un de ſoixante ou quatre-vingt, qui n'eſt qu'à une journée de la Cour ; il fixe ſon ſéjour à Verſailles : le Succeſſeur des Apôtres ſe fait courtiſan : au lieu de prêcher & de donner des bénédictions dans ſon Diocèſe, il fait des complimens & des révérences dans l'antichambre du Miniſtre.

Les honneurs, les dignités ſont auſſi dangereuſes que les richeſſes, & ne changent pas moins les inclinations & les mœurs. Voyons un Seigneur qui n'eſt que ſimple particulier à Paris, nous le trouverons doux, poli & civil. Examinons-le à Verſailles, où il devient eſclave du Miniſtre, ainſi que tous ceux qui ſont attachés à la Cour, il eſt ſouple, inſinuant & affable. Suivons-le dans ſon

Gouvernement où ſa Charge lui donne le droit de commander, il eſt fier, hautain, impérieux, & à peine daigne-t-il parler à ceux qui l'environnent. Il joue, à cinquante ou à cent lieues de Verſailles, le perſonnage d'un Roi de théâtre, auſſi parfaitement que le rôle d'eſclave, lorſqu'il eſt ſous les yeux du Monarque.

Un Lieutenant-Général étoit eſtimé; on le regardoit comme un homme capable de remplir les premiers emplois Militaires ; on le citoit comme un des meilleurs Officiers de l'Europe; le Prince, le Miniſtre, la Cour étoient également prévenus en ſa faveur. Le Général en chef meurt, il lui ſuccede : ſa réputation tombe, ſon mérite s'évanouit : cet homme, qu'on eſtimoit, perd la carte dans les moindres occaſions ; il croit toujours avoir le Prince Eugene à ſes trouſſes ; une marche de quarante lieues eſt à peine capable de le raſſurer. Lui parle-t-on, il ne répond point ; lui demande-t-on ſes ordres, il pleure. Le Souverain eſt inſ-

truit de ſes pleurs ; il en connoît tout le danger pour l'Armée & pour le Royaume ; il rappelle le Général, & lui permet de vivre tranquille à Paris, & de s'y amuſer à régler la hauteur & l'épaiſſeur des murailles des Villes & des Citadelles. Tandis que cet Officier avoit occupé le ſecond rang, il avoit trompé l'Europe entiere. Le bâton de Maréchal de France a fait connoître que ſon véritable talent étoit celui d'obéir & de ne jamais commander.

Plus je fais attention aux biens que nous deſirons ardemment, plus je me perſuade que nous devons craindre que la Providence ne contente nos ſouhaits téméraires. Laiſſons-la agir ſans la fatiguer par nos demandes. Elle ſait bien ce qu'il nous faut. Réfléchiſſons ſans ceſſe, pour modérer nos ſouhaits d'ambition, que le Marchand, le Gentilhomme, l'Evêque, le Courtiſan & le Guerrier trouvent ſouvent leur malheur dans ce qu'ils penſoient devoir faire toute leur félicité.

Le ſavant n'eſt pas exempt d'eſſuyer le même ſort, & la ſcience eſt quelquefois un préſent du Ciel, auſſi nuiſible que les richeſſes. Spinoſa, Bérigard, Vanini, Pomponace n'euſſent jamais donné dans l'athéiſme, s'ils ne s'étoient appliqués à l'étude. Leurs connoiſſances ont été la cauſe de leur perte. Combien d'autres Savans ont été malheureux par d'autres motifs ! Les uns ont ſouffert toute leur vie, & ont été dans la miſere; s'ils ſe fuſſent appliqués à toute autre choſe qu'à la lecture, ils n'auroient point été à la veille de mourir vingt fois de faim: les autres ſe ſont attiré des ennemis redoutables; ils n'ont pu dire la vérité ſans révolter une foule de gens intéreſſés à défendre le menſonge. Les talens ſont accompagnés de pluſieurs choſes qui en diminuent le prix, ſur-tout aux yeux d'un homme qui aime la tranquillité. Il eſt quelquefois plus heureux d'être auſſi ignorant qu'un Fontevriſte, que d'être auſſi grand Philoſophe que Deſcartes.

DESPOTISME.

Je regarde l'Empire Ottoman comme une bergerie où l'on engraiſſe des troupeaux dont on égorge de tems en tems les plus gras & les meilleurs.

L'entrée des Palais des Souverains eſt ornée ordinairement par des colonnes de marbre, par des morceaux de ſculpture dignes de la grandeur royale. Les portes du Sérail n'offrent à la vue, que deux ou trois cents têtes de Pachas ou d'autres malheureux, qu'on y a clouées. On n'entre point dans ce Palais fatal, ſans être frappé par l'horreur qu'inſpire le ſort de tant de malheureux. Son intérieur eſt auſſi triſte que ſon extérieur : tout y reſpire dans la crainte. On n'eſt jamais aſſuré, quelque innocent qu'on ſoit, de pouvoir éviter la mort & les ſupplices. C'eſt dans le Sérail qu'on peut dire qu'on ignore le matin en ſe levant, ſi

l'on verra la fin de la journée. La plus petite faute, la plus légere diſtraction cauſent ſouvent le trépas.

L'autorité des Monarques François eſt beaucoup plus étendue que celle des Sultans, quoiqu'elle ne ſoit pas environnée d'un appareil ſi terrible. Elle ne craint pas de recevoir les atteintes auxquelles eſt expoſé le pouvoir deſpotique du Grand Seigneur. Quelque révolte qu'il y ait eu en France, on a toujours reſpecté le Prince : & les Chefs des factions ont toujours affecté de publier qu'ils n'en vouloient ni à ſa perſonne, ni à ſon autorité. Ils couvroient leurs crimes du prétexte de défendre la Religion, ou de ſe garantir des vexations des Miniſtres. A Conſtantinople, les Janiſſaires dans leurs premiers mouvemens ont deshonoré le ſang Ottoman, même pour lequel ils ont une ſi profonde vénération. Les infamies, que cette inſolente Milice fit ſouffrir au malheureux Oſman, révolterent une partie de l'Empire, & le

ſang de plus de dix mille Janiſſaires put à peine aſſouvir l'indignation des amis de ce Prince infortuné.

J'ai ſouvent réfléchi ſur ce qui pouvoit occaſionner ces mouvemens & ces fréquentes révoltes ; j'ai cru que la puiſſance deſpotique des Sultans en étoit la cauſe. Le Grand Seigneur n'aſſemble point ſon Conſeil pour mettre un impôt; il n'a pas le ſoin de le faire enregiſtrer dans l'aſſemblée des Cadis. Il ordonne ſans conſulter, & fait exécuter par ſon Viſir. Ainſi le Peuple le croit le ſeul auteur de ſes malheurs. Sa haine ne s'étend tout au plus que juſqu'au Viſir, comme Miniſtre & favori du Prince.

Dans les pays Monarchiques, l'inimitié des Peuples tombe rarement ſur le Monarque. Elle s'attache à cinquante objets différens avant de parvenir juſqu'à lui. Les Gens d'affaires, les Traitans, les Fermiers Généraux, les Conſeillers d'Etat, les Miniſtres, ſont ceux à qui l'on attribue les principaux mal-

heurs publics. Lorſque la haine tombe ſur tous ces Sujets différens, elle s'affoiblit, & ne porte point à ces excès criminels, qui ont coûté la vie ou la liberté à tant de Sultans détrônés.

Un ſage Monarque, quand bien même rien ne s'oppoſeroit à ſes volontés, doit toujours éviter de vouloir augmenter ſes droits par la force, par la violence & par l'injuſtice. Quiconque veut jouir d'un regne heureux, doit ſoumettre les cœurs beaucoup plutôt par ſes vertus que par ſes armes. *Il n'eſt rien de ſi rare*, diſoit un Sage de la Grece ; *que de voir un Tyran vieillir ſur le Trône.*

Les Loix, qui donnent des bornes au pouvoir des Souverains, ne font que l'affermir davantage. Rarement voit-on qu'il ſe paſſe un ſiecle ſans qu'il arrive quelque révolution étonnante dans les pays où regne le deſpotiſme. Lorſqu'on croit que l'autorité arbitraire eſt aſſurée par les précautions qu'a pris la politique, & par l'habitude de l'eſclavage que

les Peuples ont contractée, on eſt ſurpris tout-à-coup des troubles ſoudains qui s'élevent. Le pouvoir deſpotique eſt comme une mer vaſte & tranquille, qui n'a pas été agitée depuis long-tems. Le calme ſemble y annoncer un violent orage; & plus les vents ont retenu leur haleine, plus on doit craindre le retour de leur ſouffle impétueux.

L'autorité deſpotique qui ſe partage entre pluſieurs n'eſt pas pour cela plus aſſurée; il eſt même impoſſible que tôt ou tard dans les pays où les Nobles s'érigent en tyrans, il n'arrive quelque révolution qui rende l'autorité héréditaire dans une ſeule famille; car enfin, le Peuple eſt par-tout le Corps le plus nombreux, & toujours le plus fort dès qu'il vient à connoître ſes forces. Or, n'eſt-il pas naturel qu'il aime mieux être ſoumis à un ſeul & unique maître, qu'à cinq cents qui le tyranniſent, qui le volent, qui le perſécutent? Je ſais qu'il y a pluſieurs Etats en Europe où les

Payſans ſont de véritables Eſclaves ; mais ils ne ſouffrent l'état auquel ils ſont réduits, que parce qu'ils ne voient aucun moyen de pouvoir s'en procurer un meilleur. Si jamais le haſard leur offre une occaſion de ſecouer le joug ſous lequel ils gémiſſent, il n'y a pas de doute qu'ils ne le faſſent.

Je ſuis fortement perſuadé d'une choſe, c'eſt que plus un Peuple a été opprimé, plus il ſemble abattu, incapable de pouvoir rien entreprendre pour ſe procurer la liberté ; plus on doit appréhender qu'il ne ſorte de la léthargie dans laquelle il paroît comme inſenſible à ſes maux. Lorſque les choſes ſont montées à leur dernier période, il faut abſolument qu'elles baiſſent. Il eſt impoſſible qu'un excès de tyrannie n'entraîne enfin la liberté, de même que l'eſclavage naît preſque toujours d'une liberté effrénée, & qui n'a point de regle. Les anciens Romains devinrent libres ſous Tarquin le Superbe ; ce Prince avoit porté la

deſpotiſme juſqu'au plus haut point. Les mêmes Romains perdirent leur liberté ſous Céſar, parce que dans aucun tems ils n'avoient autant abuſé de cette même liberté. Ces exemples, qu'on retrouveroit dans bien d'autres Nations, ſi l'on conſultoit attentivement l'Hiſtoire, devroient inſtruire les Princes à ne jamais s'abandonner à la tyrannie, & les Peuples, à ne point abuſer de leurs priviléges.

Devins, Sorciers, Conjurations, Explication des Songes.

Nous nous étonnons que les Anciens aient pu croire aux augures ; il nous paroît qu'à moins d'être imbécille, on ne pouvoit ſe figurer que la Divinité écrivoit dans les boyaux d'un bœuf ou d'une géniſſe les événemens futurs, & que la maniere dont un oiſeau dirigeoit ſon vol, ou dont un poulet mangeoit le grain

qui lui étoit jetté, décidoit du ſort de tout un Peuple. Mais faut-il être moins dépourvu de raiſon, pour imaginer que dans le cul d'un vaſe, une vieille ſorciere découvre ce que le ſombre avenir enveloppe ſous ſes voiles ?

Les gens infatués des prédictions des devins, ne different des Payens que par la méthode. Aux entrailles des victimes ils ont fait ſuccéder des verres remplis d'eau, des miroirs, &c. Au vol des oiſeaux, ils ont ſubſtitué des dez & des cartes. Eſt-ce-là tout le progrès dont la raiſon humaine eſt ſuſceptible ? Chacun ne ſent-il pas que tout ce qui doit lui arriver, dépend de la liberté que Dieu lui a accordée ; que c'eſt à la Divinité ſeule qu'il appartient de prévoir l'uſage qu'il en fera, & que la connoiſſance n'en pouvant être donnée à l'homme, que par une révélation immédiate de l'Etre Suprême, il eſt ſouverainement abſurde de ſuppoſer qu'il ſe communique aux gens les plus mépriſables, à la lie du genre humain ?

Si on ne veut pas voir dans les devins, & les ſorciers, des frippons qui abuſent de la crédulité du Peuple, des empoiſonneurs qui l'infectent de ſuperſtitions, qu'on les regarde au moins comme des eſprits foibles, qui ſont eux-mêmes la dupe des impoſtures qu'ils débitent.

Le célebre Gaſſendi eut part à une aventure bien propre à nous les faire conſidérer ſous ce point de vue. Il fut curieux de voir un prétendu ſorcier de Village, fort redouté dans tout le canton, & voulut ſavoir de lui s'il avoit réellement fait quelque pacte avec le diable. *Monſieur*, lui répondit le Berger, *je vous avoue franchement que je vais tous les jours au ſabbat. C'eſt un de mes amis qui m'a donné le baume qu'il faut avaler, & je ſuis reçu ſorcier depuis trois ans.* Le Philoſophe s'informa avec ſoin de la réception de ce prétendu Magicien, qui lui parla de tous les démons, comme s'il eût paſſé toute ſa vie avec eux. *Ecoute*, reprit Gaſſendi, *il faut que tu me donnes*

de la drogue que tu prends, pour aller à l'aſſemblée infernale : je veux ce ſoir t'y accompagner. Il dépendra de vous, dit le Berger : *voilà minuit qui ſonne, c'eſt le moment de partir.* Il tira en même temps de ſa poche une boîte où il y avoit une eſpece d'opiat ; il en prit pour lui de la groſſeur d'une noix ; il en donna autant au Philoſophe, lui dit de l'avaler, & de ſe coucher enſuite ſous la cheminée, l'aſſurant que peu de tems après, il viendroit un démon ſous la figure d'un gros chat l'emporter au ſabbat, & que c'étoit la monture ordinaire des ſorciers, pour ſe rendre à leurs aſſemblées.

Gaſſendi parut obéir en tout aux avis de ſon conducteur ; mais il trouva le moyen de mettre ſon opiat de côté, tandis que le Berger avala le ſien. Quelques minutes après, celui-ci parut étourdi, & comme un homme ivre ; il s'endormit profondément, & pendant ſon ſommeil il débita mille extravagances ; il converſoit avec tous les démons,

il parloit avec ſes camarades qu'il croyoit ſorciers ainſi que lui. Après quatre ou cinq heures de ſommeil, il s'éveilla, & ſe trouva dans le même endroit où il s'étoit couché. *Eh bien* ! dit-il à Gaſſendi, *vous devez être content de la maniere dont le bouc vous a reçu : c'eſt un honneur conſidérable que celui d'avoir été admis, dès le premier jour de votre réception, à l'honneur de lui baiſer le derriere.*

Gaſſendi, touché de l'état de ce malheureux, le déſabuſa de ſon erreur ; il fit en ſa préſence l'expérience de ſon baume ſur un chien, à qui il en fit avaler, & qui bientôt après s'endormit. C'étoit rendre un double ſervice à cet homme qu'on auroit peut-être fait brûler pour ſa prétendue ſorcellerie, s'il avoit été mis entre les mains de la Juſtice : car les Magiſtrats furent long-tems dans l'uſage de condamner au feu les ſorciers, à l'art deſquels ils ajoutoient foi. Plus éclairés depuis, ils ne les ont plus punis que comme des impoſteurs & des fourbes.

Leur conduite a fait ouvrir les yeux aux gens ſenſés ; mais le crédit des Magiciens & des Devins ſe ſoutient encore chez les femmes & chez le peuple.

C'eſt-là même qu'il faut aujourd'hui chercher les partiſans des conjurations & des évocations magiques dont les ſavans d'autres fois ont eu la bonté de s'occuper. Je ne ſais comment on avoit pu ſe perſuader que l'homme a quelque autorité ſur les eſprits. Rien ne nous apprend que Dieu la lui ait communiquée. Par quels moyens auroit-il pu l'acquérir? Eſt-ce le ſuc des plantes, les os de mort, les cendres des temples brûlés, &c. qui peuvent lui communiquer cet empire? Tout cela n'eſt que de la matiere. Quel rapport la matiere a-t-elle avec les eſprits? Ce ſont des ſubſtances d'une nature différente qui ne peuvent jamais agir l'une ſur l'autre, qui n'ont enſemble aucune liaiſon, aucune communication que par le pouvoir divin.

Le miracle de leur réunion & de leur

action réciproque fût-il à notre diſpoſition, les eſprits n'en ſeroient pas plus ſoumis à nos volontés. Car enfin, pour que la matiere produiſe quelque effet, il faut qu'elle aille juſqu'où elle doit agir. Si le corps d'un homme étoit à Paris, & que ſon ame fût à Amſterdam, à coup ſûr, ce corps ne ſe reſſentiroit aucunement des perceptions de cette ame; & elle à ſon tour ne reſſentiroit aucune douleur, quand on donneroit deux cents coups de bâton au corps. Par la même raiſon, lorſqu'un Magicien évoque un eſprit par le moyen d'une figure de cire, qu'il arroſe du ſuc de certaines plantes, cet eſprit ne doit pas être plus ſenſible à cette impulſion, que l'ame d'Amſterdam, au corps de Paris. Pour que les charmes des Magiciens euſſent quelque vertu, il faudroit que les particules enchantées puſſent s'élever auſſi rapidement au haut des airs, ou deſcendre juſques dans les enfers, avec autant de promptitude que, ſelon le ſyſtême de Newton, les

les émanations lumineuſes viennent du ſoleil juſqu'à nous. Mais, malheureuſement pour les ſorciers, les émanations magiques ne s'étendent pas plus loin que les vapeurs ordinaires. Ainſi une libation faite dans un trou pour appeller le diable, loin de percer juſqu'aux enfers, ne pénetre ſouvent pas quatre doigts de la terre. Aſtaroth & Belzébuth ne doivent donc pas avoir plus de connoiſſance de cette conjuration, qu'un Portugais, qui ſe promene au ſoleil à Liſbonne, en a de la pluie qui mouille un François à Paris, ou de la neige qui tombe ſur le nez d'un Moſcovite.

Ceux qui font conſiſter dans les paroles la vertu des conjurations, n'en ſont pas plus avancés. Qu'eſt-ce que des paroles ? Des ſons que forme la langue. Qu'eſt-ce que des ſons ? De l'air agité. Dans tout cela, il n'y a que des choſes qui ne ſauroient produire un plus grand effet que les parties qui ſe détachent des prétendues matieres magiques. Il eſt auſſi

impoſſible que la voix d'un homme ſoit entendue dans la ſphere des eſprits, qu'il n'eſt que les libations pénetrent juſques dans les abymes des enfers. Quand tous les Magiciens crieroient à gorge déployée, *Johva, Mirzoveh, Evohaen*, paroles ſi terribles chez les Cabaliſtes, & qui, ſeloneux, répétées ſept fois, ſont capables de faire paroître plus de démons, qu'il n'y a d'hommes ſur la terre ; quand, dis-je, tous les ſorciers de la terre s'égoſilleroient à force de répéter ces mots myſtérieux, cela ne produiroit aucun effet ſur les habitans de l'air, non plus que ſur ceux des enfers : autant vaudroit que pour épouvanter les Allemands, & les obliger à prendre la fuite, le Grand Seigneur jouât, au milieu de ſon Sérail, d'un flageolet à ſiffler les ſerins, & ſe figurât qu'un air de triolet va renverſer les murailles de Belgradé.

Quel rapport y a-t-il entre certains ſons & certains eſprits ? D'où vient la raiſon de cette ſympathie ? Pourquoi les démons & les lutins ſont-ils plus obéiſſans

aux mots de *Johva*, *Mirzoveh*, *Evohaen*, qu'à ceux de *Salem*, *tirem*, *microp*, dont Criſpin ſe ſert dans les Folies Amoureuſes : ce n'eſt pas à cauſe du ſens qu'ils renferment. Jamais perſonne n'a entendu ce qu'ils ſignifient ; d'ailleurs, c'eſt à leur prononciation exacte qu'on attache leur vertu. La formule dont on ſe ſert pour éteindre le feu des cheminées eſt en latin ; ſi on s'aviſoit de la traduire en françois, elle n'auroit plus aucune force, de l'aveu de tous les Negromans. Il faut donc préciſément un certain arrangement de lettres. Un *J* mis devant *o h* & *a* peut obliger Belzébuth à quitter ſa demeure ; mais ſi *J* ſe trouvoit après *a*, ou *h* devant *J*, ce diable reſteroit tranquille. En vérité, il eſt beau d'avoir trouvé dans l'alphabet le moyen de renverſer, pour ainſi dire, l'ordre de la Nature, & de commander aux Enfers.

Je ne parlerois pas des ſonges, ſi des Hiſtoriens graves, des Philoſophes illuſtres, parmi leſquels je ſuis fâché de trou-

ver Pline l'ancien, ne leur avoient pas attribué quelque choſe de ſurnaturel, & ne les avoient pas regardés comme des préſages & des avertiſſemens que le ciel donne aux humains. Leur autorité, je l'avoue, ne m'a pas ſéduit : les ſonges ne ſont, à mon ſens, que des productions informes de l'imagination, qui revient durant le ſommeil ſur les objets qui l'avoient frappée pendant le jour. Chacun a ſes viſions ſelon ſon état, ſes eſpérances ou ſes craintes, & les hommes, comme le dit fort bien Pétrone, en ſont eux-mêmes les ouvriers & les fabricateurs. Un amant a des ſonges qui ont rapport à ſes amours ; un avare, à ſes tréſors ; un ambitieux, à ſes vains honneurs ; un guerrier, aux combats ; un Procureur, à la chicane ; un Fermier Général, au vol & à la rapine ; un Janſéniſte, au fanatiſme ; un Jéſuite, à la fineſſe & à la domination.

Si quelques ſonges s'écartent de la regle ordinaire, c'eſt au haſard qu'il faut s'en prendre, à une certaine diſpo-

fition du cerveau, dont nous n'avons pu prévoir ni diriger la cauſe. Mais (miracle à part) le ciel ne ſe mêle point de nos rêves. Si les Dieux, dit Ciceron, étoient les diſpenſateurs des ſonges, ſans doute ils voudroient que nous puſſions profiter de leurs dons, pour prévoir les choſes futures. Or, quel eſt celui qui retire quelque utilité de ſes ſonges; qui en comprend le ſens myſtérieux ? Combien de gens qui les mépriſent & qui les regardent comme des illuſions & des chimeres ? Les Dieux prendroient donc un ſoin bien inutile, s'ils prétendoient guider les mortels par des avis dont pluſieurs ne font aucun cas, dont d'autres ne conſervent même aucune idée, & que perſonne ne comprend. A quoi penſeroient les Dieux de nous favoriſer d'inſpirations obſcures par elles-mêmes, & que toute la ſcience humaine ne ſauroit éclaircir. Ils tiendroient une conduite auſſi ridicule que le ſeroit celle d'un Ambaſſadeur Carthaginois ou Eſpagnol, qui

harangueroit les Romains en ſa langue, & qui n'auroit avec lui aucun interprete.

En effet, les prétendues explications des ſonges ſont ſi incertaines, qu'on ne doit les compter abſolument pour rien. Ceux qui ſe mêlent de les donner nous l'apprennent aſſez en démentant mutuellement les explications les uns des autres. Un homme, ayant réſolu de courir dans les jeux olympiques, ſongea qu'il étoit légérement porté ſur un charriot tiré par quatre chevaux. Il conſulta un devin qui l'aſſura qu'il remporteroit le prix de la courſe, qui lui étoit promis par la vîteſſe des Courſiers. Pour être plus sûr de l'événement, cet homme s'adreſſa à un autre devin : *ne voyez-vous pas*, lui dit celui-ci, *que vous ſerez précédé par quatre concurrens, puiſque quatre chevaux couroient devant vous ?*

Un fourbe qui ſe mêloit d'interpréter les ſonges dans le Fauxbourg Saint-Germain à Paris, prédit à un jeune homme qui le conſultoit, qu'il épouſeroit bien-

tôt ſa maîtreſſe, parce qu'il l'avoit vue en ſonge lui mettant une bague au bout du doigt. Un autre impoſteur de la rue Saint-Honoré, l'aſſura que, puiſqu'elle ne lui mettoit la bague qu'au bout du doigt, il ſeroit à la veille de l'épouſer, mais que ſon mariage ſe romproit. En traverſant le Pont-neuf, les révélations de la Divinité changeoient de face. Ne voilà-t-il pas un homme bien éclairci?

DURÉE DES CHOSES HUMAINES.

NOUS n'avons preſque aucune idée des Villes qui ont été les plus célebres. Leur grandeur, leur puiſſance, la ſolidité avec laquelle elles étoient conſtruites, tout, en un mot, ſembloit leur promettre une durée preſque éternelle: cependant la plupart d'entr'elles ne ſont plus. A peine reconnoît-on les traces du lieu qu'elles ont occupé; & ſi on les découvre, elles n'offrent à nos yeux que de

triſtes reſtes de leur magnificence paſſée. Quel ſpectacle pour les perſonnes qui les auroient vues dans leur ſplendeur ! Si quelques uns de ces puiſſans Monarques qui ont le plus contribué à l'embelliſſement de ces Villes, revenoient au monde, quel étonnement pour eux de voir ces ſuperbes Cités ſi floriſſantes & ſi peuplées, n'être aujourd'hui qu'une vaſte ſolitude ! Au lieu d'entrer dans leur Palais ils ne trouveroient plus qu'un monceau de pierres. Ces rues tirées au cordeau, & ces magnifiques édifices ne s'offriroient plus à leur vue ; ils ne découvriroient à leur place que des brouſſailles & des forêts. Ces foſſés revêtus de pierres & formant de beaux quais, ſeroient changés en étangs bourbeux & infects ; au lieu de ce peuple nombreux qui s'empreſſoit à les ſervir, ils ne rencontreroient que des bêtes venimeuſes & des animaux féroces, à qui ces lieux déſerts ſervent de retraite.

Ces conſidérations nous apprennent

que rien n'eſt durable dans l'univers. Les choſes les plus ſtables ſont ſujettes au changement & à la diſſolution. Les grandes Villes modernes éprouveront un jour un ſort pareil à celui des anciennes ; il s'en élevera d'autres qui ruineront celles qui ſubſiſtent maintenant, & qui, après avoir fait une belle figure dans le monde, ſubiront un jour le même ſort. Les choſes ont une durée fixe qu'elles ne paſſent point : on peut dire d'elles, qu'elles naiſſent, croiſſent, vivent, meurent enfin, tout comme les animaux. On peut même pouſſer la comparaiſon plus loin, & dire qu'elles ſont ſujettes à des maladies qui les emportent tout d'un coup, ou qui les minent inſenſiblement, juſqu'à ce que, ne pouvant plus ſe ſoutenir, elles périſſent. Les guerres, les peſtes, les tremblemens de terre, les inondations, les incendies, &c. ſont pour elles des maladies violentes ; la mauvaiſe conduite des Princes & des Magiſtrats, la bonne politique des voiſins, & tant d'autres

circonſtances particulieres, ſont les poiſons lents qui entraînent inſenſiblement la ruine des Villes & des Etats.

On peut dire avec raiſon, que non-ſeulement dès qu'un Empire eſt porté à un certain point d'élévation, il diminue peu à peu, mais encore que ceux qui ont acquis leur grandeur avec le plus de rapidité, tombent auſſi avec le plus de facilité & d'aiſance.

Les Suiſſes ſubſiſtent depuis un grand nombre de ſiecles, ſans qu'il y ait eu parmi eux de changemens bien conſidérables; parce que, ſoigneux de conſerver leur liberté & leur Patrie, ils ne ſe ſont point abandonnés à l'aveugle ambition de faire des conquêtes.

Veniſe & Genes, pour avoir voulu poſſéder trop de pays, ſont réduites dans un triſte état. La premiere a perdu dans l'eſpace d'un ſiecle deux Royaumes (*a*). On vient depuis quelques années de lui

(*a*) Chypre & Candie.

arracher une Province floriſſante (*b*), & peut-être ſera-t-elle plus paiſible & moins ſujette aux événemens dans la médiocrité où elle eſt réduite. La ſeconde eſt aux abois ; elle acheve de perdre la Corſe : bientôt elle ſera dans une ſituation auſſi triſte que la République de Luques. Cette ſuperbe Genes, qui faiſoit trembler autrefois les Empereurs de Conſtantinople (*c*), ne peut ſe défendre contre un ſimple avanturier (*d*) qui commande à quelques miſérables Payſans ramaſſés, demi-nuds & demi-morts de faim.

La médiocrité eſt quelquefois auſſi utile à la durée & à la conſervation des Etats, qu'elle l'eſt à la tranquillité & au bonheur des Peuples. Les Hollandois ont

---

(*b*) La Morée.

(*c*) Les Génois ont été les Maîtres de Péra, un des principaux Fauxbourg de Conſtantinople.

(*d*) Le Baron de Newhoff, appellé le Rôi Théodore.

la ſage maxime de ne point ambitionner de faire des conquêtes. Le Gouvernement des Provinces Unies raiſonne auſſi ſenſément qu'un pere de famille honnête-homme, qui, content de laiſſer à ſes enfans un patrimoine bien cultivé, ne cherche point à l'augmenter par l'uſurpation des champs & des biens de ſes voiſins.

Je voudrois bien que quelqu'un pût trouver quelque bonne raiſon pour juſtifier les larcins des grands voleurs, je croirois alors Jules-Céſar & Alexandre d'honnêtes-gens. Juſques-là, je ſuis tenté de les regarder comme d'illuſtres brigands qui avoient pluſieurs excellentes qualités, mais obſcurcies par un penchant invincible au larcin. Pourquoi eſt-il moins criminel de voler une Ville, qu'un chou dans un jardin? Ciceron a voulu prouver l'égalité des péchés, mais il n'eut jamais entrepris de pouſſer la licence du paradoxe, juſqu'à ſoutenir, que voler beaucoup étoit moins criminel que de prendre peu.

Heureuſement l'Etre tout puiſſant a ſu mettre des bornes à l'ambition des Princes qui ont voulu changer la face du monde. Lorſqu'il ne l'avoit point ainſi réglé, il les a arrêtés dans le milieu de leur courſe; &, d'un ſeul coup-d'œil, il a détruit & bouleverſé cette grandeur qu'ils avoient voulu conſtruire. Le ciel prend quelquefois plaiſir à ſe jouer des entrepriſes des foibles mortels, & à ſe rire de leurs projets. Les Princes, auprès de la Divinité, ne ſont que de ſimples hommes; elle les regarde dans le rang de ſes autres créatures, & leurs volontés trouvent ſouvent moins de crédit auprès d'elle, que celles de quelques ſages dont la vertu regle les deſirs.

Je ris, lorſque je vois certains politiques annoncer vingt ou trente ans d'avance, la ruine ou l'agrandiſſement d'un Peuple. On diroit, à les entendre, que la Divinité leur a fait part de ſes auguſtes ſecrets, & qu'elle leur a permis de lire dans le livre où elle tient écrit

les deſtinées des Etats & des Empires. La mort d'un Prince, le mariage d'un autre, un Confeſſeur, une Maitreſſe, un rien enfin détruit toutes les vaines conjectures & tous les faux raiſonnemens de ces prétendus politiques.

L'Europe entiere a cru pendant un tems, que le génie de la Maiſon de Bourbon ſuccomberoit ſous celui de la Maiſon d'Autriche. Et qui ne l'eût penſé de même du tems de Charles-Quint, preſque maître de l'Europe entiere ? Si ce même Charles-Quint revenoit aujourd'hui, quelle ne ſeroit point ſa ſurpriſe ! Qu'eſt devenu, diroit-il, mon Royaume d'Eſpagne ? Il eſt poſſédé, lui répondroit-on, par un Prince de la Maiſon de Bourbon. Et la Franche-Comté, pourſuivroit-il, ma Province favorite ? La France l'a priſe, lui diroit-on, ainſi que l'Alſace, & une partie du Hainaut & de la Flandre. Et les Royaumes de Naples & de Sicile, répliqueroit ce Monarque, que ſont-ils devenus ? C'eſt encore, lui

répondroit-on, un Prince de la Maiſon de Bourbon, qui en eſt le maître ; & outres ces pertes que vos Deſcendans ont faites, la Hollande & ſix autres Provinces ſont devenues Républiques peu de tems après votre mort. Cela étant ainſi, diroit Charles-Quint, je vois bien qu'il faut que mes Deſcendans ne ſubſiſtent plus. Pardonnez-moi, lui répartiroit-on, & ils ſont auſſi puiſſans qu'ils l'ont jamais été. Eh ! comment cela ſe peut-il faire, s'écrieroit-il ? Le voici, lui diroit-on. Vos Succeſſeurs ſont maîtres de la Toſcane & du Duché de Milan. Ainſi, vous voyez que ce qu'ils ont en Italie, vaut bien ce que vous y aviez. Au lieu de l'Eſpagne, que vous aviez en quelque maniere diviſée des autres biens de votre Maiſon, en partageant votre héritage, ils ont toute la Hongrie, la Tranſilvanie, & une partie de la Valachie. Ces Royaumes, qui confinent les uns aux autres, & qui touchent à l'Autriche, forment, en y comprenant la Bohême, la

Siléſie & la Moravie, un des plus magnifiques Etats du monde, & valent bien, ainſi ramaſſés, tous les Etats diſperſés que vous aviez laiſſés.

Charles-Quint, en apprennant toutes ces nouvelles, ſe convaincroit ſans doute, qu'il en eſt des Empires ainſi que de la monnoie ; & que la Divinité a ordonné qu'ils auroient une eſpece de circulation, & paſſeroient dans des Maiſons différentes, & dans celles ſouvent qui paroiſſent le moins devoir y prétendre.

ECCLÉSIASTIQUES.

J'AI trois fils, dit un pere de famille; j'établirai l'aîné dans ma Province pour être le soutien de ma maiſon. Le ſecond prendra le parti des armes & je ferai le troiſieme Abbé. Voilà la diſpoſition qu'un pere fait ordinairement de ſes enfans, à moins que la difformité & la laideur des deux premiers ne lui faſſe prendre d'autres meſures. Un aîné eſt-il borgne, boſſu, boîteux; il riſque d'être deſtiné à l'Etat Eccléſiaſtique. Les trois quarts des fils de famille, marqués de quelques défauts eſſentiels, ſont ornés d'un petit collet, & conſacrés au ſervice des Autels; on peut dire que c'eſt pour eux que l'Egliſe eſt une bonne mere.

On peut diviſer les Eccléſiaſtiques en deux claſſes. La premiere contient les Nobles, la ſeconde les Roturiers; quoi-

qu'il arrive quelquefois qu'un homme du Peuple s'éleve aux plus hautes dignités de l'Egliſe : cela eſt ſi rare qu'une pareille exception ne peut détruire la regle générale. Les Evêchés, les groſſes Abbayes, tous les gros Bénéfices ſont deſtinés pour des gens qui ont aſſez de crédit pour les obtenir. Le fils d'un Duc, qui n'entendra que le latin de la Bible, a plus de rentes lui ſeul que la moitié de la Sorbonne. C'eſt une choſe aſſez plaiſante que les dévots aient travaillé aſſiduement pendant douze ou quatorze ſiecles à former l'appanage de tous les cadets de Courtiſans.

La chimere de la Nobleſſe a preſque fait autant de progrès chez les Eccléſiaſtiques que chez les Allemands. Peu s'en faut qu'on n'exige que ceux qui ſervent Dieu dans les grandes cérémonies de l'Egliſe, ſoient Gentilshommes. Les Conciles à la vérité ont ſouvent décidé le contraire ; mais le préjugé l'emporte ſur leurs déciſions. Je parlois un jour à

un Prélat, d'un canon du Concile de Trente, qui ordonne à un Diacre de ſe tenir debout devant un Prêtre, & à un Prêtre de s'aſſeoir devant un Evêque. Apparemment, me répondit-il, que les Prêtres de ce tems-là étoient Gentilshommes, & que les Diacres n'étoient que des Bourgeois. Pardonnez-moi, Monſeigneur, répliquai-je. Les Prêtres & les Diacres n'étoient pas d'autre condition que ceux d'aujourd'hui. Mais les Peres du Concile avoient oublié dans ces momens leurs titres de Nobles, & l'eſprit de Dieu qui dictoit leurs déciſions ne jugea pas à propos de les en faire reſſouvenir.

Il n'eſt pas étonnant que des Eccléſiaſtiques, dont l'unique vocation fut d'être nés cadets de quelque bonne maiſon, n'aient pas toujours l'eſprit de leur état. Auſſi en voit-on beaucoup qui, par leurs mœurs, tiennent beaucoup plus à la Cour d'où ils ſont ſortis qu'à l'Egliſe où ils ſont entrés. Ils ſe regarderoient

comme des gens mépriſables, s'ils n'employoient pas les revenus de leurs Bénéfices en équipages, en meubles, en vaiſſelle. Ils ſeroient les premiers à ſe moquer de celui d'entr'eux, qui voudroit agir d'une maniere différente. *C'eſt un bon homme*, diroient-ils ; *il prêche bien, mais on fait chez lui fort mauvaiſe chere.* Un Eccléſiaſtique qui, à la Cour, ne donneroit que de bons avis & des ſermons édifians, joueroit un rôle fort peu brillant auprès d'un Pontife qui mange cent mille écus de rente. On ne s'embarraſſe gueres qu'il ſoit ignorant, prodigue, voluptueux, pourvu qu'il ait une table excellente. L'on s'informe rarement, lorſqu'on va chez un riche Abbé, de l'état de ſa bibliothéque, mais très-ſouvent de celui de ſa cave. Il en eſt pluſieurs qui rougiroient de paſſer pour Théologiens, ils veulent avoir de l'eſprit. Ils ſeroient au déſeſpoir qu'on ne les crut pas en état de juger d'une Tragédie, d'un Roman ; mais ils ne veulent pas

qu'on penſe qu'ils liſent Saint Thomas ou Saint Auguſtin.

C'eſt encore ſur les Eccléſiaſtiques de cette premiere claſſe, que doit ſur-tout tomber le reproche d'ambition, qui a été fait en général à leur état. Il y a peu d'Abbés, qui, ayant de la naiſſance & du mérite, ne cherchent à faire du bruit dans le monde. On prétend même qu'ils ne s'embarraſſent gueres pour venir à leur but, de choiſir les moyens convenables à leur état; tout ce qui les conduit aux grandeurs eſt bon & louable. Un jeune Eccléſiaſtique, qui veut avoir un Bénéfice, aime autant l'obtenir par la protection de quelque maitreſſe, que par ſes ſermons.

Un Eccléſiaſtique ſe flatte-t-il de parvenir aux premiers grades par ſon attachement à la Cour, il eſt doux, complaiſant, ſoumis aux volontés du Souverain & des Miniſtres. Déſeſpere-t-il de réuſſir dans ſes deſſeins, il change entiérement de conduite, il déclame

contre le Gouvernement : on opprime la Religion ; on foule aux pieds les priviléges de l'Egliſe Gallicane. On a dit depuis long-tems, point d'argent point de Suiſſe : je ne ſais ſi on ne pourroit pas dire avec autant de raiſon, point de Bénéfices, point d'amitié ni de ſoumiſſion chez les Eccléſiaſtiques.

ÉDUCATION SCHOLASTIQUE.

ON doit regarder comme une choſe ſurprenante, que la France ait enfin reconnu l'empire de la bonne Philoſophie. On a fait pendant long-tems tout ce qui ſe pouvoit faire, pour étouffer juſqu'aux plus petites lueurs de la raiſon. Dès la plus tendre jeuneſſe, l'éducation qu'on donnoit aux enfans, tendoit plutôt à leur donner des idées chimériques & confuſes, qu'à leur apprendre à raiſonner d'une façon juſte & préciſe. Lorſqu'un jeune homme avoit at-

teint l'âge de neuf à dix ans, il étoit enfermé dans un College, où on lui inſpiroit de l'horreur pour les Sciences, par la façon dont on tâchoit de les lui apprendre. On le dégoûtoit des bons Auteurs, par la maniere dont on lui en expliquoit les écrits. On lui parloit de Gaſſendi, de Deſcartes & de Newton, comme de perſonnes d'un génie médiocre. Il étoit peu de Régens de Philoſophie, qui ne priſſent fiérement le pas ſur ces grands Hommes, & qui ne fiſſent plus de cas de leurs cahiers, que des Ouvrages de Mallebranche. On eût dit que c'étoit encore le tems du grand ſchiſme d'Occident, & que chaque Profeſſeur étoit un Pape, qui, par ſon droit d'infaillibilité, transformoit en articles de foi un certain nombre d'abſurdités, puiſées dans Scot ou dans Ariſtote. Loin que de pareilles études puſſent être utiles à la jeuneſſe, elles ne ſervoient qu'à former un obſtacle à ſon avancement, & à l'éloigner de la vérité. On ne peut

s'empêcher de rire, quand on voit quelques-unes des Thèſes Philoſophiques, ſur leſquelles on exerçoit les Ecoliers: en voici une des plus conſidérables, d'une certaine Ecole. *Dieu peut avoir créé le monde, & le monde être éternel: en voici la preuve. Il n'eſt point de tems dans Dieu. En lui l'effet ſuit toujours la volonté. Suppoſons que Dieu eût voulu que le monde eût été de tout tems, le monde auroit donc pu l'être.* Un enfant comprend qu'une choſe ne peut paſſer du non être à l'être, ſans avoir eu un commencement. Ainſi, ſi le monde a été fait, il faut qu'il y ait eu un tems où il n'ait pas été: donc il n'eſt pas éternel. C'eſt dans des ſubtilités de cette eſpece, & des raiſonnemens auſſi chimériques, que les jeunes-gens paſſoient le tems de leurs études; & après avoir travaillé pluſieurs années, ils ſe trouvoient auſſi ignorans qu'ils l'étoient au commencement.

Un jeune Moine étoit élevé à Paris, comme un apprentif gladiateur l'étoit dans

dans l'ancienne Rome. Ses Régens de Philoſophie lui montroient des faux-fuyans, des diſparates néceſſaires pour éluder la vérité. Il s'exerçoit à l'aide du ſyllogiſme à trouver des moyens & des expédiens pour obſcurcir les choſes les plus évidentes. Il ſe muniſſoit d'une foule de diſtinctions, de diviſions, de ſubdiviſions, à l'aide deſquelles il devenoit invincible, ou du moins incapable de craindre qu'on pût l'obliger de ſe rendre à la raiſon & à la lumiere naturelle. Dès qu'il avoit acquis ce talent, il commençoit à entrer dans le cirque; il s'exerçoit dans les aſſemblées particulieres de ſon Ordre: enfin, lorſqu'il étoit entiérement perfectionné dans l'art d'attaquer la raiſon, il alloit, nouveau Chevalier errant, chercher des aventures, & étoit très-aſſidu à toutes les différentes thèſes qu'on ſoutenoit. Ariſtote, Scot & quelques autres Philoſophes Scholaſtiques, avoient plus de crédit dans ces aſſemblées que la raiſon. Vainement eût-elle

démontré l'évidence d'une choſe : dès qu'elle n'étoit point approuvée par ces oracles de l'Ecole, on diſputoit, on criailloit, & celui qui avoit la meilleure poitrine, avoit toujours l'avantage de ſon côté.

Rien de plus étonnant que l'effronterie avec laquelle ces prétendus Philoſophes nioient les choſes les plus évidentes. Leurs diſtinctions étoient capables de mettre à bout la plus grande patience. Je ne ſuis pas ſurpris ſi la Philoſophie étoit pour lors généralement mépriſée en France. Que pouvoient penſer les gens raiſonnables de tout ce fatras *d'êtres de raiſon*, *de ſecondes intentions*, & de tant d'autres ſottiſes, qui pendant long-tems ont fait l'occupation de tous les Philoſophes ? Il a fallu pour détruire les préjugés, que deux grands Hommes luttaſſent contre tous les faux ſavans de leur ſiécle, les forçaſſent d'ouvrir les yeux & de voir l'erreur où ils étoient plongés.

Gaſſendi fut le premier qui oſa attaquer l'infaillibilité d'Ariſtote. Les honnêtes-gens lui ont l'obligation d'avoir ramené dans le monde l'uſage d'une Philoſophie raiſonnable, à laquelle un galant homme peut s'appliquer. Ce grand Génie fut ſuivi de Deſcartes, dont le nouveau ſyſtême donna le dernier coup à la Philoſophie Scholaſtique. Elle fut reléguée pour toujours parmi quelques Moines. Les véritables Savans rétablirent ſi bien les Sciences, & l'on conçut d'eux une ſi bonne opinion, que, quinze ans après l'impreſſion des Œuvres de Deſcartes, les femmes raiſonnerent beaucoup plus ſenſément en métaphyſique, que les trois quarts des Profeſſeurs du Royaume. Depuis ce tems l'amour de la Philoſophie s'eſt accru dans tous les cœurs. Tous les honnêtes-gens s'en occupent. Les Courtiſans même, au milieu des plaiſirs & des intrigues d'une Cour tumultueuſe, ne laiſſent pas de s'y appliquer pendant quelques momens de

la journée. Bien des Magiſtrats ſe délaſſent, par la lecture des habiles Phyſiciens, des études rudes & pénibles du droit.

Depuis qu'il eſt permis de condamner une abſurdité, quoique Ariſtote ou Scot l'aient écrite ; depuis que le nom de ces Philoſophes ne détruit plus une bonne raiſon, on a perfectionné infiniment les Sciences, ſur-tout la Phyſique. Les qualités *occultes* ne ſont plus regardées que comme un aveu de l'ignorance des effets d'une choſe ; &, outre les découvertes dont on eſt redevable à la nouvelle Philoſophie, on lui a encore l'obligation d'apprendre à juger ſainement de ſes connoiſſances, & de ne pas croire ſavoir ce que l'on ignore.

De la maniere dont on étudie aujourd'hui, il eſt certain qu'on découvrira dans trente années plus de vérités qu'on n'en a connu dans deux mille. Comme on ne raiſonne que ſur des principes clairs, qu'on ne reçoit pour certain que

ce qui eſt évident, la raiſon qui n'eſt plus offuſquée par un nombre d'erreurs qui la tenoient captive, agit plus efficacement, & développe plus aiſément les ſecrets qu'elle cherche à découvrir.

Les hommes, dit Mallebranche, *ne tombent pas ſeulement dans un fort grand nombre d'erreurs, parce qu'ils s'occupent à des queſtions qui tiennent de l'infini, leur eſprit n'étant pas infini; mais auſſi parce qu'ils s'appliquent à celles qui ont beaucoup d'étendue, leur eſprit en ayant fort peu.* C'eſt encore là une ſource inépuiſable des erreurs de l'ancienne Philoſophie; elle embraſſoit des queſtions que l'eſprit humain ne ſauroit réſoudre, & qui ſont au-deſſus de ſa portée. Les Philoſophes Scholaſtiques s'occupoient peu des choſes eſſentielles; ils ſe nourriſſoient de chimeres, & ils n'étudioient que des choſes ou incompréhenſibles ou inutiles; ils faiſoient des volumes énormes par leur groſſeur, qui n'étoient remplis que de mots, & qui n'offroient rien à

l'entendement. Une ſimple queſtion de Phyſique, éclaircie en deux pages par Deſcartes, leur auroit ſuffi pour former un in-folio. Par une ſecrette vanité, & un deſir déréglé de ſavoir, ils cherchoient à pénétrer les vérités les plus cachées & les plus impénétrables. Ils vouloient réſoudre avec facilité pluſieurs queſtions inintelligibles, & qui dépendent d'un ſi grand nombre de rapports, que l'eſprit le plus pénétrant ne pourroit en découvrir la vérité avec une certitude évidente, après pluſieurs ſiécles d'une méditation profonde, aidée d'une infinité d'expériences.

Un autre défaut qui jettoit la confuſion dans l'eſprit des Philoſophes Scholaſtiques, c'étoit le peu de méthode qu'ils gardoient dans leurs études. Ils s'appliquoient à dix Sciences différentes, & peut-être dans la même journée. Deſcartes n'a dû la plupart de ſes découvertes qu'*aux moyens dont il s'eſt ſervi dans ſes études pour empêcher que la capacité de ſon*

eſprit ne fût partagée par d'autres objets que ceux dont il vouloit découvrir la vérité. Auſſi ſur quelles idées nettes & préciſes n'a-t-il pas établi les principes de ſa Philoſophie ? Je ſais bien que ce grand homme n'a pas été infaillible, & que ſes écrits pleins de vérités dont on ne doit qu'à lui la connoiſſance, ſe reſſentent en quelques endroits de la foibleſſe humaine; mais il eſt ridicule de penſer qu'un Philoſophe doive n'écrire rien que d'évident. C'eſt aſſez qu'il donne les choſes douteuſes comme douteuſes, & qu'il ne les propoſe à ſon lecteur que comme de ſimples conjectures.

Si les Philoſophes Scholaſtiques euſſent eu autant de bonne foi & d'humilité que Deſcartes, on eut depuis long-tems reconnu un nombre d'erreurs, qu'on a ſoutenues vivement pendant des ſiécles. Au lieu de ces vaines diſputes, qui ne ſervoient qu'à embrouiller la raiſon, on ſe fût communiqué de bonne foi ſes réflexions mutuelles, & l'on eût peut-être

éclaircice que l'on ne comprenoit point, quoique l'on en diſputât ardemment.

ÉLOQUENCE.

ON pourroit dire que l'éloquence n'eſt, par l'abus que les hommes en ont fait, que l'art de mentir & de perſuader indépendamment des raiſons. Un Orateur eſt pour l'ordinaire un habile impoſteur, qui ſait donner au menſonge l'air de la vérité. Plus il excelle à tromper, plus il paſſe pour ſavant dans ſon art. Le Public ne l'eſtime qu'autant qu'il ſait l'abuſer.

Un Avocat éblouit-il ſes Juges, gagne-t-il une cauſe déſeſpérée? Il acquiert une réputation au-deſſus de celle de ſes confreres. Un panégyriſte ſait-il pallier adroitement les défauts de la perſonne qu'il loue, on lui prodigue les titres d'habile homme, de génie ſupérieur. Ainſi par un caprice étonnant, & qui

tient de la folie, les hommes ont accordé leur eſtime à ceux qui cherchent à ſurprendre leur bonne foi.

Pluſieurs grands hommes, anciens & modernes ont condamné hautement l'étude de la Rhétorique. Lycurgue, ce ſage Légiſlateur des Lacédémoniens, défendit qu'on s'y appliquât dans Sparte. Il vouloit qu'on préſentât aux yeux la vérité toute nue. Montagne dit, en parlant de ceux qui cherchent à l'orner, *ceux qui maſquent & fardent les femmes, font moins de mal : car c'eſt choſe de peu de perte de ne les pas voir en leur naturel, là où ceux-ci font état de tromper non pas nos yeux, mais notre jugement, & d'abâtardir & corrompre l'eſſence des choſes.*

Les Orateurs ont cauſé bien des troubles dans les Etats où ils ont eu beaucoup de crédit ; il étoit impoſſible que cela n'arrivât pas de même. Un homme de ſens dans Athenes, propoſoit-il une loi avantageuſe, un Orateur montoit auſſitôt à la tribune, & rendoit inutile par

ſon éloquence le bien qu'on auroit pu retirer de l'avis du ſage Citoyen. Les Anglois ont reſſenti très-ſouvent les funeſtes effets de l'éloquence. Plus d'une fois leurs Orateurs, prenant trop d'empire ſur les eſprits de ceux qui compoſoient le Parlement, ont fait autant de mal à la Nation, que l'or & les brigues du Souverain. Quelque attentif que l'on ſoit à ne pas ſe laiſſer ſurprendre, il eſt preſque impoſſible qu'une perſonne qui ſait émouvoir les cœurs, ne profite avantageuſement des troubles qu'il y fait naître: c'eſt-là le vrai talent de l'Orateur.

Il faut convenir pourtant que la plupart des inconvéniens de l'éloquence ne prennent leur ſource que dans le mauvais uſage qu'on en fait. C'eſt un inſtrument nuiſible ou avantageux, ſelon la main qui l'emploie. Si la droiture d'eſprit & de cœur étoit toujours dans les Orateurs au même degré que le talent de perſuader, ils ne produiroient que du bien. Les deux hommes les plus

éloquens qu'ait eu l'Univers, ont rendu des ſervices très-eſſentiels à leurs Patries. C'eſt qu'ils cherchoient les ſolides avantages de l'Etat, bien plus que la futile gloire de faire briller leurs talens. Démoſthenes défendit long-tems lui ſeul contre Philippe, non-ſeulement la liberté d'Athenes, mais celle de toute la Grece. L'éloquence de Ciceron ſauva Rome des fureurs de Catilina, & la premiere harangue de cet Orateur fut plus utile à la République que le gain de deux batailles.

Les hommes ſont ſi capricieux, qu'ils ont beſoin quelquefois qu'on uſe de ſtratagême, pour leur faire recevoir les bons conſeils qu'on leur donne. Il faut les traiter comme des enfans malades, à qui on fait prendre les remédes, enveloppés dans quelque choſe qui les empêche d'en ſentir l'amertume. Le point eſſentiel eſt que l'Orateur ne ſe trompe pas, & qu'il ne cherche pas à tromper les autres.

Encouragemens & liberté, néceſſaires au progrès des Sciences & des Lettres.

J'AI réfléchi quelquefois ſur le grand nombre d'Hommes illuſtres qui vivent dans certains regnes, & ſur la petite quantité qu'il en paroît dans certains autres. Seroit-ce que la nature s'épuiſe, & qu'il faut des ſiécles pour préparer une matiere qui puiſſe former la tête de Deſcartes ou celle de Newton ? Les ames ſeroient-elles de différentes qualités ? On ne peut ſans abſurdité ſoutenir de ſemblables theſes. Cette queſtion ſe réduiroit à ſavoir, ſi les arbres ſont plus gros dans certains ſiécles que dans certains autres. La Nature n'agit pas différemment dans ſes opérations. Comment a-t-elle donc oublié pendant deux mille ans la façon dont elle avoit formé les cerveaux de Sophocle & d'Euripide,

& n'a-t-elle ſemblé s'en reſſouvenir qu'en conſtruiſant ceux de deux fameux Poëtes François?

Pour éclaircir le défaut & le manque de génies ſupérieurs, il faut chercher d'autres raiſons que l'impuiſſance de la Nature. Elle forme dans chaque ſiecle un égal nombre de perſonnes à qui elle accorde la faculté de pouvoir s'élever au grand & au ſublime; mais il faut que ces talens ſoient cultivés. Que peut rapporter une terre excellente, ſi elle reſte en friche? Il en eſt de notre ame comme d'un champ; elle ne produit que le grain qu'on y ſeme.

Le beſoin d'être encouragé eſt auſſi néceſſaire & auſſi naturel au génie, que celui de manger l'eſt au corps. Le dernier périt lorſqu'il eſt privé des alimens qui ſervent à ſon entretien, qui font ſa conſervation, & qui procurent ſon augmentation. Le génie baiſſe & perd enfin entiérement ſa force, s'il n'eſt point entretenu par l'eſtime, conſervé par les louan-

ges, & augmenté par les honneurs. Le même homme, qui dans certains pays ſe ſeroit élevé au-deſſus du commun par ſes connoiſſances & par ſes talens, reſte confondu dans la foule, & demeure comme enfermé dans une étroite priſon dont il ne ſauroit ſortir, parce que le ſort l'a placé dans un pays où les circonſtances n'ont pu lui permettre de faire valoir les qualités qu'il avoit reçues du Ciel. D'un autre côté, un homme né dans des conjonctures qui lui donnent l'occaſion de montrer ſes talens, & d'en être applaudi, les porte au plus haut degré, & ſe place parmi les perſonnages les plus illuſtres. S'il avoit pris naiſſance trente lieues plus loin, s'il n'avoit pas été encouragé par la perſpective des diſtinctions & des récompenſes, ſon mérite auroit reſté enfoui, & peut-être auroit-il perdu le fond de diſpoſitions heureuſes dont la Nature l'avoit favoriſé.

Lorſque les honneurs & les récom-

penſes n'élevent pas le cœur, le deſir de la gloire languit, & n'excite plus à vaincre les grandes difficultés, & à former les grandes entrepriſes. *A quoi ſervent*, dit un Homme de Lettres mépriſé ou oublié, *les ſoins que je me donne ? Je travaille ſans ceſſe, j'épuiſe ma ſanté, je paſſe ma vie à procurer l'utilité du Public ; & ce même Public fait plus de cas d'un miſérable Maltotier, d'un Fermier-Général, engraiſſé du ſang de la veuve & de l'orphelin, que de tous les Savans de Paris enſemble.*

Les richeſſes font honorer un faquin, & le mérite ne ſauroit rendre le même ſervice à un honnête homme.

Les Gens de Lettres ne doivent-ils pas ſe ſentir bien animés, lorſqu'ils comparent la façon de penſer d'aujourd'hui à celle des anciens Grecs & Romains, chez qui les ſages Philoſophes, les ſublimes génies, partageoient l'eſtime & les récompenſes publiques avec les plus grands Généraux & les plus profonds Politiques. Platon ayant été voir Denis,

le tyran de Syracuſe, ce Souverain alla au-devant de lui, & le fit mettre dans ſon char. Alexandre ayant ordonné de raſer & de détruire la ville de Thebes, commande qu'on épargnât la maiſon du Poëte Pindare. Les Syracuſains ayant fait quelques Athéniens priſonniers de guerre, leur donnerent la liberté en récompenſe de quelques ſcenes d'Euripide qu'ils leur entendirent réciter. Mithridate fit faire par un excellent Ouvrier la ſtatue de Platon, & ordonna qu'elle fût placée parmi celles des plus grands Rois de Pont.

Les récompenſes pécuniaires que les anciens Ecrivains recevoient, n'étoient pas, dans leur genre, moins conſidérables que les honneurs qu'on leur accordoit. Ariſtote, pour la ſeule hiſtoire des animaux, reçut d'Alexandre plus d'argent que n'en ont reçu en France tous les Savans, depuis que François I ramena les Sciences dans ſon Royaume.

Le fils de l'Empereur Sévere fit don-

ner à un Poëte autant de pieces d'or, qu'il y avoit de vers dans un Poëme fort long qu'il lui préſenta ſur la nature & les propriétés des poiſſons. Louis XIV lui-même, quelque généreux qu'il fût, n'a jamais donné que deux mille francs de penſion au grand Corneille. Les vers du plus ſublime & du plus célebre Poëte François, n'ont gueres été payés qu'à un ſol piece.

L'Empereur Gratien donna le Conſulat au Poëte Auſonne, en faveur de ſes Ouvrages. Moliere eut une charge de Tapiſſier chez le Roi. L'emploi eſt un peu plus honorable que celui de Valet de pied. J'oſerai pourtant dire qu'il y a autant de différence entre le mérite de Moliere & celui d'Auſonne, qu'entre un Conſul Romain & un Maître Tapiſſier.

L'avarice même & l'eſprit de léſine n'empêchoient pas les Anciens de récompenſer les Savans. Veſpaſien, qui fut accuſé de ces défauts, favoriſa les Arts & les Sciences, & aſſigna pour chaque

Professeur des appointemens plus considérables, que ne le seroient aujourd'hui les revenus de deux ou trois Universités.

Parmi nous, la moindre fortune dans un Homme de Lettres paroît étonnante: & si après trente ans d'étude & de travail, un Ecrivain obtient une pension de huit ou neuf cents livres, il est félicité de tous ceux qui le connoissent, comme s'il n'avoit rien plus à desirer. Tous ses confreres lui portent envie: on diroit que tout l'or du Potoze va rouler chez lui. Mais si un homme dont le premier métier fut d'être Laquais, & qui n'est dans les fermes que depuis deux ans, achette une terre de cent mille écus, peu s'en faut qu'on ne se récrie sur une acquisition aussi modique. Les uns le regardent comme un homme fort consciencieux, les autres le taxent de ne point entendre ses affaires.

La différence va souvent plus loin. Toutes les professions, celles même qui sont les plus viles & les plus mépriſables,

produiſent de quoi vivre à ceux qui les exercent, & l'étude entraîne ſouvent après elle la miſere la plus déplorable. Tout le monde ſait le triſte état où ſe trouva Patru quelques années avant ſa mort. Le Ciceron François n'eut pas d'autre reſſource pour s'empêcher d'aller à l'Hôpital, que de vendre ſa bibliothéque. Des exemples auſſi ſurprenans ne ſont pas rares ; & on feroit aiſément, des ſouffrances des Savans & des maux que la miſere leur a cauſés, un Martyrologe auſſi gros que celui qui contient les ſupplices des premiers Chrétiens. Si l'on en trouvoit peu qui fuſſent entiérement martyrs de la faim, il y en auroit au moins beaucoup qu'on pourroit ranger au nombre des Confeſſeurs.

Le ſort de certains Auteurs, qui, pour ſortir de la miſere, s'attachent auprès de quelques Grands, eſt encore plus à plaindre que celui de ceux qui prennent leurs maux en patience. Quel ſupplice n'eſt-ce point pour un homme qui fait

uſage de ſa raiſon, d'être obligé d'applaudir aux choſes les plus ridicules & les plus extravagantes ? Cependant il faut abſolument les approuver, & l'on eſt payé pour cela. Encore ſi l'on n'étoit pas expoſé aux caprices, à la vanité, à l'orgueil d'un étourdi & d'un ſot, qui ne le conſidere que comme une eſpece d'animal rare qu'il entretient par grandeur ! Combien de Grands penſent qu'ils ſont obligés d'avoir trois ou quatre Savans à leurs gages, quoiqu'ils ne leur ſoient d'aucune utilité, comme ils ont trente chevaux de main dans leurs écuries dont ils ne font aucun uſage ? Ils n'ont gueres plus d'égards pour les uns que pour les autres, & ils les traitent preſque avec autant de mépris. Il n'eſt pas d'Homme de Lettres qui ne ſente bientôt tout le poids d'un fardeau ſi peſant. Il comprend qu'il a fait un eſclave de cette liberté que la Philoſophie met à un ſi haut prix. Il eſt tenté de rompre ſa chaîne, mais la crainte de perdre ſa

penſion le retient. Il paſſe ſa vie à ſonger lequel des deux partis il choiſira, ou de reſter dans la ſervitude, ou de mourir de faim.

Le manque de liberté eſt, après celui des récompenſes, la choſe la plus capable d'éteindre parmi nous le goût des Sciences & des Lettres, & de nous replonger dans la barbarie dont nous eumes tant de peine à ſortir. Quel eſſor peut prendre un Auteur, qui en travaillant eſt obligé de ſe dire à chaque inſtant : « il faut que j'efface cette phraſe, » elle choqueroit le R. P. Recteur de la » Maiſon Profeſſe. Cette autre me feroit » ſoupçonner de Janſéniſme. Il eſt vrai » qu'elle offre à l'eſprit une vérité bril- » lante ; mais la ſatisfaction de dire une » vérité ne doit pas me faire riſquer d'al- » ler à la Baſtille. Voici un portrait que » je ſerai obligé de ſupprimer ; il dépeint » à merveille un caractere général ; ce- » pendant on pourroit en faire une ap- » plication particuliere à M. l'Evêque

» de... & je ſerois perdu ſans reſſource.
» Ce trait qui fait ſi bien ſentir l'orgueil
» des Grands me nuiroit ; je le condamne
» donc à reſter dans l'oubli : M. le Duc
» ou M. le Marquis tel, croiroient
» peut-être que j'ai voulu parler d'eux.
» Cette expreſſion eſt trop hardie ; elle
» bleſſeroit peut-être le bâtard de l'Apo-
» thicaire de cet homme en place, &
» celle-ci pourroit déplaire à la Catin
» de ſon Valet de chambre. Ce Chapitre
» entier ſera encore ſupprimé ; il m'em-
» pêcheroit d'avoir la permiſſion d'im-
» primer mon ouvrage, & me feroit
» peut-être regarder comme un Athée.
» J'y examine des queſtions Philoſophi-
» ques, d'où on peut tirer des conſéquen-
» ces pour décréditer la Pantoufle de
» Saint Pantaleon, le Baudrier de
» Charlemagne, &, qui pis eſt, la Sainte
» Ampoule ».

On peut regarder un Homme de Lettres comme un oranger. Si on plante cet arbre dans une caiſſe, il ſera contraint, &

ne produira que des fruits d'une médiocre groſſeur. S'il eſt au contraire en plaine terre, il en portera d'infiniment plus beaux. Il y auroit en Italie dix Hiſtoriens tels que Fra-Paolo, ſi l'on eût écrit à Rome, à Naples, à Florence, auſſi librement qu'à Veniſe : ſi les plumes en France avoient la même liberté qu'elles ont en Angleterre, nos fiers voiſins ne nous reprocheroient pas, comme ils font quelquefois, d'être ſuperficiels, & de ne nous occuper que de bagatelles.

En faiſant des vœux pour la liberté d'écrire, je ne prétends pourtant pas approuver la licence de certains Ecrivains, qui ne connoiſſent aucunes bornes. Il en eſt que la vraie ſageſſe doit toujours faire reſpecter. Rien ne peut autoriſer un Ecrivain à troubler le repos & la tranquillité de la Société, en s'élevant indiſcrettement contre les opinions reçues dans l'Etat, & qui ont le ſceau des Loix. Celui à qui elles paroîtront mal fondées, outre qu'il a lieu dans

cette occaſion de ſe défier de ſes lumieres, ſi peu d'accord avec la raiſon générale, doit de plus avoir ce reſpect pour ſa Patrie, de ne pas heurter de front ce qui y eſt généralement approuvé. Qu'il garde pour lui ſes découvertes, qui, ſi elles ſont fauſſes, ne nuiront qu'à lui-même, & qui, quand elles ſeroient vraies, pourroient devenir pernicieuſes au public, ſi elles lui étoient dévoilées. Si tous ceux qui ſe ſont érigés en chefs de Sectes euſſent admis ces principes, l'on n'eût pas vu tant d'hommes s'égorger pour des queſtions ſouvent inutiles, & preſque toujours inintelligibles.

ENVIE, ESTIME PUBLIQUE.

C'EST une injuſtice commune parmi les hommes, de n'accorder qu'avec peine aux perſonnes illuſtres qui vivent encore, des louanges qu'ils prodiguent à ceux qui ſont morts depuis quelques ſiécles. L'envie eſt une maladie, ou plutôt une peſte qui ſe communique dans tous les cœurs, & qui paſſe aiſément du Peuple chez les Grands, & des Grands chez le Peuple. Quoiqu'il ſemble ne devoir ſe trouver aucune jalouſie entre des gens éloignés les uns des autres par la naiſſance, par l'état, par la condition, par le caractere, & même par la différence des Nations, cependant l'amour-propre, gravé dans tous les cœurs, ſuſcite aux Hommes illuſtres des envieux dans tous les Etats, & chez tous les Peuples. On ſouffre à regret qu'un homme encore vivant veuille exiger par ſes ver-

tus, par ſes talens & par ſon mérite une eſpece de vénération, qui, en l'élevant, abaiſſe ceux qui ſont forcés de l'honorer. La gloire d'un Héros vivant bleſſe les yeux de ceux qui en ſont les témoins. Ce Héros eſt-il mort, on ne refuſe plus de lui rendre juſtice. Le jour de ſon trépas eſt celui où on commence à le louer volontiers : peut-être même que l'envie a encore beaucoup de part aux louanges qu'on lui donne, & qu'on ne vante ſouvent ſes actions & ſes bonnes qualités, que pour avoir le plaiſir malin de rabaiſſer celles de quelqu'autre Héros qui jouit encore de la vie. La louange même devient en ce cas pour les envieux un moyen de ſoulager leur jalouſie, & de contenter leur humeur médiſante. Si les Hommes illuſtres, morts depuis pluſieurs années, & qu'ils préferent & mettent ſi fort au-deſſus des vivans, voyoient encore le jour, ils les abaiſſeroient autant qu'ils les élevent.

Lorſqu'on veut examiner les choſes

ſans paſſion, on apperçoit aiſément que dans preſque tous les ſiécles il y a toujours quelques Héros qui peuvent aller de pair avec tous ceux dont les Auteurs anciens nous ont tranſmis les actions.

Ce n'eſt pas ſeulement chez les Généraux & chez les Princes, qu'on trouve cette égalité, que je crois être parmi les grands Hommes anciens & modernes. On découvre dans tous les âges des Héros de toutes les eſpéces, & les Romains n'ont eu aucun illuſtre perſonnage, dans quelqu'état qu'il ait vécu, auquel on ne puiſſe en comparer quelqu'un mort dans ces derniers ſiécles. Les Hiſtoriens Latins parlent de la clémence, de la probité, de la bonne foi de quelques Généraux, qui, aux vertus guerrieres joignoient celles qui font l'eſſence du ſage & du véritable Philoſophe. Bayard, illuſtre Chevalier François, qui vécut ſous Louis XII & ſous François I, égala la probité des Catons, la valeur des Coriolans, l'intrépidité des Coclès, la

grandeur d'ame des Scevolas, & la retenue des Scipions.

Sans parler ici des faits guerriers de ce Héros, aſſez célébré dans les Hiſtoires des Rois qu'il a ſuivi, je me contenterai de rapporter un ſeul trait qui regarde ſes vertus morales. En revenant de l'armée d'Italie, il s'arrêta quelque tems à Grenoble, chez un de ſes parens, &, voulant ſe délaſſer des fatigues de la guerre, il ordonna à ſon Valet de chambre de lui chercher quelque fille complaiſante, avec laquelle il pût paſſer une nuit; ce domeſtique, pour s'acquitter des ordres de ſon maître, s'adreſſa à une femme de condition, mais pauvre, qui, forcée par la miſere, conſentit de livrer ſa fille, âgée de ſeize ou dix-ſept ans, moyennant une certaine ſomme qu'on lui donneroit. Ce ne fut qu'avec une peine infinie que cette mere vint à bout de réſoudre ſa fille à conſentir au marché qu'elle avoit conclu. Enfin, ſoit par crainte, ſoit par néceſſité, cette jeune

victime ſe rendit, à l'entrée de la nuit, dans le logis du Chevalier Bayard, qui fut bien ſurpris de voir une jeune perſonne, belle comme l'amour, ſe jetter à ſes pieds & les arroſer de larmes. *Quel chagrin avez-vous, Mademoiſelle*, lui dit-il; *je contois vous trouver plus diſpoſée à rire qu'à pleurer? Hélas, Monſieur*, répondit la jeune fille, *je n'ignore point pourquoi ma mere m'envoie ici! La miſere la force à faire une action indigne d'elle; & je ſuis obligée de lui obéir. Mais le ciel m'eſt témoin que je ſouhaite la mort, & que je m'eſtimerois heureuſe, ſi depuis long-tems elle avoit fini mes jours.*

Bayard, touché des pleurs de cette jeune perſonne, l'aſſura qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'elle auroit lieu de ſe louer de ſa façon d'agir. « A Dieu ne » plaiſe, *lui dit-il*, que j'ôte l'honneur » à une perſonne à qui il eſt auſſi cher! » je veux même travailler à la mettre » pour toujours à l'abri des attaques de » la miſere ». Alors il envoya chercher

la mere de cette fille, & la lui préſentant : « Voilà, *lui dit-il*, quatre cents » écus pour marier votre fille, & cent » que je vous donne encore pour lui » acheter des habits. Le ciel m'eſt témoin » que je voudrois faire davantage pour » elle, ſi je le pouvois. Songez donc à la » marier au plutôt, & tâchez par ſon » établiſſement de réparer le tort que » vous vouliez lui faire aujourd'hui ».

Qu'on parcoure les actions les plus belles & les plus généreuſes qu'on loue ſi fort chez les Anciens : je doute fort qu'on en trouve beaucoup de plus belles. Combien y a-t-il de faits dignes de l'eſtime de la poſtérité, qui ſont arrivés dans notre ſiécle, & qui reſteront inconnus parce qu'ils n'auront point été inſérés dans quelques livres ? Si nos neveux admirent plus les autres ſiécles que le nôtre, ce ne ſera pas la faute d'un nombre de gens ſages & vertueux qui vivent aujourd'hui, mais celle des Hiſtoriens & de tous les différens Auteurs

en général, qui aiment mieux farcir leurs ouvrages de cent rapsodies inutiles, que de quelques Histoires instructives.

Pour moi, je ne puis quitter cette matiere sans rapporter encore une aventure arrivée de nos jours à un illustre Cardinal Allemand, mort depuis peu d'années. Il demeuroit ordinairement à Rome, & les pauvres le regardoient comme leur pere; la plus grande partie de ses revenus étant employée pour leur soulagement. Une vieille femme éprouva particuliérement jusqu'où alloit la générosité de ce respectable Pontife; elle étoit persécutée par un Bourgeois Romain, auquel elle devoit quinze écus, qu'elle ne pouvoit payer. Ce créancier la menaçoit souvent de la faire mettre en prison: elle demandoit toujours quelque nouveau délai. Lorsque le tems étoit échu, elle se trouvoit encore dans l'impuissance de s'acquitter. Un jour qu'elle alloit chez ce Bourgeois, tâcher d'ob-

tenir encore une ſemaine, ſa fille, jeune & belle, l'accompagnoit : auſſi-tôt le vicieux Italien jetta les yeux ſur ce tendron, ſe ſentit ému, & propoſa à la mere de la tenir quitte de la dette, ſi elle vouloit qu'il couchât avec ſa fille. La pauvre indigente conſentit à conclure ce marché, au cas qu'au bout des huit jours elle n'apportât point l'argent. Pendant ce tems elle pleura & gémit, mais cela ne fit point venir les quinze écus. Enfin il ne reſtoit plus qu'un jour, & il falloit ou aller en priſon, ou livrer ſa fille. Dans cette extrémité elle ſe réſolut d'avoir recours au Cardinal, de la généroſité duquel elle entendoit tant de pauvres ſe louer. Elle alla ſe jetter à ſes pieds, & lui avoua la triſte ſituation où elle ſe trouvoit : le Cardinal lui donna un ordre par écrit, pour prendre ſoixante écus chez ſon Tréſorier. La bonne femme ignoroit ce qu'il y avoit dans le billet qu'elle portoit ; elle ne ſavoit point lire, & fut fort ſurpriſe quand on lui

compta ſoixante écus. Elle ne voulut jamais les accepter, diſant, qu'il falloit que ſon Eminence ſe fût trompée, & qu'elle n'avoit demandé que quinze écus. Le Tréſorier qui payoit tous les jours un nombre de pareils billets, donnés à des pauvres, ne voulut point recevoir le billet, que la femme ne prît la ſomme entiere : mais il fut impoſſible de l'y obliger. Elle retourna chez le Cardinal, & lui rendant ſon ordre : « Monſeigneur, » *lui dit-elle*, votre Eminence s'eſt trom- » pée : elle a écrit ſoixante écus au lieu » de quinze. Votre Tréſorier ne veut re- » cevoir le billet qu'à condition que je » prendrai cet argent. Il n'a jamais voulu » me donner ſimplement ce que je vous » avois demandé ». Le Cardinal admirant la probité de cette pauvre femme, la récompenſa libéralement : « Vous » avez raiſon, *lui dit-il*, je me ſuis trom- » pé ; au lieu de ſoixante écus, je vou- » lois mettre cinq cents. Allez ma bonne » femme : ne vous donnez plus la peine

» de revenir, & employez cet argent à » marier votre fille ».

Je ne ſais laquelle de ces deux actions eſt la plus belle, ou celle du Cardinal, ou celle de la femme. Si cette aventure étoit arrivée chez les anciens Romains, Tite-Live, Florus, Tacite, Suetone, Valere Maxime, l'auroient inſérée dans leurs ouvrages : & peut-être qu'aucun Hiſtorien moderne n'en dira jamais mot.

ESPAGNOLS.

LA ſeule néceſſité peut engager un homme à voyager en Eſpagne. Il faudroit être fou pour entreprendre de parcourir ce pays par la ſeule curioſité. La route de Barcelonne à Madrid eſt une de celles qui ſont les plus pratiquées. Cependant un Voyageur y manque ſouvent de tout. Au lieu d'Hôtelleries à la Françoiſe, on ne rencontre que de miſérables *Ventas*. Ce ſont de grandes

maisons à demi ruinées, dans lesquelles il y a quelques châlits au milieu de deux ou trois galetas. Un Voyageur fatigué, qui arrive dans ce séjour délicieux, n'y trouve rien du tout à manger ; il faut qu'il envoie acheter du pain chez le boulanger, & de la viande chez le boucher. S'il n'a point de domestique, il est obligé d'aller lui-même à la provision. Le propriétaire du *Ventas* ne se dérangeroit pas pour un Prince ; il croiroit être déshonoré, s'il faisoit un pas de plus qu'il n'est obligé par son état.

L'orgueil est le principal caractere de la Nation Espagnole ; &, quoique bien des gens publient dans les pays étrangers que les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'autrefois, ils confondent les Etrangers établis en Espagne, avec les originaires du Pays. Il est vrai que la Cour a pris une nouvelle face. Les Grands, par-tout esclaves de l'ambition, ont adopté des manieres éloignées des anciennes mœurs ; mais le Peuple, les

Bourgeois, & les Gentilshommes ordinaires, ſont toujours ces mêmes Eſpagnols, dont les rodomontades ont ſouvent réjoui l'Europe entiere, & dont la pauvreté & la craſſe ſurpaſſent quelquefois la vanité.

On ne ſauroit croire juſqu'où va l'orgueil du plus bas peuple. On voit les jours de Fête, une foule d'ouvriers, qui, ſouvent faute de pain, ont jeûné toute la ſemaine, ſe promener fiérement vétus d'habits de ſoie noire, portant l'épée, & ſe donnant mutuellement des titres les plus honorables. Lorſqu'un Payſan en rencontre un autre dans les champs, il le ſalue gravement, & lui dit d'un ton emphatique, *Adio Sennor Cavallero*; l'autre répond avec beaucoup de ſérieux à cette politeſſe, & le tout ſe paſſe avec autant de majeſté, que l'entrevue de deux puiſſans Monarques, ſur les confins de leurs Etats.

Comme l'orgueil des Eſpagnols produit leur fainéantiſe, leur fainéantiſe pro-

duit leur pauvreté. Quelles que ſoient les richeſſes que la flotte apporte toutes les années, elles ne ſauroient ſuffire à réparer le mal que cauſent dans l'Etat la pareſſe & la ridicule vanité d'une partie des Citoyens; d'ailleurs, des ſommes exceſſives qui viennent des Indes, il faut en ôter près des deux tiers, que les Etrangers retirent pour les marchandiſes qu'ils ont fournies.

Ce qui contribue le plus à laiſſer les Eſpagnols ſans argent, c'eſt un nombre prodigieux de François & de Flamands qui viennent les ſervir. Ils ſuppléent aux choſes que les Doms Diegues, les Doms Sanches & les Doms Rodrigues n'oſeroient faire, & dont leur amour-propre ſeroit ſi bleſſé, qu'ils aimeroient mieux mille fois mourir de faim, que de ſe réſoudre à les entreprendre. Les Flamands & les François, moins pareſſeux & moins vains que les Eſpagnols, travaillent à la culture des terres, aux bâtimens, aux choſes les plus ſer-

viles ; & lorſqu'ils ont amaſſé quelques piſtoles, ils prennent congé des Doms Sanches & des Doms Rodrigues, & s'en retournent dans leur Patrie avec de l'argent, laiſſant leurs maîtres ſans un ſol ; mais toujours également rogues & fiers. Le nombre de ces Etrangers qui vont travailler en Eſpagne eſt ſi conſidérable, qu'un Auteur François aſſure, *que l'on en trouve juſqu'à quatre-vingt mille qui entrent dans le Royaume, & qui en ſortent de cette maniere, & qu'il n'y en a point qui n'emporte chaque année ſept ou huit piſtoles, & quelquefois plus.* Il eſt aiſé de voir que cela monte à une ſomme prodigieuſe. Il eſt vrai que depuis que les Bourbons ſont ſur le Trône d'Eſpagne, la quantité de François qui s'y ſont établis a ſervi infiniment à la repeupler, & a diminué de beaucoup la circulation des domeſtiques & des payſans ambulans, par la commodité que tous les Doms Garcies & les Doms Pedres ont eue de trouver des ſerviteurs ſtables.

La fainéantiſe des Nobles & des Seigneurs l'emporte, comme de raiſon, ſur celle du peuple. C'eſt à ne rien faire que la Nobleſſe fait conſiſter une partie de ſes priviléges. Un ſimple Noble en Eſpagne eſt un homme ſobre : belle qualité, certes, ſi elle n'étoit occaſionnée par la pauvreté ou par la fainéantiſe. Il eſt fier, ſérieux, ignorant, prévenu à l'excès en ſa faveur & en celle de ſa Nation; méprisant toutes les autres ; mais faiſant l'honneur aux François de les haïr; embraſſant rarement le parti des armes, paſſant ſes jours dans ſa Ville ou dans ſon Village, uniquement occupé à la lecture de quelques vieux Romans.

Les Grands d'Eſpagne ont encore plus de fierté & de hauteur que les ſimples Nobles. Ils luttoient autrefois avec leur Souverain ; mais Philippe V, né en France, ſut prendre ſur la Nobleſſe Eſpagnole cette autorité que les Rois de France ont ſur la Françoiſe; & les Grands d'Eſpagne ſont ſoumis, ainſi

que les autres Nobles. La fierté de quelques-uns étoit pouſſée ſi loin, ſous le regne de Charles II, qu'ayant fait jouer au Palais deux Comédies pour ſe réjouir dans ſa convaleſcence, & défendu que perſonne, ſans exception, ſe mît ſur le Théâtre, le Duc d'Oſſone s'y plaça ſur une pile de carreaux, ſans vouloir s'en ôter, lorſqu'on l'eut averti des ordres du Roi.

Jamais cette fierté ne fut ſi humiliée, que lorſque, ſous le regne du même Prince, Valenzuela fut fait Grand de la premiere Claſſe, avec la double clef. Cet événement fut un coup de foudre pour tous les Seigneurs Eſpagnols. Ils furent ſi bleſſés de ſe voir égaler un homme qui avoit été Page d'un d'entr'eux, & qui avoit commencé ſa fortune par être un des derniers Officiers du Palais, qu'ils n'avoient pas même la force de ſe plaindre de l'outrage qu'ils croyoient qu'on leur faiſoit. Ils s'entre-regardoient, & demeuroient muets; enſuite faiſant un

effort ſur eux-mêmes, ils ne diſoient autre choſe, ſinon : *Valenzuela es Grande ! O tempora, ô mores !* Il y en eut un d'entr'eux qui fut ſi ſenſible à l'affront qu'il croyoit que recevoit le Corps des Grands, qu'il réſolut de ne plus voir le ſoleil, puiſqu'il avoit eu l'impertinence d'éclairer un ſemblable forfait. Ce Seigneur ſe mit au lit, en apprenant cette funeſte nouvelle ; il y paſſa dix ans tout de ſuite, & y mourut enfin. Lorſque ſon Valet-de-Chambre entroit le matin dans ſon appartement, pour ouvrir les fenêtres, il lui demandoit gravement : *quel temps fait-il ? Que haſe él tiempo ?* Le Domeſtique répondoit à ce premier interrogat ; après quoi le Seigneur redemandoit ſi ſon Boucher avoit été fait Grand d'Eſpagne. *Mi Carnizero es Grande ?* Non, Monſeigneur, lui diſoit-on. Eh bien, ferme la fenêtre, continuoit-il. La comédie étoit finie juſqu'au lendemain. Cela dura juſqu'à ſa mort, & rien ne put jamais le réconcilier ni avec le

ſoleil, ni avec les hommes.

Avant Philippe V, les Rois d'Eſpagne étoient eſclaves de leur grandeur. Ils ſuivoient à la rigueur un certain réglement, qu'on appelloit étiquette, & qui contient toutes les cérémonies que les Monarques Eſpagnols ſont obligés d'obſerver, les habits qu'ils doivent porter, ceux qui conviennent aux Reines leurs épouſes, les temps pour aller aux Maiſons Royales, combien il faut y demeurer, les jours des proceſſions, des promenades, des voyages, l'heure à laquelle leurs Majeſtés doivent ſe coucher ou ſe lever, les préſens que les Rois font à leurs Maîtreſſes, ce qu'elles doivent devenir, lorſqu'une heureuſe rivale les a déplacées; & on m'a même aſſuré qu'on y trouve certain nombre de jours marqués dans l'année où le Monarque ne doit point coucher avec la Reine. Ce ſont les jours caniculaires contre leſquels Cléanthis ſe récrie ſi agréablement dans Moliere.

L'étiquette étoit encore bien plus gênante pour les Reines ; les choſes les plus innocentes leur étoient ſouvent défendues. La Ducheſſe de Terra-Nova, Camerera Major de l'épouſe de Charles II, lui repréſentoit d'ordinaire, qu'*il ne falloit pas qu'une Reine d'Eſpagne regardât par les fenêtres.*

Il arriva à cette Princeſſe une aventure, où les formalités de l'étiquette faillirent lui coûter la vie. Un jour qu'elle étoit montée à cheval, exercice qu'elle aimoit beaucoup, le cheval ſe cabra, & étoit prêt à ſe renverſer ſur elle, lorſqu'elle tomba, & que ſon pied s'accrocha malheureuſement dans l'étrier. Le cheval ſe mit à ruer, & la traînoit avec le dernier péril pour ſa vie. Tout le monde étoit témoin de ce ſpectacle ; mais perſonne ne ſongeoit à ſecourir la Reine ; l'étiquette s'y oppoſoit formellement : car il eſt défendu à quelque homme que ce ſoit, ſous peine de la vie, de toucher la Reine d'Eſpa-

gne, & ſur-tout au pied. J'ignore pourquoi au pied plutôt qu'à la main; mais enfin la choſe étoit alors ainſi réglée, & perſonne n'oſoit approcher de la Reine. Charles II, qui étoit fort amoureux de ſa femme, & qui d'un balcon la voyoit dans ce danger, faiſoit des cris étonnans; mais la coutume inviolable, & le pied *intouchable* retenoient les graves Eſpagnols. Néanmoins deux Cavaliers ſe réſolurent à tout ce qui pourroit arriver, malgré la loi du pied de la Reine, *la lei del pie por la Reina.* L'un ſaiſit la bride du cheval, l'autre prit promptement le pied de la Princeſſe, l'ôta de l'étrier, ſe démit un doigt en lui rendant ce ſervice; &, ſans s'arrêter après cette expédition, ils allerent chez eux, profiterent du trouble où l'on étoit encore, firent ſeller des chevaux, & ſe déroberent à la punition qu'ils méritoient, pour avoir oſé violer une coutume des plus auguſtes. Cependant la Reine revenue de ſon premier

étourdiſſement, demanda à voir ſes libérateurs. Un jeune Seigneur, leur ami, lui apprit leur fuite, & la loi qui en étoit cauſe. La Reine, qui étoit Françoiſe, ignoroit les prérogatives de ſon talon, & ſans doute l'eût toujours ignoré, ſans ſa chûte. Mais quelqu'impertinente que fût la loi qui condamnoit à la mort ceux qui lui avoient ſauvé la vie, la premiere marque de reconnoiſſance qu'elle eut à leur donner, fut d'obtenir leur grace du Roi ſon époux.

La même étiquette, qui rendoit ſi ſacré le pied de la Reine, diminuoit furieuſement ſes revenus. Elle avoit autrefois cinq cents piſtoles par mois; mais on en retranchoit deux cents, pour certaines aumônes ou libéralités; car l'étiquette régloit auſſi les bonnes œuvres des Princeſſes.

Les Seigneurs Eſpagnols revenus ſous Philippe V de ces ridicules impertinences, qu'ils conſacroient ſous le nom de cérémonial du Palais, les reprendroient

avec autant de facilité qu'ils les ont quittées, ſans le grand nombre d'Etrangers, François, Italiens, Flamands, &c. dont cette Cour eſt remplie. Et quoiqu'elle ſemble aujourd'hui plus approcher de celle de France que d'aucune autre, le levain de la gravité Eſpagnole y reſte pourtant encore.

On ne s'attend pas, après tout ce qu'on vient de lire, que la bonne Philoſophie ſoit connue en Eſpagne. Il n'eſt pas de pays en Europe où il ſoit plus expreſſément défendu de penſer & d'agir en conſéquence. Les Italiens n'écrivent pas; mais ils penſent ce que les autres écrivent. Les Eſpagnols n'écrivent, ni ne penſent. Leurs livres philoſophiques ſont des ramas d'idées fauſſes & giganteſques, puiſées dans les Ouvrages inintelligibles d'Ariſtote & de ſes Diſciples. L'étude la Philoſophie ne ſert chez eux qu'à augmenter les ténebres & le chaos de leur imagination.

Leurs bibliothéques ne ſont compoſées

que de Théologiens, de Romans & de Poëtes. Ils ont eu quelques grands Ecrivains; mais quelque talent que la nature leur eût prodigué, ils n'ont pu s'affranchir entiérement du génie de la Nation. Michel de Cervantes lui-même, dans l'Hiſtoire de l'Eſclave Algérien, fait d'un miracle le nœud d'une intrigue amoureuſe. Il rapporte pluſieurs converſations de la maîtreſſe de cet Eſclave avec *Lela Maria*. C'eſt la *Madona* qui vient toutes les nuits lui ordonner d'aller en Eſpagne, &c.

La dévotion des Auteurs Eſpagnols s'étend juſqu'à leur Théâtre. La Vierge, les Apôtres, Saint Jérôme, Saint Chryſoſtôme, les Myſteres les plus auguſtes de la Religion, ſont le ſujet de pluſieurs de leurs Comédies. Ce n'eſt pas que bien des Poëtes, & entr'autres Dom Lopès de Vega, excellent Comique, n'ait fait des Piéces profanes; mais elles ne plaiſent qu'aux Grands, & à quelques gens de bon goût. Le Peuple aime mieux

voir deux Saints ſur le Théâtre, qu'Achille & Agamemnon.

Quelque génie qu'ait un Auteur, il ne peut jamais vaincre entiérement les préjugés de l'éducation. Tout homme qui connoîtra les mœurs des Peuples, diſtinguera de quelle nation eſt un Auteur, dans quelque langue qu'il ait écrit. Je n'ai jamais lu de livres Anglois, où il n'y ait quelque choſe contre les François; d'Italiens, où il ne ſe trouve d'idées folles; d'Eſpagnols, qui ne ſoient farcis de miracles; de François, où l'Auteur ne ſe loue dans ſa préface.

Tout homme en Eſpagne qui ſait lire & ſigner ſon nom, prend ſoin d'orner ſon nez d'une paire de lunettes fort ample, dût-il voir beaucoup moins que s'il n'en avoit pas. Il faut qu'il ſe réſolve de paſſer pour ignorant, ou de ſe ſoumettre à l'uſage

ESPRIT DE SYSTEME ET DE PARTI

LORSQUE je conſidere le flux & le reflux des opinions philoſophiques, je crois n'avoir pas beſoin d'autre preuve pour me démontrer la néceſſité de n'adopter aucun ſyſtême, du moins comme certain & évident. C'eſt à mon avis un grand pas vers la vérité, que cette eſpece de neutralité philoſophique. Ceux qui s'attachent d'abord à une Secte, ne s'inſtruiſent point des opinions des autres. Ont-ils pris le nom de Cartéſien ou de Thomiſte, ils ne s'embarraſſent pas de ce qu'a penſé Platon, Epicure, Zenon, Ariſtote, &c. Il ſemble, à leur maniere de philoſopher, que tous les hommes, excepté un ſeul, ont été privés du ſens commun. Ils ſont plutôt occupés à chercher ce qui peut les confirmer dans leurs ſentimens, qu'à examiner s'ils ne marchent pas dans l'erreur.

Valoit-il la peine de ſecouer à ſi grands frais les préjugés de l'éducation, pour ſe livrer aux préventions de l'eſprit ſyſtématique ? Aux premieres erreurs dont on a eu tant de peine à ſe dépouiller, c'eſt en ſubſtituer d'autres qui ne ſont ni moins fortes, ni moins groſſieres, & qui n'ont d'autre avantage ſur les premieres, que celui d'être cent fois plus difficiles à guérir, par la fauſſe reſſemblance que leur donne avec la vérité un enchaînement ſubtil de raiſons étudiées, compaſſées avec ſoin, & arrangées avec ordre.

C'eſt bien pis, quand l'eſprit de ſyſtême dégénere en eſprit de parti. Tout homme qui eſt livré à cette manie, eſt pour jamais privé de la vérité. Ses idées ne ſont que le ramas des chimeres & des viſions de ſa cabale. Dieu préſerve tout honnête homme de l'eſprit de parti, & de la fréquentation de ceux qui en ſont atteints. J'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux : ce

n'eſt pas que ce dernier ne ſoit une eſpece de fanatique dans ſa façon; mais du moins ſa frénéſie a quelque choſe de moins à charge & de moins furieux.

L'eſprit de parti dégénere ſouvent en haines, en diviſions & en troubles civils. C'eſt ce qui arrive, ſur-tout lorſqu'il s'agit de matieres de religion. Les factions théologiques ont ſouvent bouleverſé les Etats, & cauſé des maux infinis à la Société. Pour ne pas rappeller des malheurs qui nous touchent de trop près, & dont le ſouvenir ne peut que nous affliger, eſt-il rien qui ait autant contribué à la perte & à la ruine totale de l'Empire d'Orient, que ces funeſtes diſputes? Il s'en élevoit une nouvelle tous les jours. Les Citoyens ſe partageoient en deux cabales. L'on étoit alors beaucoup plus occupé à nuire au parti contraire, qu'à défendre la Patrie, qu'on abandonnoit, pour ainſi dire, aux Barbares. Une choſe qu'on aura peine à croire, c'eſt que pendant que les Turcs

aſſiégeoient Conſtantinople, les Grecs y agitoient, avec beaucoup d'aigreur, des queſtions théologiques. Mahomet II les décida par la priſe de cette Ville à laquelle l'Empire d'Orient, autrefois ſi vaſte, avoit été réduit peu-à-peu.

Etude des Hommes & du Monde.

POUR devenir ſage & vertueux, le meilleur moyen c'eſt de réfléchir ſouvent aux folies & aux caprices des hommes. Il eſt impoſſible, en conſidérant attentivement les bizarreries de l'eſprit humain, de ne pas être ſur ſes gardes pour ne point tomber ſoi-même dans les mêmes défauts qu'on condamne dans les autres.

Le tems qu'on emploie à étudier les différens caracteres des hommes, quelque vicieux qu'ils ſoient, eſt toujours bien employé; on apprend à haïr le vice en conſidérant toute ſa laideur. La fréquentation, par exemple, d'un petit

maître eſt utile à un Philoſophe, pour lui faire connoître parfaitement le néant de la vie de la plus grande partie des gens du monde.

Combien n'y a-t-il pas de gens, qui, faute d'examiner les mœurs & les coutumes de leurs concitoyens, ſe laiſſent emporter au torrent, & ſe conforment aux uſages les plus ridicules, ſans s'appercevoir, & même ſans avoir le moindre ſoupçon de leur égarement? S'ils avoient une fois oſé porter un œil critique ſur la conduite différente de tous les hommes, & qu'ils n'euſſent voulu adopter aucune maxime, aucune mode, aucune coutume, que celles qui auroient pu ſoutenir l'examen de la raiſon, ils ſe ſeroient garantis de l'erreur. La folie des autres leur eût fait reconnoître la leur.

Le monde eſt une grande école ouverte à tous ceux qui veulent s'inſtruire. On n'a qu'à conſidérer les différens événemens qui y arrivent, & les uſages oppoſés qui y ſont établis, & l'on aura tous

les ſecours qu'on peut ſouhaiter pour devenir un parfait Philoſophe.

Il faut, pour faire quelque progrès dans l'étude de la ſageſſe, s'ériger en Spectateur & non point en Acteur des Comédies qu'on joue ſur la terre. Deſcartes, ce fameux Philoſophe moderne qui renouvella la face de toutes les ſciences, nous apprend qu'il mit en pratique cette maxime, & que pendant neuf ans il voyagea dans le deſſein de profiter des différentes ſcenes dont il ſeroit le ſimple témoin.

Les défauts que nous appercevons dans les autres hommes, ſont des inſtructions perpétuelles ; & l'on peut dire avec beaucoup de raiſon, qu'étudier la ſageſſe, c'eſt faire attention aux foibleſſes humaines. Les ſottiſes d'un étourdi, les impertinences d'un fat, les bétiſes d'un ignorant, valent les leçons d'un Philoſophe, pour quelqu'un qui a du génie, & qui veut s'en ſervir. Dans tous les tems, les véritables ſages ne le ſont

devenus que par le mépris & l'averſion que leur inſpiroient les hommes en général. Les ſottiſes & les folies des Grecs furent la cauſe des ris de Démocrite, & des pleurs d'Héraclite.

Comme on juge toujours plus ſévérement des défauts d'autrui que des ſiens propres, on découvre qu'on s'étoit pardonné ſouvent comme une choſe indifférente, ce que l'on ne peut s'empêcher de condamner dès qu'on l'apperçoit dans les autres. Il eſt tel Allemand qui a ignoré pendant vingt ans que la fierté fût un vice ; il a fallu qu'il vît un Anglois pour s'en convaincre.

EVIDENCE.

LA diverſité des opinions étant ſi grande parmi les Philoſophes, d'où peut venir cette hardieſſe dans les différentes écoles, à ſe vanter que l'évidence eſt de leur côté ? Un Cartéſien ne parle que de démonſtrations évidentes ; un Péripatéticien tient le même langage ; un Newtoniſte, encore moins modeſte, s'il eſt poſſible de l'être, & tous, tant qu'ils ſont, ne s'apperçoivent pas qu'ils ôtent à cette évidence qu'ils réclament, toute ſon autorité. En effet, ſi ce qu'elle fait voir blanc aux uns, elle le montre noir aux autres, voilà une reſſource bien mauvaiſe pour connoître la vérité.

Je compare les Philoſophes dogmatiques à des aveugles, qui, ſachant que parmi les pieces de cuivre qu'on leur auroit diſtribuées, il s'en trouveroit une d'or, prétendroient tous également avoir

cette piece ſeule & unique. Loin qu'ils fuſſent certains de ce qu'ils diroient, celui même qui ne ſe tromperoit point, n'auroit pas plus de certitude pour appuyer ſon ſentiment que les autres ; le haſard ſeul le favoriſeroit. Auſſi, eſt-ce lui ſeul qui décide la vérité de preſque tous les ſentimens des Philoſophes.

Quand on vient à conſidérer que ces mêmes hommes, qui ſe vantent de connoître évidemment tant de choſes, ignorent même quelle eſt la nature de leur entendement, & ne peuvent ſavoir s'il differe de celui des bêtes, on ſeroit tenté de leur dire qu'il n'eſt rien d'évident, ſinon que cette prétendue évidence dont ils font tant de bruit, eſt trompeuſe, puiſqu'ils croient voir clairement les mêmes choſes qu'un autre aſſure voir diſtinctement d'une maniere toute contraire. Et ſans aller chercher dans différentes perſonnes la preuve du peu de fond que nous devons faire ſur toutes ces évidences, ne voyons-nous pas tous

les jours, que le même homme reconnoît dans ſa vieilleſſe, pour inconteſtablement faux, ce qui dans ſa jeuneſſe lui avoit ſemblé évidemment véritable?

La Géométrie elle-même n'eſt pas exempte de cette incertitude, qu'on reproche avec tant de raiſon aux autres ſciences. Auſſi s'eſt-il trouvé de très-grands Hommes, ſoit parmi les anciens ſoit parmi les modernes, qui n'ont pas fait beaucoup de cas des Mathématiques. Epicure prétendoit que n'étant fondées que ſur des principes imaginaires, il étoit impoſſible qu'elles fuſſent véritables; il regardoit comme fauſſes toutes les conſéquences qu'on pouvoit tirer des points & des ſuperficies qui n'avoient aucune exiſtence réelle.

Tous ces longs & abſtraits raiſonnemens *ſur l'infini*, *ſur l'infini de l'infini*, *ſur l'infini de l'infini de l'infini*, peuvent bien ſurprendre & arrêter la curioſité de certaines gens qui ont un amour outré pour le calcul; mais un homme exempt

de paſſion & de préjugé comprend qu'il eſt impoſſible de ne pas s'égarer au milieu de tous ces *infinis*. Du moins ne peut-il pas s'empêcher de voir qu'il s'éleve des diſputes fréquentes entre les plus fameux Mathématiciens, & que les répliques & les dupliques ſe multiplient parmi eux comme parmi les autres Savans : c'eſt une marque qu'il ſe rencontre dans cette route pluſieurs ſentiers ténébreux, où l'on perd la piſte de la vérité.

FAUSSE GRANDEUR.

RIEN de plus petit que cette grandeur d'emprunt ; dont s'enveloppent la plupart de ceux que leur rang ou leur naiſſance ont élevés au-deſſus du reſte des hommes. Gênes a vu dans le dernier ſiecle un Prince de la Maiſon de Doria, qui ne vouloit avoir que de grands chevaux, de grands domeſtiques, de grands appartemens, &c. Sa table étoit ſervie avec de grands plats, de grandes aſſiettes, &c. Il choiſit une femme extrêmement grande, & refuſa d'en épouſer une beaucoup plus riche, mais plus petite. Lorſque quelqu'un lui parloit, il s'élevoit imperceptiblement, & peu à peu ſur la pointe des pieds, pour paroître plus grand.

Voilà, je l'avouerai, une grandeur bien ridicule ſelon moi. Combien eſt mépriſable aux yeux d'un Philoſophe un

homme qui fait conſiſter ſon mérite dans la hauteur de ſes chevaux & dans celle de ſes domeſtiques ! C'eſt-là pourtant ſur quoi eſt fondée une partie de la gloire des Grands. Leur génie même & leur eſprit réſident dans leurs richeſſes. Dépouillez certain Seigneur des habits ſuperbes dont il eſt couvert ; mettez-le dans un état à ne pouvoir plus parler de ſon équipage, d'une partie de chaſſe, d'un ſouper pouſſé bien avant dans la nuit ; vous ne verrez plus qu'un malotru mal fait, mal bâti, & de la taille duquel le Tailleur avoit caché les défauts ſous un amas de galon ; le Perruquier, réparé la figure & la phiſionomie en lui cachant la moitié de ſon viſage. Sa converſation ſera rampante : à peine aura-t-il la faculté de s'expliquer ; & ſon Valet de chambre auprès de lui paroîtra un Démoſthene.

Si les grands Seigneurs connoiſſoient à quel ridicule les expoſe leur vanité déplacée, peut-être chercheroient-ils à s'attirer par un autre endroit l'eſtime du

public. S'ils n'affectent leurs airs de hauteur que pour ſe faire reſpecter, je les plains d'avoir choiſi le moyen qui les éloigne le plus de leur but. Le mérite, la valeur, la bonne foi : voilà les vertus qui entraînent le cœur. La fierté, l'impoliteſſe, le mépris, l'inſolence, ſont payés de la haine & de l'indignation publique. La contrainte empêche qu'on n'éclate. Le rang de ceux qu'on hait & qu'on mépriſe, force au ſilence ; mais cette gêne augmente le dépit qu'on a d'être obligé de ſouffrir ces affronts.

Les hommes ont en eux-mêmes un penchant qui les porte à l'égalité. Ils ſouffrent à regret d'en voir qui ſont infiniment plus heureux qu'eux, & qui, ſouvent ſans le mériter, jouiſſent de tous les biens & de tous les honneurs de la fortune. Cette jalouſie qu'a le commun des hommes, contre ceux qui occupent des poſtes éminens, ne peut être vaincue que par une vertu qui fait taire l'envie & la force d'avouer que le mérite eſt

joint aux grandeurs, & qu'elles en ſont un juſte prix.

FEMMES.

DIEU créa l'homme pour être bon & vertueux : il fit la femme pour lui donner une compagne fidelle, & qui le rendît heureux ; voilà, je crois, les deux choſes que le libre arbitre a le plus éloignées de la volonté du Créateur.

Pour ne parler ici que des femmes ; la premiere juſtifia bientôt après ſa création, qu'elles ſont beaucoup plus propres à faire donner les hommes au diable, qu'à leur procurer la félicité. Si l'on en croit Machiavel, l'état des maris eſt celui qui fournit le plus de recrues à l'enfer, & il en eſt très-peu qui dans l'infernal ſéjour n'accuſent leurs femmes de les y avoir conduits. Je m'étonne que cet Auteur n'ait pas mis les amans dans la même claſſe que les époux, à moins

que les ſupplices qu'ils ſouffrent dans ce monde ne les affranchiſſent de ceux de l'autre.

Plus je conſidere les maux que cauſent les femmes, plus je ſuis étonné que la Divinité ait jugé à propos d'endormir le bon Adam, & de lui ôter une côte pour en former une compagne, qui lui devoit faire faire tant de ſottiſes. Si Dieu l'eût voulu, le genre humain auroit pu ſe perpétuer par la même voie, qui, ſelon l'ancienne fable, donna le jour à Minerve & à Bacchus. Il eût été beaucoup plus heureux pour le genre humain de ſortir de la cuiſſe ou du cerveau d'Adam, que du ſein d'une mangeuſe de pomme. Nos premiers malheurs vinrent d'elle, & ſon ſexe eſt encore la ſource de preſque tous ceux que nous éprouvons aujourd'hui.

Formez-vous pendant quelques momens l'idée d'une République où il n'y ait point de femmes, vous verrez que le luxe, la ſotte vanité, la médiſance, le

meurtre, le carnage en ſeront preſque bannis.

N'eſt-ce pas pour plaire aux femmes, & pour s'attirer leurs regards, que les hommes diſputent entr'eux de la magnificence des équipages, de la richeſſe des habits, de la délicateſſe des repas, de la ſomptuoſité des bâtimens, & qu'ils cherchent à ſubſtituer ce mérite d'emprunt au mérite réel dont elles font trop peu de cas?

Les hommes en général ne ſont médiſans que pour plaire aux femmes. C'eſt auprès d'elles qu'ils prennent la pernicieuſe habitude de déchirer leur prochain avec art. Chaque amant offre tous les jours à ſa maîtreſſe les coups de langue dont il perce les autres femmes. Ce ſont des victimes qu'il immole à la vanité de la beauté qu'il adore.

Entre les gens d'un certain rang, la plupart des duels & des combats ſont occaſionnés par l'amour & par la jalouſie. Dans les guerres civiles, dans les trou-

bles les plus dangereux, les femmes ſont preſque toujours les boute-feux de la querelle. Depuis Cléopatre, qui brouilla Octave & Antoine, juſqu'à la Ducheſſe de Chevreuſe, qui incita le Cardinal de Retz, & fut l'ame de la Fronde, de combien de guerres, de ruines & de deſtructions les femmes n'ont-elles pas été la cauſe chez tous les Peuples & dans tous les ſiecles?

C'eſt ſous les appas trompeurs de la douceur & de la bonté, que les femmes cachent leur malice. Eſt-il rien de plus doux, de plus modeſte en apparence, qu'une jeune fille qui ſort du Couvent, pour entrer dans le monde? Ses yeux craignent de rencontrer ceux que ſa beauté fixe ſur elle; une aimable rougeur colore ſon viſage; ſa timidité, qu'on prend pour la ſuite d'une auſtere pudeur, en impoſe aux plus circonſpects. Eſt-elle mariée, n'a-t-elle plus beſoin de ſe contraindre, la fierté prend la place de la modeſtie, la hardieſſe celle

de la timidité ; & ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil, de dépit & de colere.

Une femme du monde ne doit ſe lever qu'à deux ou trois heures après midi. Comme il ſeroit meſſéant qu'elle partageât le lit de ſon mari, elle a ſon appartement ſéparé. Elle reſte quelquefois des ſemaines ſans lui parler & ſans le voir, ſi ce n'eſt dans les aſſemblées générales, au Bal, à la Comédie, où l'époux a grand ſoin d'éviter de l'approcher & de lui parler, s'il ne veut être regardé comme un petit Bourgeois, ou comme un jaloux & un hypocondriaque. A peine eſt-elle habillée, qu'elle envoie chez la Marquiſe, chez la Baronne, chez la Préſidente. L'après-dîné ſe paſſe en complimens ou au jeu. Cinq heures ſonnent, elle va à la Comédie Italienne ou à l'Opéra. Elle en ſort pleine des maximes qu'elle y a entendu débiter ; le vin, la bonne chere, la liberté du ſouper leur donnent une nouvelle force ; & elle en eſt ſi convain-

cue, qu'avant que de ſe retirer chez elle, elle les met en uſage avec ſon amant juſqu'à cinq heures du matin, que le jour, à ſon grand regret, la ramene au logis.

Une femme qui a affiché la réforme, prend une route toute oppoſée; mais qui n'aboutit pas moins à la galanterie & à l'infidélité. Elle fuit les airs bruyans & la vie dérangée de celles qui vivent dans le grand monde. Un plumet la ſcandaliſe, les manieres vives, étourdies ne lui conviennent pas. Un jeune homme pourroit lui faire perdre la réputation que trois ans de contrainte lui ont acquiſe. Il lui faut un galant obligé à des ménagemens pareils aux ſiens. Elle ſe trouve dans une claſſe d'hommes chez qui l'hypocriſie tient ſouvent lieu de vertu. Les gens de cet état ſont en galanterie, & auprès des femmes, ſoi-diſant à principes, ce que ſont les Suiſſes dans le Militaire, troupes auxiliaires & jouiſſant de tous les privileges de la Na-

tion. A la faveur de la diſcrétion qui raſſure la Maîtreſſe du logis, & de l'air cagot qui en impoſe au Maître, ils ſe gliſſent dans les familles, ſous le titre de conducteurs dans la voie du ſalut, & ils promettent de mener par la main, dans le chemin du Ciel, juſqu'au petit chien de la fille de la maiſon. Le mari eſt le premier trompé, & bénit chaque jour l'heureuſe connoiſſance de celui qui le déshonore.

La plupart des hommes ſe récrient ſur l'infidélité des femmes; les amans ſe plaignent de leurs maîtreſſes; les maris de leurs épouſes; les aſſemblées particulieres en font le ſujet de leurs converſations; les Tribunaux de Juſtice en retentiſſent. Cependant on voit peu de gens faire aſſez d'uſage de leur raiſon, pour ſe préſerver d'un piege auſſi manifeſte. Le vieillard & le jeune homme, le Courtiſan & le Bourgeois, l'homme de lettres & l'ignorant; tous les hommes enfin ſemblent ſe diſputer à qui ſe ran-

gera le premier ſous l'empire des femmes. Y ſont-ils engagés, ils ſe plaignent & maudiſſent leur état. Sont-ils aſſez heureux pour en ſortir, leur félicité fuit comme l'ombre, & paſſe dans un inſtant; ils ne briſent leurs chaînes que pour ſe donner de nouveaux fers. Leur conduite extraordinaire ſemble aſſez juſtifier que Dieu ne créa les femmes que pour être le fléau perpétuel des hommes.

L'infidélité n'eſt pas le plus inſupportable défaut des femmes. Un mari, dont l'épouſe eſt galante, n'en eſt ſouvent que plus tranquille dans ſon ménage. Elle eſt pleine d'égards pour lui; elle va même juſqu'à le careſſer : attentions trompeuſes, careſſes perfides tant qu'il vous plaira; cela vaut encore mieux que l'humeur revêche & acariâtre, que les contrariétés perpétuelles de ces femmes pour qui la vertu eſt ſouvent un peſant fardeau, qu'elles ne portent que faute de trouver des gens aſſez officieux pour les en décharger, & qui ne laiſſent pourtant

pas de faire ſonner très-haut leur ſageſſe forcée, & de la faire acheter à leurs maris par mille dégoûts & mille amertumes.

Eſt-il de ſupplice comparable à celui que ſouffre le mari d'une chaſte dévote, qui ſe voit obligé de céder tous les jours ſa maiſon à une troupe de pâles Janſéniſtes, pour y tenir leurs aſſemblées? C'eſt-là que ſe prédiſent les malheurs les plus affreux. L'un annonce le bouleverſement de l'Etat, l'autre fait craindre la peſte & la famine, digne châtiment de la clôture du tombeau de l'Abbé Pâris. La Dame du logis, Sybille moderne, fait auſſi ſes prédictions. L'apocalypſe en main, elle dévoile le funeſte avenir qui menace les Moliniſtes. Il faut que ſon époux paſſe ſa vie au milieu de cette eſpece de ſabbat : heureux encore s'il n'eſt point forcé, pour obtenir la faveur de coucher avec ſa femme, d'appeller au *futur Concile*, & de riſquer d'être exilé au bout du Royaume!

Parmi les vices qui ſont particuliers aux femmes, ou qu'elles portent plus loin que les hommes, l'eſprit de haine & de vengeance tient un rang diſtingué. Malheur à celui qui les regarderoit comme un ſexe foible & infirme, dont l'inimitié eſt peu à craindre! Il n'eſt point d'ennemi auſſi dangereux qu'une femme. Le deſir de ſatisfaire ſa paſſion ſemble changer ſon eſſence; elle devient conſéquente & impénétrable dans ſon ſecret. Celle qui croit n'avoir pas aſſez de pouvoir & de crédit pour nuire, s'unit habilement avec quelqu'autre. Un Miniſtre adroit, qui ménage les intérêts de ſon maître, eſt un novice auprès d'une femme offenſée, & qui cherche à ſe venger. Ce qu'il y a de plus terrible, c'eſt qu'il n'y a plus moyen de la fléchir; c'en eſt fait pour toujours. Le pardon des injures paſſe chez le beau ſexe pour une vertu imaginaire.

Le moindre défaut qu'on ait à reprocher aux femmes, & celui en même

temps

temps dont il eſt le plus rare qu'elles ſe garantiſſent, c'eſt la vanité. On la découvre dans toutes leurs actions, dans leurs diſcours, dans leur maniere de marcher, de parler, de regarder. Elles ne vivent pas pour elles, mais pour ceux qui les voient. Elles ſont toujours prêtes à ſe priver de ce qui les ſatisfait, & à adopter ce qui les gêne, dès qu'elles conçoivent la moindre eſpérance d'en recueillir quelque applaudiſſement.

C'eſt là ce qui leur fait porter une attention ſi ſcrupuleuſe ſur ce qui concerne leur parure. Un Général ne délibere pas avec plus de ſoin dans un Conſeil de guerre ſur la réuſſite d'une bataille, qu'une coquette n'examine avec ſes femmes de chambre la bonne grace de ſa robe & de ſa coëffure; le ſuccès d'une mouche placée au coin de l'œil, pour le rendre plus vif, ou miſe auprès de la levre, pour la faire paroître plus vermeille, eſt une affaire qui occaſionne les plus profondes diſſertations. Vingt

miroirs ſont conſultés avant qu'on ſe fixe à une détermination. Une femme auroit moins de peine à reſter enfermée & priſonniere chez elle pendant dix ans, qu'à paroître un inſtant aux Thuilleries ſans être parée.

Rien de plus plaiſant que les différentes formes que la vanité prend chez les femmes, & qu'elle leur fait prendre à elles-mêmes. Toujours dominées par l'envie de plaire & de faire ſenſation par leurs charmes, elles changent d'humeur, de conduite, de langage, d'habillemens, d'amies & de nourriture, ſuivant l'état de leur beauté. Sont-elles jeunes, elles ſont gaies; elles portent des corps; elles mangent peu, dans la crainte de gâter leur taille; elles cherchent des amies jeunes & jolies, parce qu'elles ne craignent pas la comparaiſon. Viennent-elles dans un âge plus avancé, elles mangent beaucoup plus qu'elles ne mangeoient, parce que l'embonpoint leur devient néceſſaire, & qu'une femme graſſe qui

a un certain âge paroît plus jeune qu'une maigre. Elles ne portent plus que des andriennes, parce que n'ayant plus la taille fine, elles ne veulent plus d'habillement qui la leur marque. Elles abandonnent leurs anciennes amies, ſi elles ſont encore jeunes, de peur que le contraſte ne rende leur déclin plus remarquable. Elles affectent un maintien réſervé, parce que les graces & la vivacité de la jeuneſſe deviennent plus ridicules, lorſqu'on n'eſt plus dans cet âge. En un mot, tout change en elles, excepté la vanité, & tout ne change que parce que la vanité ne change pas.

FOLIE.

IL y a quelque temps que, l'eſprit rempli de réflexions philoſophiques ſur la foibleſſe de l'eſprit humain, je crus qu'il ſeroit aiſé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous à l'Hôpital, qui n'ait été adoptée par quelque Peuple, comme une choſe très-ſenſée & très-naturelle. Piqué du deſir de juſtifier par l'expérience une idée auſſi particuliere, je fus viſiter les inſenſés, & je cherchai avec curioſité à connoître la manie de chacun d'eux. Cet examen ne tarda pas à me convaincre que je ne m'étois pas trompé, & qu'il n'y avoit en effet aucun fou dans les petites Maiſons de Paris, qui n'eût pu paſſer pour très-ſage chez quelques-unes des Nations qui habitent cet extravagant Univers.

Le premier fou auquel je m'adreſſai

avoit été enfermé, parce qu'il ſe figuroit devoir bientôt devenir cheval de poſte, pour avoir déſobéi à Saint François d'Aſſiſe, qui lui avoit ordonné en ſonge de réciter chaque jour l'Oraiſon de Sainte Brigitte. Le pauvre homme frémiſſoit dès qu'il entendoit claquer un fouet; & s'il appercevoit un Charretier battant ſes chevaux : *arrête*, s'écrioit-il, *impitoyable fouetteur; tu frappes d'honnêtes gens qui valent cent fois mieux que toi.* Voilà un homme déclaré fou, & enfermé comme tel, pour une opinion généralement reçue à la Chine. Il n'eſt pas de Bonze à Pekin, qui ne menace chaque jour le Peuple du ſort que redoute ce viſionnaire, & qui n'exalte la piété de ceux qui font des aumônes à ſa Pagode, pour ſe racheter de ce malheur.

Le ſecond fou s'imaginoit d'être perſécuté par le Diable, & de l'avoir ſans ceſſe à ſes côtés. *Monſieur Lucifer*, lui diſoit-il, *ayez pitié de moi, je vous prie.*

Je vous donne tout ce que vous me demandez ; je vous fais préſens ſur préſens ; je bois toujours le premier coup à votre ſanté : pourquoi venez-vous me tourmenter ? Alors il ſe mettoit à genoux, baiſoit la terre, & faiſoit mille extravagances. C'eſt du moins ainſi que nous en jugeons. Mais ce jugement ſeroit-il confirmé chez les Peuples, qui, négligeant la bonne Divinité, dont ils n'ont, diſent-ils, rien à craindre, adreſſent tous leurs hommages, & offrent tous leurs ſacrifices à l'Etre mal-faiſant, pour l'appaiſer & ſe le rendre favorable ? S'il y a parmi eux des petites Maiſons, il eſt bien évident qu'elles ſont deſtinées aux gens qui penſent comme nous.

En quittant cette ſeconde loge, j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue folle, pour avoir cru aux prédictions de quelque diſeur de bonne-aventure. Son enfant avoit été la premiere victime de ſon extravagante crédulité. Frappée des funeſtes pronoſtics

du Devin ſur ce fruit d'un accouchement tout récent, elle donna la mort à l'innocente créature, & ſe vanta de ſon crime, comme d'une action remplie de piété & de tendreſſe. Les Juges inſtruiſirent d'abord ſon procès, ſuivant toute la rigueur des loix ; mais convaincus de la folie de cette malheureuſe mere, ils ſe contenterent de la condamner à être enfermée pour toujours. Un Parlement compoſé de Banians ſe ſeroit bien gardé de prononcer un tel Arrêt. C'eſt l'uſage parmi eux, qu'auſſi-tôt qu'un enfant vient au monde, on conſulte un Aſtrologue ſur ſa deſtinée. Lorſque les aſtres ne lui ſont pas favorables, on regarderoit comme des impies & comme des inſenſés les parens qui lui conſerveroient une vie qu'il doit rendre ou malheureuſe ou criminelle.

Une autre folle me tint des diſcours qui me divertirent beaucoup. « Mon-» ſieur, me dit-elle, vous voyez en moi » une fille que le Ciel a comblé d'hon-

» neurs. Saint Pâris, ce Thaumaturge,
» au tombeau duquel s'operent tant de
» miracles, a bien voulu quitter le Ciel
» pour me venir faire un enfant. Je ſuis
» actuellement enceinte de ſes œuvres,
» & je dois accoucher d'un fils qui anéan-
» tira les Jéſuites, & réformera le luxe
» de la Cour de Rome ». *Cette fille eſt-elle enceinte, demandai-je à l'homme qui me conduiſoit ?* « Oui, Monſieur, me
» dit-il, elle l'eſt. Véritablement on
» ignore de qui, & l'on croit que la
» crainte qu'elle a eue qu'on ne connût
» ſa foibleſſe, eſt ce qui l'a fait devenir
» folle ». Les prétentions de la Concubine de Saint Pâris auroient trouvé plus de croyance parmi les Péruviens, que parmi nous; c'eût même été l'unique moyen de la préſerver du ſupplice du feu, décerné par leurs loix contre celles des filles conſacrées au Soleil, qui manquent à la chaſteté; car ces mêmes loix changent leur rigueur en vénération pour celles qui aſſurent que c'eſt le So-

leil qui eſt l'auteur de leur groſſeſſe; & une crédulité abſurde corrige ainſi une abſurde ſévérité.

Pluſieurs autres exemples vinrent à l'appui de ceux-ci, pour me confirmer dans mon opinion. N'eſt-ce donc que cette raiſon, me diſois-je, en ſortant de l'Hôpital? Cette lumiere naturelle, dont les Philoſophes font tant de bruit, n'a-t-elle été accordée qu'à certains Peuples privilégiés? L'ame des autres n'eſt donc ni de la même eſpece, ni de la même nature? A-t-elle été donnée également à tous les hommes? D'où vient agiſſent-ils ſi diverſement? Qui ſont les ſages? Qui ſont les fous? Chacun ſe pique de connoître le vrai: où trouver des Juges impartiaux qui puiſſent décider cette diſpute?

A parler exactement, il ſemble qu'il y ait une égale portion d'extravagance dans tous les pays, qui pour être différente, ne laiſſe pas d'être auſſi conſidérable. De toutes les généralités, la plus

vraie & la plus évidente eſt que les hommes ſont également fous, & que le nombre des ſages eſt exceſſivement petit dans toutes les parties du monde. On trouve même le germe d'une eſpece de folie univerſelle, qui eſt la même dans toutes les Nations. Je la compare à une fleur, qui dans un climat eſt plus colorée que dans un autre; en Orient plus découpée qu'en Occident; mais qu'on reconnoît aiſément être la même, pour peu qu'on la conſidere.

FRANÇOIS.

LES François me paroiſſent non-ſeulement une des plus brillantes Nations qu'il y ait actuellement; mais même qu'il y ait eu dans tous les ſiecles. Ils réuniſſent en eux les principales qualités qu'ont eu les Grecs & les Romains, & ils ont produit, dans tous les genres, pluſieurs de ces hommes rares qui illuſtrent éternellement un Peuple. La jalouſie que les autres Nations ont contr'eux, & qu'elles ne ſauroient cacher, eſt une preuve eſſentielle de leur mérite. On n'eſt point jaloux de ceux qu'on croit au-deſſous de ſoi.

Il ſemble qu'il y ait un Génie favorable qui préſide à la conſervation & à la gloire de la France. Les François ont cela de commun avec les Romains, que leurs malheurs & leurs pertes n'ont ſervi conſtamment qu'à préparer la voie à

leurs triomphes, & qu'ils n'ont jamais été auſſi grands que peu de temps après qu'ils ſembloient avoir été entiérement abaiſſés.

Quoique les François n'aiment rien tant que le luxe & les commodités de la vie, & qu'ils appréhendent la mort, autant & peut-être plus que d'autres, lorſqu'ils la voient s'approcher lentement, & entourée de tout ſon appareil lugubre, ils ſont pourtant braves ſoldats, & on peut dire qu'ils ceſſent de craindre le trépas, lorſqu'il s'offre à leurs yeux ſous l'image de la gloire. Un François ne ſaura pas ſe tirer un coup de piſtolet avec autant de ſang froid qu'un Anglois; mais il lui donnera l'exemple du courage, quand il faudra braver une batterie de canon; & après avoir tremblé dans ſon lit, à la vue de ſon Médecin, il courra avec joie à l'attaque d'un baſtion, ou d'un chemin couvert.

S'il y avoit quelque reproche à faire aux François ſur l'article de la bra-

voure, c'eſt qu'ils la font ſervir quelquefois à tout autre uſage qu'à la défenſe de la Patrie. Incapables de baſſeſſe, fideles aux maximes de l'honneur, ils ſont quelquefois trop ſuſceptibles ſur ce qu'ils croient en pouvoir bleſſer les maximes. Malgré les rigoureuſes loix contre les duels, on voit tous les jours arriver des affaires qui leur paroiſſent ne devoir être terminées que par un combat. La ſource de la plupart de ces querelles eſt dans la plaiſanterie, que les François ne ſouffrent qu'à regret, quoiqu'ils n'aiment rien tant qu'à plaiſanter. Leur amour-propre s'offenſe aiſément, & ils ne ſongent pas que celui des autres n'eſt ni moins vain, ni moins ſenſible.

Il n'y a point de Nation qui puiſſe raiſonnablement conteſter aux François cet air qui prévient, cet enjouement qui plait, ces manieres qui charment, cet accueil gracieux, ces complaiſances aimables, ces heureuſes ſaillies; en un mot, cette brillante vivacité, qui fait

le caractere général de ce Peuple.

Dans preſque toutes les Nations, les mœurs & les inclinations du Peuple ſont très-différentes de celles de la Nobleſſe. En France, il n'en eſt pas de même; & à quelque choſe près, les ſentimens & les uſages des Bourgeois reſſemblent aſſez à ceux des Nobles. La différence qu'on y apperçoit vient beaucoup plus de l'impoſſibilité où ſont les Bourgeois de faire une certaine dépenſe, que de l'oppoſition de leur caractere à celui des Nobles.

On trouve également chez les uns & les autres un eſprit doux, traitable & humain. Leurs manieres ſont affables; on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni de groſſier; rien qui ſente la ruſticité & la férocité des Anglois. Un Ouvrier occupé au travail, quittera ſa boutique pour remettre un Etranger dans le bon chemin dont il ſe ſera égaré, ſans qu'il exige pour cela le moindre ſalaire; bien différent ſur ce point d'un Plébéien Hollandois, qu'on m'a aſſuré demander de l'ar-

gent pour avoir appris l'heure qu'il étoit. Ce qui releve encore le mérite de cette politeſſe répandue en France dans tous les états, c'eſt qu'elle n'a rien de gênant, rien d'affecté, rien de ridicule. Les voiſins de notre Nation, quelque jaloux qu'ils ſoient de ſa grandeur & de ſa puiſſance, lui rendent pourtant cette juſtice, que nul autre ne connoit mieux qu'elle les bienſéances de la vie: auſſi le Royaume eſt-il rempli d'Etrangers, qui accourent en foule dans un pays où il eſt ſi gracieux de voyager.

C'eſt en effet chez eux qu'il faut venir voir les François, pour les trouver tels que nous venons de les dépeindre. Sortent-ils de leur pays, il ſemble que toute leur politeſſe les abandonne, & l'on peut dire qu'un François eſt ordinairement auſſi peu aimable ailleurs, qu'il eſt gracieux chez lui. On croiroit que ce n'eſt plus le même homme. Il mépriſe tout ce qu'il voit; il veut primer dans toutes les occaſions. L'ambition

d'élever les mœurs & les coutumes de ſon pays au-deſſus des autres, & par conſéquent de ſe louer lui-même indirectement, en louant ſa Patrie, le fait manquer à chaque inſtant aux regles les plus ſimples de l'honnêteté. Les éloges même qu'il donne à ceux qui l'accueillent, leur deviennent inſultans. Ce qu'il trouve de bon en eux, il ne le loue que comme une imitation des bonnes qualités françoiſes. L'Etranger dit-il quelque choſe d'ingénieux, il parle comme un François; a-t-il ces manieres engageantes, il a celles d'un François; eſt-il d'une figure brillante & aimable, il a l'air d'un François. Se peut-il rien de ſi inſupportable qu'une pareille manie? La hauteur mépriſante des Anglois n'eſt peut-être pas plus choquante. Ils vous diſent tout naturellement qu'il n'y a qu'eux qui ſoient eſtimables. Les François ne s'expliquent pas ſi cruement; mais ils font entendre qu'on n'a quelque mérite qu'autant qu'on leur reſ-

ſemble. Lequel vaut le mieux ?

Quelque prévenus que les François ſoient en leur faveur, quelque bonne opinion qu'ils aient de tout ce qu'ils ſont & de tout ce qu'il y a chez eux, ils n'ont cependant aucune averſion marquée pour les manieres, & ſur-tout pour les modes étrangeres; ils les adoptent aiſément. Il eſt vrai qu'ils y ajoutent ou qu'ils y diminuent quelque choſe, afin qu'ils puiſſent dire que le bon goût françois s'y trouve; car ſi les François ont aſſez de bon ſens pour profiter des découvertes des Etrangers, ils ont trop de vanité pour ne pas vouloir ſe les approprier, & paſſer pour en être les auteurs, ou du moins pour les avoir perfectionnées.

Cette vanité contribue à rendre les François malins & railleurs. Ils n'ont pas le courage de renoncer au petit honneur qui peut leur revenir d'un bon mot. Un ami ſacrifie ſouvent ſon ami au plaiſir d'amuſer un cercle par quelque

ſaillie heureuſe. Auſſi les François ne connoiſſent-ils gueres l'amitié, & toutes leurs unions ſont des liaiſons d'intérêt ou de plaiſir. Leur inconſtance naturelle ne permet pas qu'ils s'attachent fortement à un objet; & ſouvent celui qui leur a plu la veille, & pour lequel ils paroiſſent paſſionnés, leur déplaît le lendemain.

Tant de légéreté prend ſa ſource dans leur vanité & dans leur ambition, encore plus que dans leur tempérament. Ils s'uniſſent d'abord avec les perſonnes, ou pour en être loués, ou pour en être ſervis dans leurs projets. Ces mêmes perſonnes ont de leur côté les mêmes idées. Il eſt impoſſible que deux hommes qui veulent être loués & mis au-deſſus des autres, puiſſent long-temps être amis. Ils ſe rencontrent à chaque inſtant en oppoſition l'un l'autre, & ils ſe ſéparent par les mêmes raiſons qu'ils s'étoient unis.

La vivacité des François mériteroit des

éloges, si elle n'étoit souvent outrée & déplacée, & si elle ne dégénéroit en une activité pétulante qui veut tout faire, tout dire, tout embrasser, tout emporter. Un Chinois disoit, au sortir d'une conversation qu'il avoit eue avec un Marchand François : *qu'il étoit impossible qu'un Chinois pût écouter en un mois tout ce qu'un François pourroit lui dire dans une heure.* Entrez en effet dans une assemblée de François, vous entendrez un bourdonnement continuel de différentes voix; vous vous croirez au milieu d'un essaim d'abeilles, à qui le Ciel auroit accordé la figure humaine. C'est sur-tout aux jeunes gens qu'on peut reprocher ce babil excessif. Ils ne se contentent pas de parler les uns après les autres ; ils craignent que le temps ne leur manque ; ils crient ordinairement tous ensemble, plutôt qu'ils ne s'expliquent & ne se communiquent leurs idées. Quelquefois il arrive que lorsque deux ou trois parlent, deux ou trois autres chantent, & deux ou trois autres sifflent.

A parler en général, on peut dire qu'aucune Nation n'a cultivé les Sciences & les Arts avec plus de ſuccès que la Nation Françoiſe. Le point de perfection où elle les a portés, ſur-tout durant le ſiecle de Louis XIV, ne lui laiſſe rien à envier aux Grecs & aux Romains. Il ne ſeroit peut-être pas difficile de prouver que les grands Hommes en tout genre qui ont vécu en France dans ce court eſpace, égalent en nombre & en mérite tous ceux qu'ont produit la Grece & l'Italie pendant la durée des ſiecles où les Sciences ont fleuri chez elles. Il eſt bien certain du moins que Rome & Athenes n'eurent jamais rien de ſemblable à cette foule d'établiſſemens que Louis XIV a faits à Paris en faveur des Arts & des Sciences, & qui ſemblent avoir fixé à perpétuité le ſéjour des Muſes dans ce Royaume.

Tandis que les Académies de Peinture, de Sculpture & d'Architecture dureront, il ſe formera des Peintres, des Sculpteurs, des Graveurs & des

Architectes. Sous le regne d'un Roi qui n'aimeroit point les Arts, ils ſe ſoutiendroient encore, parce que les deux motifs qui les encouragent ſubſiſteroient. Ces deux motifs ſont l'ambition & le deſir du gain. L'ambition eſt flattée par l'eſpérance d'être Académicien; & lorſqu'on eſt Académicien, par celle d'être Adjoint, Profeſſeur, Recteur, &c. Le deſir du gain a pour objet les revenus attachés à certains poſtes. D'ailleurs, Paris ne peut jamais laiſſer dans l'indigence ceux qui excellent dans les Arts. Quoiqu'un Roi n'aimât point les ſtatues & les tableaux, il y auroit cependant à Paris trois cent mille perſonnes qui voudroient avoir leurs portraits, & cent mille qui voudroient orner leurs maiſons. Pour faire fleurir éternellement les Arts, dans une Ville où il y a un million d'ames, il ne s'agit que de les porter juſqu'à un certain point. Quand ils ont jetté de profondes racines, rien ne peut les arracher, & il faut la révolution totale d'un Empire pour les détruire.

La gloire que les François ſe ſont acquiſe par leurs talens n'eſt pas abſolument ſans tache. On les accuſe généralement en Angleterre de penſer ſuperficiellement, & d'avoir plus d'eſprit que de ſcience. Ce reproche a quelque choſe de réel, Il eſt certain que parmi le grand nombre d'Auteurs, dont la France abonde plus que tout autre pays, la plupart n'écrivent que des bagatelles, des Contes, des Romans, des Poëſies galantes, & qu'on donne trop libéralement à Paris le nom de Savant à un homme qui ne fait que des Comédies. Il y a cependant des génies de la premiere volée, qui ne doivent nullement être confondus dans cette claſſe.

On peut diviſer les Savans de Paris comme les Grecs diviſoient leurs Divinités, en Dieux & en demi-Dieux. Les demi-Savans fourmillent en France, & y aviliſſent quelquefois les Lettres, qu'ils s'imaginent honorer. Tout le monde y veut avoir de l'eſprit: c'eſt le foible de la Nation. On aime mieux paſſer pour

frippon que pour bête. Tel homme ne ſe ſoucie pas d'être regardé comme une perſonne dont les mœurs ſont ſcandaleuſes, qui ſeroit au déſeſpoir qu'on ne le crût pas en état de deviner les Enigmes du Mercure-Galant, & compoſer un Madrigal.

Les femmes veulent auſſi décider ſouverainement des ouvrages d'eſprit. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que ſouvent leurs déciſions valent mieux que celles des hommes. Elles ont une certaine délicateſſe naturelle, qui, n'étant pas gâtée par des études mal digérées, rend leur goût beaucoup plus fin & plus aſſuré que celui des demi-Savans.

Cette prétention générale à l'eſprit, ne laiſſe pas que de produire ſouvent un bon effet. Bien des gens commencent à étudier par amour-propre, qui continuent enſuite par goût, & qui réuſſiſſent. Ils reſſemblent à ceux qui entrent au Séminaire, dans l'unique but d'avoir des Bénéfices, & qui, par le bon exemple qu'ils voient dans cette maiſon, de-

viennent véritablement dévots. Dans la foule de ceux qui écrivent, il y en a ſans doute beaucoup que le Public en auroit bien diſpenſés. Les mauvais, les médiocres & les bons ont eu le même objet en vue ; l'émulation les a tous conduits, mais le génie les a diverſement ſecondés. Semblables à ces Grecs qui diſputoient le prix de la courſe dans les Jeux Olympiques, les uns ont reſté au milieu de la carriere, les autres n'ont pu achever de la fournir ; enfin, quelques-uns ont atteint au but. De même qu'il auroit été ridicule de condamner les Jeux Olympiques, parce que le prix étoit réſervé à peu de gens ; de même il ſeroit inſenſé de blâmer le nombre de François qui s'appliquent aux Sciences, parce qu'ils ne réuſſiſſent pas tous également. On doit leur ſavoir gré des tentatives qu'ils font, & ſonger qu'il eſt plus aiſé de rencontrer un beau jour ſur cent que ſur vingt-cinq.

GENEVOIS.

Leur Ville étoit autrefois assez mal bâtie; mais elle s'embellit tous les jours par un grand nombre de maisons, dont l'architecture est d'un très-bon goût. Les fortifications de Geneve sont bonnes & régulieres ; on y travaille perpétuellement, & les Bourgeois contribuent volontiers aux frais nécessaires pour les perfectionner.

Les Genevois auroient pu se passer de ces fortifications qui leur coûtent infiniment. L'alliance qu'ils ont avec la France & les Cantons Protestans, les garantissoit des insultes & des invasions des Savoyards, devenus leurs ennemis, depuis qu'ils ont cessé d'être leurs maîtres. Les François ne doivent point souffrir que le Duc de Savoie s'agrandisse au-deçà des Alpes, & les Cantons Protestans ne doivent point laisser dé-

truire ou ſubjuguer une Ville, qui peut être regardée comme la Métropole de la Religion Réformée.

La Politique & la Religion conſpirant toutes deux à la défenſe des Genevois, leurs belles fortifications pourroient au contraire contribuer à leur perte. La France n'eût jamais été tentée de manquer à l'alliance de Geneve, ſi elle eût toujours reſtée dans ſon premier état. Qui ſait ſi dans la ſuite elle penſera toujours de même? C'eſt riſquer beaucoup que d'expoſer une belle femme aux regards d'un homme, dont le cœur s'enflamme aiſément, & qui peut trouver le ſecret d'être heureux. Peut-être les Genevois ſe repentiront-ils un jour d'avoir paré leur Ville comme une nouvelle mariée. Quelque Roi de France pourroit bien s'en rendre amoureux, & l'épouſer contre les regles. Quand la choſe ſeroit faite une fois, il ne ſeroit pas aiſé de faire caſſer le mariage. Les Genevois ſe raſſurent ſur ce que leur

Ville, dans l'état le plus parfait, ne récompenſeroit pas la France de la perte de l'alliance avec les Cantons Proteſtans, & des frais qu'elle ſeroit obligée de faire pour s'en rendre la maîtreſſe.

La Librairie eſt une des principales branches du négoce de cette Ville toute commerçante. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on imprime dans cette Ville peu de livres qui traitent des matieres du Proteſtantiſme; on auroit peine à les débiter, à cauſe des Libraires de Hollande & d'Angleterre qui ſont à même d'en fournir plus commodément tous les Réformés, & ſur-tout les Réfugiés de France. On imprime donc à Geneve tous les Docteurs Eſpagnols & Italiens. Sanchez, Eſcobar, Molina, Cajetano, Bellarmin, &c, ont obligation aux Proteſtans de la conſervation de leurs ouvrages. Les Genevois les donnent même tels qu'ils ſont. Malgré la différence de Religion, ils ne changent jamais un ſeul mot dans les livres qui leur ſont le plus contraires.

Les Genevois en général ſont gros & gras; ils paſſent pour être de mauvaiſe humeur, & peu hoſpitaliers; mais on leur fait tort de leur donner ce caractere. Ils ſont polis & affables beaucoup plus que tous leurs voiſins. Ils ont beaucoup de frugalité & de continence, & tâchent de paroître d'une gravité ſinguliere. Cette paſſion les fait tomber ſouvent dans un excès ridicule.

Un défaut commun à tous les Habitans de Geneve, c'eſt une haine un peu trop violente contre la Religion Catholique. Ils ſe nourriſſent avec plaiſir dans les idées qui peuvent lui être les plus contraires. Leurs converſations deviennent des eſpèces d'enthouſiaſmes, dès qu'on leur en parle. Qu'ils rejettent la croyance de l'Egliſe comme défectueuſe, je ne fais point ici l'office de Controverſiſte pour les réfuter; mais un Philoſophe peut leur repréſenter, que ſi on doit combattre ce qu'on regarde comme une erreur, on ne doit pas pour cela

haïr ceux qui ont le malheur d'en être infectés.

Il faut avouer que ſur ce point les Italiens leur rendent bien le change. Le nom ſeul de Geneve eſt pour eux un épouvantail. Lorſqu'un jeune homme en Italie veut obtenir quelque choſe de ſa famille, il la menace de ſe retirer à Geneve: *men'andero in Geneva.* Un pere de famille qui entend prononcer ces paroles à ſon fils, n'en eſt pas moins frappé, que s'il lui diſoit, *je m'en irai à tous les Diables.*

GÉNIE.

IL ſemble qu'à meſure que les Arts & les Sciences ſont plus anciennement établis dans un pays, on devroit y voir augmenter le nombre des grands Ecrivains & des excellens Artiſtes. Le goût des belles choſes répandu dans une Nation, les diſtinctions qu'elle ne manque pas d'aſſurer à ceux qui les produiſent, l'émulation, qui eſt le fruit de ces diſtinctions, & ſur-tout les bons modeles qui reſtent des grands Maîtres, tout cela devroit être autant de garants de l'accroiſſement & de la perfection des Sciences & des Arts. Il arrive néanmoins que pour l'ordinaire il en va tout autrement. Raphaël, Michel-Ange, le Titien, les deux Carraches, Jules-Romain, le Tintoret, Paul de Verone, le Dominiquin, le Correge, brillerent à-peu-près dans le même temps en Italie. Depuis leur

mort, à peine a-t-elle compté dans chaque ſiecle un ou deux hommes dignes d'être comparés à ces premiers. La France n'a pas été plus heureuſe. Malgré tout ce que put faire Louis XIV pour fixer les Arts & les Sciences au haut degré où ils étoient parvenus ſous ſon regne, malgré tout ce qu'on a fait depuis pour les y ſoutenir, on ne peut ſe diſſimuler qu'ils commencent à décheoir parmi nous. Ceux qui paſſent pour exceller ſont plus rares, & moins parfaits que leurs Maîtres.

Quelle peut être la raiſon qui produit la décadence au milieu de tout ce qui devroit faciliter les progrès ? C'eſt qu'il n'y a que le génie qui ſoit capable d'atteindre à la perfection ; c'eſt que l'eſprit, l'application, l'étude des grands modeles, l'eſpérance même des honneurs ne peuvent élever quelqu'un juſqu'au degré où le génie ſeul a droit de conduire ceux qu'il anime. C'eſt que ce génie eſt un pur don de la nature, auquel

rien ne peut ſuppléer ; c'eſt que ſi le Ciel n'a pas verſé en nous cette flamme divine, dont il eſt l'unique diſpenſateur, ni l'exemple des grands Maîtres, ni aucune émulation, ni aucun encouragement ne nous fera enfanter les chef-d'œuvres qui ſont ſortis de leurs mains ; c'eſt qu'enfin la nature, qui, nous ne ſaurions trop le répéter, donne ſeule le génie, ne fait pas tous les jours des prodiges, & qu'il en eſt des grands Hommes comme de ces feux aëriens qui ne paroiſſent que dans certaines ſaiſons, ou comme de ces météores encore plus extraordinaires, qu'on ne voit que rarement dans une longue ſuite de ſiecles.

Note du Rédacteur. Cet article eſt à-peu-près contradictoire à celui qui a pour titre ; *Encouragemens néceſſaires au progrès des Sciences.* Le Lecteur les conciliera, s'il peut, ou il conclura de l'un & de l'autre, qu'on ne voit pas toujours les mêmes choſes ſous le même point de vue, & que la vérité eſt une choſe bien difficile à trouver.

GOUVERNEMENS.

ON diſpute depuis long-temps ſur le plus ou le moins d'avantages du Gouvernement Monarchique & du Gouvernement Républicain. Les partiſans de la liberté ſoutiennent qu'il eſt dangereux d'être uniquement ſoumis au caprice d'un ſeul homme, & qu'il eſt dur d'être dévoué aux volontés d'une ſeule perſonne, qui ne peut être remiſe dans le bon chemin, lorſqu'elle veut s'en égarer. La puiſſance abſolue leur paroît quelque choſe de contraire au droit des gens & à la nature. Ils ſouffrent à regret que les humains n'aient d'autre part dans leur Gouvernement & dans leur conduite, que celle qu'on veut bien leur y laiſſer prendre. Ceux au contraire qui ſont pour le pouvoir Monarchique, ſe récrient ſur les inconvéniens qui naiſſent du partage de l'autorité

entre cent Particuliers différens. C'eſt, ſelon eux, avoir cent Rois au lieu d'un; c'eſt être le Sujet d'un nombre infini de Souverains, que de vivre ſous les Loix Républicaines. S'il faut obéir, autant vaut-il que ce ſoit à un maître qu'à pluſieurs. Qu'importe qui je ſerve, dès que je dois toujours être réduit à cette condition? D'ailleurs, lorſqu'un Roi eſt bon, il rend tout ſon Etat heureux. Il ne faut que ſa ſeule vertu pour faire le bonheur de tous ſes Sujets; mais dans un Etat libre, la vertu d'un Sénateur eſt balancée par le vice de l'autre, & le déſintéreſſement d'un homme en charge, par l'avidité d'un de ſes Collegues. Ainſi, il y a toujours un conflit entre les premiers de la République, qui porte préjudice aux ſimples Particuliers.

Lorſqu'on examine, prévention à part pour le pays où on eſt né, les différentes formes de Gouvernement, on ne ſait à laquelle donner la préférence.

Il y a dans tous les pays le moins bon & le moins mauvais, & l'on ne ſait pas trop pour quel parti ſe déterminer. L'Etat Monarchique, conduit ſagement, eſt un Etat heureux & fortuné. Le Gouvernement Républicain, lorſqu'il eſt prudemment partagé entre le peuple & les Magiſtrats, produit la félicité publique. Mais auſſi ces Gouvernemens ſont ſujets à de terribles retours. Un Néron fait plus de mal lui ſeul que dix Titus ne ſauroient faire de bien. Les brouilleries de quelques Particuliers coûterent à Rome plus de ſang qu'elle n'en auroit verſé dans cent ans de guerre contre les ennemis de la République.

Il eſt moralement impoſſible de trouver une forme de Gouvernement qui n'ait ſon bien & ſon mal. La meilleure eſt celle qui eſt la moins mauvaiſe. On voudroit en vain décider entre l'Etat Monarchique & le Républicain. Leur valeur & leur mérite ne conſiſtant que dans certaines circonſtances ; d'abord

qu'elles ne s'y trouvent pas, on eſt en droit de donner la préférence à l'un ou à l'autre, ſuivant les diverſes occurrences.

GUEBRES.

C'EST le nom qu'on donne aux reſtes infortunés des anciens Habitans de la Perſe. Quelques Savans ont prétendu que la religion de ces anciens Parſis étoit celle des ſages Philoſophes; qu'ils croyoient l'exiſtence d'un Etre Suprême, ſouverain Maître & moteur abſolu de l'Univers; que le culte qu'ils lui rendoient étoit exempt de ces ſuperſtitions ridicules que les trois quarts des Orientaux conſervent aujourd'hui, & que les Grecs pratiquerent avec tant de ferveur; que s'ils mêlerent à cette croyance le ſabéiſme, c'eſt-à-dire, une vénération profonde pour les corps céleſtes & les élémens, cette vénération n'alla point juſqu'à un culte

religieux. D'autres Savans, mieux fondés ce ſemble, n'ont vu dans les Perſes que de véritables Idolâtres qui adoroient le ſoleil, & qui ne reconnoiſſoient d'autre Etre ſuprême que le feu en général. Pour démêler parfaitement la vérité, il faudroit avoir les écrits originaux de Zoroaſtre, le Fondateur de cette Religion. Mais quoi qu'en aient penſé certains Auteurs, la ſuppoſition des Ouvrages qu'on attribue à ce Légiſlateur eſt manifeſte. Les plus habiles Critiques en conviennent, & les Guebres eux-mêmes, qui devroient être les poſſeſſeurs de ce dépôt, s'il exiſtoit, donnent à leurs livres une origine plus moderne, & proteſtent n'avoir aucune connoiſſance de ces écrits anciens & rares qu'on ſuppoſe entre leurs mains.

On ne connoît gueres mieux la perſonne de Zoroaſtre que ſes Ouvrages. On n'eſt d'accord ni ſur ſa Patrie, ni ſur le temps où il a vécu, ni ſur le rôle qu'il a joué dans le monde. Les uns veulent

qu'il n'ait été qu'un ſimple Réformateur; les autres au contraire l'érigent en Légiſlateur; pluſieurs en font un Sorcier; il y en a qui ſoutiennent que c'étoit un Prince Souverain, tour-à-tour Perſan, Chinois, Juif. Un Rabin nous le donne pour un Diſciple du Prophete Eſdras, & Prideaux pour un Valet de pied de Daniel. Je ne parle pas du Savant Huet, qui a entrepris de prouver que Moïſe & Zoroaſtre n'étoient qu'une même perſonne. Ne vaudroit-il pas mieux avouer qu'on ne peut rien dire de Zoroaſtre avec quelque certitude, que ces trois mots, *Zoroaſtre a vécu.* Et ſe peut-il rien de plus ſurprenant que la hardieſſe de quelques Savans modernes, qui ont parlé de ce Légiſlateur avec autant de ſûreté que s'ils avoient vécu de ſon temps, & ſans témoigner le moindre doute ſur ce qu'ils avançoient? Voilà une preuve bien évidente que les Savans les plus reſpectables n'attendent pas quelquefois pour ſe déterminer que la vérité paroiſſe

ſans nuage. Ils choiſiſſent, ainſi que les autres hommes, ce qui les flatte le plus, ou ce qu'ils croient le plus probable. Ils parlent & agiſſent enſuite comme s'ils étoient parfaitement convaincus de ce qu'ils diſent. Faut-il s'étonner que les erreurs ſe multiplient, lorſqu'elles nous viennent des mains dont nous attendions la vérité ?

La Religion des Guebres modernes ne peut gueres nous éclairer ſur celle que Zoroaſtre preſcrivit à leurs ancêtres. La crainte des Mahométans leur a fait altérer leurs principes dans bien des choſes, pour ſe purger du crime d'idolâtrie que ceux-ci leur reprochoient, & la longue fréquentation qu'ils ont eue avec les Chrétiens Orientaux a occaſionné un mélange de dogmes, de traditions, de rites, ſenſible à quiconque veut ſe donner la peine de rapprocher les deux Religions.

Ce qui leur reſte de plus particulier, c'eſt le culte qu'ils rendent au feu, ſoit

dans l'intérieur de leurs maiſons, ſoit en public, dans les Temples, & par l'entremiſe de leurs Prêtres. Un des principaux emplois, c'eſt de veiller ſans ceſſe à la conſervation du feu qui brûle dans les Temples, auxquels on donne le nom de *Pyrées*. Ils n'oſent approcher de l'autel où il brûle, qu'avec la bouche couverte d'un linge, de peur qu'il ne ſoit profané par leur ſouffle. C'eſt par le même principe que les ſoufflets leur ſont interdits, & qu'ils ne peuvent toucher leur feu ſacré avec une épée ou avec un couteau. Ces inſtrumens meurtriers, & deſtinés ordinairement à la deſtruction des créatures, ſouilleroient la pureté de cet élément. Au reſte, ce feu eſt entretenu avec des baguettes du bois d'un arbre que les Perſans appellent *hatom*: c'eſt le ſeul qui puiſſe ſervir à cet uſage. S'il vient malheureuſement à s'éteindre, on ne peut le rallumer qu'avec de certaines précautions, & il faut que ce ſoit de la maniere la plus pure qu'il eſt poſ-

ſible. Le moyen regardé comme le plus noble, eſt de réunir les rayons du ſoleil dans un foyer ardent. On emploie auſſi le feu du Ciel, lorſqu'il s'eſt attaché à quelque matiere combuſtible, les feux folets qui voltigent dans les campagnes, ou l'acier avec la pierre à feu, &c. Quant au feu que les Particuliers conſervent chez eux, & qu'on peut comparer aux Dieux Pénates des Grecs & des Romains, on eſt moins ſcrupuleux ſur ſon entretien. S'il vient à s'éteindre, on en va querir chez ſon voiſin.

Autrefois la profanation du feu étoit punie de mort chez les Perſes. Cette loi n'avoit rien que de ſage : puiſqu'ils regardoient le feu comme une émanation de l'Eſſence divine, n'étoit-il pas naturel qu'ils puniſſent du dernier ſupplice ceux qui manquoient de reſpect à cet élément. La folie des Perſes ne conſiſtoit point dans le châtiment de ceux qui manquoient à la Religion, mais dans la Religion même. Les Mahométans ont

fait ceſſer cette coutume, lorſqu'ils ſe ſont rendus maîtres de l'Empire. En revanche, ils ont emprunté des Guebres celle de prier cinq fois le jour, ou peut-être auſſi les Guebres l'ont-ils priſe des Mahométans. Lorſque deux peuples différens n'en font plus qu'un ſous le même Souverain, le Vaincu prend également les maximes du Vainqueur, & le Vainqueur les coutumes du Vaincu. Peu-à-peu, de deux caracteres oppoſés, il s'en forme un troiſieme qui tient de l'un & de l'autre.

Les Prêtres Guebres prient en ancien Perſan, langue encore moins entendue du commun des Guebres, que le latin ne l'eſt en Europe & ailleurs du ſimple peuple. Les Mahométans ſe moquent de cet uſage; ils diſent qu'il eſt bien vrai que la Divinité entend toutes les langues; mais qu'un homme qui la prie, n'en doit pas moins ſavoir ce qu'il lui demande.

Près de leur principal Temple, bâti ſur une montagne, & qu'ils appellent le

Foyer du feu éternel, ces Prêtres tiennent une école pour ceux qui ſont deſtinés à leur ſuccéder dans le Sacerdoce. C'eſt de là que ſe répand parmi le Peuple une tradition qu'il regarde comme auſſi certaine que les choſes les plus évidentes ; ſuivant laquelle l'Empire doit leur être rendu, & leur Religion revenir dans un état auſſi floriſſant qu'elle étoit avant le Mahométiſme. Cette eſpérance, quelqu'éloignée qu'elle ſoit, les conſole & les attache plus fermement à la croyance de leurs Peres.

Ce qui contribue le plus à conſerver les reſtes de cette Nation infortunée, ce ſont les exhortations que font ſans ceſſe les Prêtres d'avoir le plus d'enfans qu'il eſt poſſible, & de ne point reſter oiſifs. La plus vertueuſe action, ſelon eux, que puiſſe faire un homme, c'eſt d'en engendrer d'autres ; & après cet acte de vertu, il n'en eſt aucun qui ſoit ſi méritoire que de cultiver une terre qui eſt en friche, ou de planter un arbre.

Ces opinions ſont ſi bien enracinées dans l'eſprit des Guebres, qu'on en trouve très-peu qui n'aient pluſieurs enfans, & qu'il n'eſt aucun d'eux qui ne travaille aſſez pour pouvoir ſuffire aux beſoins de ſa famille.

Outre l'agriculture, les Guebres s'occupent encore à divers métiers ; mais ils ne commercent jamais. C'eſt un principe généralement reconnu parmi eux, qu'il faut ſe contenter d'un gain honnête & journalier, ſans aller faire des entrepriſes dont on ne peut prévoir ni prévenir les ſuites fâcheuſes. Ils regardent d'ailleurs le Commerce comme un Art trompeur. Leur probité ne peut s'accommoder d'une profeſſion auſſi pénible & auſſi dangereuſe pour les conſciences. Quant aux Sciences, ils les cultivent très-peu. Ils diſent que la véritable ſcience eſt celle de ſavoir être bon & vertueux, & qu'un homme qui a ſu ſe rendre ſage, a atteint au comble des connoiſſances humaines.

La morale des Guebres eſt ſimple & naturelle; elle n'en eſt pas moins belle. Point de queſtions inutiles qui l'obſcurciſſent; point de diſtinctions criminelles qui l'empoiſonnent, & qui tranſportent au vice le nom & les apparences de la vertu. La charité eſt chez eux la vertu la plus eſſentielle. L'adultere & le vol leur ſont preſque inconnus. Ils déteſtent le menſonge. Leur reſpect pour leurs parens ne dure pas ſeulement pendant leur vie, mais s'étend encore après leur mort. Ils vivent tranquillement ſous la conduite de leurs Anciens, dont ils font leurs Magiſtrats, & qui ſont confirmés dans leurs charges par les Gouverneurs Perſans. Ils boivent du vin, ſans en faire jamais aucun excès. Ils mangent de toutes ſortes de chairs, excepté de celle du bœuf & de la vache, parce qu'ils regardent ces animaux comme trop utiles à l'agriculture, & aux autres beſoins des hommes, pour les tuer.

Autrefois l'inceſte leur étoit permis;

ceux mêmes qui dans la Tribu ſacerdotale étoient nés du mariage d'un fils avec ſa mere, étoient regardés comme les plus dignes d'être élevés aux plus éminentes dignités du Sacerdoce. Les Mahométans, déteſtant avec raiſon ces liens horribles, les ont défendus, ſous peine de la vie, & l'uſage d'épouſer un pere, une mere, un fils, une fille, eſt entiérement aboli aujourd'hui parmi les Perſes. En général, ils ne doivent avoir qu'une ſeule femme, à moins qu'elle ne reſte ſtérile durant les neuf premieres années du mariage: en ce cas, ils peuvent en prendre une ſeconde, mais ſans répudier la premiere. Les Prêtres même n'uſent de ce privilege, qu'avec le conſentement de cette premiere; & les principaux d'entr'eux venant à perdre leur épouſe par la mort, ſont obligés de garder le célibat. Il eſt évident que cette coutume, directement contraire aux principes fondamentaux de la Religion des Guebres, leur eſt venue des

Chrétiens Orientaux, chez qui la bigamie eſt interdite aux Prêtres & aux Evêques. Ils ont emprunté des mêmes Chrétiens la plupart des cérémonies de leurs mariages, auſſi bien qu'une eſpece de baptême pour les enfans, dont on ne trouve, dans aucun Auteur ancien, que les Mages aient fait uſage.

Il eſt aſſez ſurprenant après cela qu'un Auteur moderne ait avancé, ſans reſtriction, qu'*il y a chez les Guebres une perpétuité de l'Egliſe, & qu'ils peuvent ſe vanter d'avoir chez eux une ſucceſſion non interrompue dans la Prêtriſe, & une liturgie uniforme, & qui n'a point varié depuis Zoroaſtre.* Il n'eſt rien de vrai dans tout cela. La Religion des Guebres, ôté le culte du feu, n'a plus rien de commun aujourd'hui avec celle des anciens Mages; c'eſt un ramas des uſages des Peuples avec qui ils ſe ſont mêlés; un tas d'opinions mal conçues & mal digérées, priſes également dans les livres des Chrétiens, des Juifs & des

Mahométans. Ce n'eſt que par leurs mœurs que les Guebres méritent l'attention d'un Philoſophe.

GUERRE, CONQUÉRANS.

DE tous les égaremens de l'eſprit humain, il n'en eſt pas de plus inſenſé & de plus funéſte que celui qui arme les Peuples les uns contre les autres, & les porte à s'égorger mutuellement avec une rage digne des bêtes féroces. C'eſt un malheur, dont on ne ſauroit aſſez gémir, qu'il y ait des guerres inévitables, & qu'on ne puiſſe quelquefois conſerver ſes biens & ſa liberté, que par le meurtre & le carnage. Mais c'eſt un crime qu'on ne ſauroit aſſez déteſter, de commettre les Peuples les uns contre les autres, & de les faire s'entre-déchirer comme des enragés, pour un vain & ſtérile point d'honneur, ou par les motifs d'une folle ambition.

La

La guerre la plus juſte entraîne toujours après elle le déſordre & le renverſement des loix. Quelque bonne volonté qu'aient les Princes mêmes qui combattent par néceſſité, de maintenir les droits de la juſtice & de l'humanité, il leur eſt impoſſible d'empêcher qu'on ne les viole ſouvent dans le tumulte des armes. La ſituation contraint de tolérer la licence, quelquefois même de ſe ſervir des méchans, & de les récompenſer. Il eſt tel ſcélérat que pendant la paix on eût fait périr par la main du Bourreau, & qu'en temps de guerre on eſt bien aiſe de pouvoir lâcher comme un dogue contre l'ennemi.

Se peut-il que les hommes ſemblent avoir réſervé le nom de *Grand* pour les Monarques qui ſe font un jeu de toutes ces horreurs, & qui mettent leur gloire à faire périr le plus de leurs ſemblables? Ceux qui ne détruiſent pas le genre humain, n'obtiennent que le titre de *Juſte*. Bizarre & fatale ſuite des préjugés! Les

Souverains qui ſont véritablement grands ne paſſent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que de ſervir utilement la vengeance céleſte, & de ſuppléer au défaut de la guerre & de la famine.

Tous ces prétendus Héros, à qui l'aveuglement des foibles mortels a donné le nom de Conquérans, ne paroiſſent gueres plus reſpectables aux yeux du Philoſophe, que les Nérons & les Caligulas. La différence qu'il y a entr'eux, c'eſt que ces deux Empereurs ne faiſoient périr que leurs Sujets, & que les autres ont détruit les leurs & ceux de leurs voiſins. Ceux-ci ont été guidés par leur cruauté, ceux-là par leur ambition; mais ils ſe ſont également baignés dans le ſang de leurs ſemblables. Qu'importe aux hommes qui périſſent, que leur perte ſoit cauſée par un principe ou par un autre? Tout ce qui tend à les détruire ne devroit-il pas leur paroître également odieux?

Une Province ruinée & ſaccagée par

un Conquérant, n'a-t-elle pas droit de le mettre au rang de ces monſtres d'inhumanité, qui ne naiſſent que pour le malheur de l'eſpece humaine? Quel principe du droit naturel autoriſe un homme à ſacrifier un million de ſes ſemblables à ſon ambition & à ſa folie?

Un Monarque qui fait la guerre pour défendre ſes Etats, pour ſoutenir les droits & les privileges de ſes Sujets, eſt un ſage pere de famille, qui protege ſes enfans contre l'oppreſſion, & qui les met à couvert de l'injuſtice. Un Roi qui ne prend les armes que par ambition, qui rompt la paix uniquement pour le plaiſir de faire la guerre, eſt un fléau, le plus cruel de tous ceux qui peuvent déſoler l'humanité. On ſe garantit de la diſette, en allant chercher du bled dans les autres pays; on évite les maladies contagieuſes, en fuyant les lieux où elles regnent; mais un Prince ambitieux eſt un torrent auquel rien ne peut ſe ſouſtraire, & qui ſubmerge tout ce qui ſe

trouve dans ſa courſe. Alexandre, au bout de l'Univers, ſe plaignoit qu'il n'y eût pas un autre monde à conquérir.

Conquérir ! Qu'eſt-ce donc autre choſe, à le bien prendre, que ravir & voler? Quand on m'aura donné quelque bonne raiſon pour juſtifier les grands larcins, je pourrai croire les Alexandres & les Céſars d'honnêtes gens. Juſqu'alors, je ſuis tenté de les regarder comme d'illuſtres brigands, qui avoient pluſieurs excellentes qualités; mais obſcurcies par un penchant invincible au larcin. Pourquoi eſt-il moins criminel de prendre une Ville, qu'un chou dans un jardin? Ciceron a voulu prouver l'égalité des péchés; mais perſonne ne pouſſa jamais la licence du parádoxe, juſqu'à ſoutenir qu'il y avoit beaucoup moins de mal à prendre beaucoup qu'à prendre peu.

Un Roi tourné entiérement à la guerre, & qui n'a que le talent de commander une armée, ne penſe qu'à agrandir ſes Etats, & s'occupe peu du ſoin

de les bien gouverner. Il arrive de-là qu'il n'eſt perſonne qui n'ait à gémir ſous ſon regne. Il a pillé, déſolé, ſaccagé ſes nouveaux Sujets, pour les forcer à ſe ſoumettre ; il a ruiné & épuiſé les anciens, pour fournir aux frais de ſes nouvelles conquêtes. A quoi ſert-il à un Peuple que ſon Roi ſubjugue de nouvelles Provinces ? Quel bien revenoit-il aux Suédois des dévaſtations, des embrâſemens, des exploits de Charles XII ? Ils étoient chargés d'impôts ; ils perdoient leurs parens & leurs amis, & penſerent enfin perdre leur liberté, lorſqu'un ſeul échec eut fait évanouir tous ſes ſuccès.

HISTOIRE.

LE Pere Mallebranche faiſoit, dit-on, plus de cas de la deſcription d'un inſecte, que de toute l'hiſtoire grecque & romaine. Il avoit grand tort; car la premiere partie de la Philoſophie, c'eſt celle qui regarde le cœur & l'eſprit humain. Et où peut-on mieux apprendre à connoître l'un & l'autre que dans l'hiſtoire? Quel eſt l'homme de bon ſens qui ne ſente qu'il lui eſt cent fois plus utile de connoître ce qui peut ſervir à rendre les hommes meilleurs, & ce qui peut empêcher les accidens capables de nuire, non-ſeulement à la ſociété de quelques Particuliers, mais même à tout un Etat, que de ſavoir ſi nous voyons tout en Dieu, ſi la terre eſt alongée ou applatie vers ſes poles, s'il y a des preuves évidentes de l'exiſtence de nos corps, & ſi les corps céleſtes

s'attirent mutuellement en raiſon inverſe du quarré de leurs diſtances? Toutes ces queſtions ſont au fond d'une auſſi grande utilité, que de connoître l'heure où le Grand Mogol boit du café, & le plus grand jour de fête de la Cour du Roi de Mongale. Mais un Miniſtre d'Etat, qui ſait l'hiſtoire, peut & doit même s'en ſervir pour éviter de tomber dans les fautes qu'ont fait ceux qui ont été dans le même poſte que lui. Un Général d'armée y apprend ſon métier; le Prince y voit ſans déguiſement l'horreur qu'on a eu dans tous les temps pour les tyrans, & la fin miſérable qu'ils ont eue ordinairement. Il y découvre encore l'amitié que les Peuples ont portée aux Souverains vertueux. L'hiſtoire enfin lui repréſente naturellement, & avec beaucoup de force, ce qu'aucun de ſes Courtiſans n'oſeroit lui dire. Quant aux ſimples Particuliers, rien ne leur eſt plus utile que la lecture de l'hiſtoire. Elle forme leurs mœurs, & les excite,

non-ſeulement à la vertu, mais encore à la gloire. Que l'on me nomme les Généraux que les ouvrages de Newton ont formés, les Miniſtres qu'ont produit ceux de Mallebranche; les bons Citoyens qu'ont fait ceux de Deſcartes. Les Commentaires de Céſar, l'hiſtoire de Quinte-Curce, celle de Polybe ont rendu habiles Généraux des Officiers, qui, ſans leur lecture, ne l'euſſent jamais été. Tacite & Suétone ont fait & font encore tous les jours de grands Miniſtres; Thucydide, Xenophon & Tite-Live ont rendu pluſieurs de leurs lecteurs de bons Citoyens. Et quel eſt l'homme, qui, en voyant les exemples glorieux qu'ils rapportent des gens qui ont aimé leur Patrie, ne ſe ſente ému, & ne tourne ſon eſprit du côté de la gloire?

Un des principaux ſoins de celui qui s'applique à l'étude de l'hiſtoire, doit être de choiſir avec attention les livres dans leſquels il veut puiſer une exacte connoiſſance des principaux faits. La plu-

part des Ecrivains ſemblent avoir abuſé du droit de traduire les événemens à la poſtérité. Ils les déguiſent ; ils les accomodent à leur fantaiſie ; & ils laiſſent plutôt aux races futures le chimérique amas de leurs idées, qu'une véritable expoſition de ce qui s'eſt paſſé. On ne ſauroit être trop en garde contre tous ces compilateurs de fables.

Les premiers préjugés dans les matieres hiſtoriques ſont auſſi difficiles à détruire, que dans les queſtions qui regardent la philoſophie. On ſe prévient pour un Hiſtorien tout comme pour un Philoſophe ; & c'eſt un excès auſſi vicieux de donner une croyance aveugle à Hérodote, que d'adopter aveuglément tous les ſentimens d'Ariſtote. Il faut du jugement & du diſcernement pour profiter de la lecture des meilleurs livres. Il n'en eſt point qui ne ſe reſſente en quelques endroits de la foibleſſe humaine ; on doit tâcher d'y ſuppléer par le ſentiment de ceux qui leur ſont oppoſés dans cette occaſion.

Il faut donc également ſe défier des Auteurs qui ont écrit avec partialité, de ceux qui n'ont point été à même de bien connoître la matiere qu'ils traitoient, & de ceux qui n'ont écrit que dans la vue d'un gain ſordide. Il eſt vrai qu'en ſe bornant à la lecture des Hiſtoriens, qui n'ont point été tachés & infectés de ces défauts, il en reſtera un petit nombre à parcourir; mais on apprendra plus dans leurs ſeuls ouvrages, que dans les ramas immenſes des autres.

Apprendre l'hiſtoire dans un Auteur dévoué à un parti, ce ſeroit vouloir s'inſtruire du droit de deux perſonnes qui ſeroient en procès, dans le Plaidoyer de l'Avocat d'une ſeule Partie. S'appliquer à la lecture d'un Hiſtorien ignorant, ou qui n'eſt que médiocrement inſtruit de ce qu'il raconte, c'eſt donner la préférence à un aveugle pour nous guider dans un chemin obſcur. Fonder ſa croyance ſur l'autorité d'un Auteur gagé pour écrire, & dont toutes les

louanges ſont appréciées à un certain prix, c'eſt chercher la vérité dans un Panégyrique.

Lorſqu'on veut approfondir l'hiſtoire, & en avoir une connoiſſance parfaite, il eſt pernicieux au commencement de jetter les yeux ſur les livres modernes. Ce n'eſt plus un Romain qui nous inſtruit des mœurs de ſa Patrie; c'eſt un François qui nous révele le caractere de Brutus, de Scipion, de Céſar; & quelque génie qu'ait l'Auteur moderne, il eſt impoſſible que l'hiſtoire ancienne, paſſant par ſes mains, ne prenne un certain goût du ſiecle préſent qui la défigure.

HISTORIENS.

LES Anciens étoient bien plus zélés pour la vérité que ceux de nos jours. Thucydide payoit des Lacédémoniens, pour lui dire ce qui s'étoit passé dans les guerres du Péloponnese, dont il avoit dessein d'écrire l'histoire ; & quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il ne s'en tenoit pas au témoignage des seuls Athéniens, qui eussent pu l'instruire de ce qu'il désiroit savoir, il répondit sagement, qu'il étoit naturel que les Athéniens grossissent leurs avantages, & diminuassent leurs pertes, & que ce n'étoit qu'à l'aide des mémoires qui lui venoient de tous les côtés, qu'il pouvoit espérer de découvrir la vérité. Polybe fit plusieurs voyages considérables, pour être mieux instruit des événemens dont il devoit parler, & pour connoître parfaitement la situation des lieux où ils s'é-

toient passés. Les Historiens de ces derniers temps sont bien éloignés de prendre tant de peine. Au lieu d'excellens mémoires qu'il faudroit recueillir à grands frais, ils n'ont souvent que quelques mauvaises Gazettes, dont ils font de mauvaises compilations. Loin d'aller reconnoître les endroits qui ont servi de théâtre aux actions qu'ils ont à raconter, à peine connoissent-ils comment est fait un bastion. Ils font la description d'une bataille, & n'ont peut-être jamais vu marcher un seul bataillon. Un Révérend Pere Jésuite, enfermé dans sa chambre, lequel du College est entré au Noviciat, du Noviciat à la Maison Professe, se met dans la cervelle de devenir un second Tite-Live; il prend la plume, ramasse tout ce qu'ont dit quelques Historiens, aussi peu instruits que lui, & donne à la postérité une histoire aussi bonne que le seroit une harangue académique, composée par un Capitaine de Grenadiers.

Les erreurs des Hiſtoriens ne ſont pourtant pas toujours impardonnables. Si la négligence, la flatterie, la haine, l'eſprit de parti n'y ont aucune part, il faut penſer que les Hiſtoriens ſont des hommes, & que dans certains cas, il faudroit, pour ne pas ſe tromper, des lumieres ſurnaturelles. Un Auteur parle aujourd'hui d'une négociation ſecrette; quelque peine qu'il ſe donne, il ne peut découvrir certaines circonſtances, qui ſeront connues dans vingt ans par la publication de quelques pieces qui auront reſté juſqu'alors dans le cabinet d'un Curieux. Sera-t-on en droit de lui reprocher ſon inexactitude ? Un Hiſtorien n'eſt point Devin.

On peut donc quelquefois pardonner à un Ecrivain d'avoir ignoré la vérité; mais il eſt toujours inexcuſable quand il la déguiſe. Celui qui cherche par-là à plaire à un Prince, ou à une Nation, manque également & à ceux qu'il loue & à ceux qu'il blâme. Il fait paſſer les

premiers à la poſtérité pour des gens vains & injuſtes; car la vérité vient tôt ou tard à bout de découvrir le menſonge, & il donne occaſion à ceux qu'il maltraite de le couvrir de honte, en dévoilant ſa mauvaiſe foi. L'équité eſt la qualité la plus néceſſaire à un Hiſtorien. Après elle, c'eſt la fermeté; car non-ſeulement il faut qu'un Ecrivain s'abſtienne de noircir la vertu, mais il faut qu'il ait le courage de montrer toute l'horreur du crime. Rien ne doit l'arrêter. Il eſt le dépoſitaire de la vérité; il faut qu'il en rende compte à la poſtérité.

Les flatteurs qui empoiſonnent l'eſprit des Princes par leurs lâches complaiſances, & qui ſacrifient l'honneur & la probité à l'ambition, déſapprouvent les Hiſtoriens ſinceres. Ils prétendent qu'on doit taire ce qui peut donner au Peuple une idée déſavantageuſe des Souverains, & diminuer le reſpect que les hommes doivent à leurs Maîtres. Ces

raiſons ne ſont d'aucun poids; car dès qu'un Prince eſt mort, ſa mémoire doit être jugée par le Public; le bien ou le mal qu'on en dit ne bleſſe point l'autorité ſouveraine. Il n'eſt plus ſur le trône: que dis-je! Il n'eſt plus que cendre & pouſſiere. Pourquoi craindre alors de publier des vérités qui ne peuvent ni exciter contre lui des ſéditions, ni faire violer en ſa perſonne le reſpect que l'on doit à ceux qui gouvernent? Il faut ſans doute ſouffrir les mauvais Princes que le Ciel nous donne, comme nous ſouffrons les autres fléaux dont il nous afflige quelquefois; mais lorſqu'ils n'exiſtent plus, lorſqu'il n'y a plus à craindre que la peinture vive & touchante de leurs injuſtices excite les eſprits à la révolte, je ne vois pas ce qui doit empêcher de condamner leur mémoire. Les couleurs dont on la noircit ſont un frein à ceux qui ſeroient tentés de les imiter. Il n'eſt point de mauvais Prince, qui, en liſant dans Tacite & dans Suétone les portraits

des Tiberes & des Nérons, ne tremble du jugement que la poſtérité portera de ſes actions. Les Hiſtoriens en effet, de la même plume qu'ils conduiſent les bons Princes à l'immortalité, condamnent les mauvais à cette même immortalité. Elle eſt, ſuivant les différens témoignages qu'ils en rendent, ce qu'eſt l'éternité pour tous les hommes après leur mort; une ſource perpétuelle de bonheur pour les uns; & pour les autres, une punition ſans fin & ſans borne.

Prétendre cacher à la poſtérité les vices d'un tyran, c'eſt être partiſan outré de la tyrannie, c'eſt chérir le crime, c'eſt vouloir prendre ſoin de la gloire des méchans, c'eſt vouloir ſacrifier l'intérêt de la Société à ceux d'un homme qui en a fait le malheur; enfin, c'eſt pouſſer la baſſeſſe & la flatterie juſqu'à ſe dépouiller entiérement des droits accordés par la nature & par la raiſon à tous les hommes.

J'ai connu un Courtiſan qui blâmoit

fort Suétone de la liberté avec laquelle il a écrit la vie des Empereurs. Ce Courtiſan fut diſgracié. Il changea tout-à-coup de langage, & ne liſoit plus que Suétone. Tous les flatteurs reſſemblent à celui-là. Ce n'eſt point par amour pour le bien public qu'ils condamnent les Hiſtoriens ſinceres, c'eſt par rapport à l'intérêt qu'ils ont de les condamner. Dès que cet intérêt ceſſe, ils changent de façon de penſer. Les diſcours que la paſſion leur dicte dans la diſgrace ne ſont pas plus raiſonnables que ceux que la politique leur inſpiroit dans la proſpérité. Ils prenoient fait & cauſe pour les Princes morts depuis pluſieurs ſiecles, & ils ſont les premiers à s'élever contre le Prince qui eſt actuellement leur maître.

Il n'eſt que trop d'Hiſtoriens à qui on pourroit faire le même reproche. Le défaut le plus commun parmi eux, c'eſt d'écouter leurs préventions, pour ou contre ceux dont ils parlent; quelque-

fois même, avec la meilleure intention de dire la vérité, ils ſe laiſſent emporter à leur feu ; ils ſe paſſionnent pour certains partis ; ils prennent inſenſiblement, & ſans s'en appercevoir, une antipathie pour d'autres. La fin de leur ouvrage ne reſſemble point au commencement. On diroit quelquefois qu'un Hiſtorien a fait le premier volume, & qu'un Poëte ſatyrique a compoſé le dernier.

Celui qui a le moindre reſſentiment contre une Nation, doit s'abſtenir d'en écrire l'hiſtoire. Il n'appartient de la traiter, qu'à ceux à qui tous les Peuples ſont égaux, & dont le monde entier eſt la Patrie, à ceux qui oublient en travaillant toute autre conſidération que celle de la vérité & de la juſtice, & qui n'ont d'autre but que de rendre le crime odieux, & d'immortaliſer les actions louables. D'après ces principes, l'Hiſtorien rendra hommage au mérite, en quelque pays, & dans quelques circonſtances qu'il ait brillé. Les grands hommes

n'appartiennent-ils pas en effet également à tous les Peuples ? Ne ſont-ils pas Citoyens de l'Univers, par l'honneur qu'ils font à l'humanité ? Un Allemand n'a-t-il pas droit d'être indigné contre un François qui ravalle la gloire de Malbourough ? Et un Eſpagnol contre un Anglois, qui refuſe au Maréchal de Villars les éloges qu'il mérite ?

Le zele de la Religion, ou plutôt l'eſprit de parti qui en prend la forme, n'excuſe pas plus la partialité d'un Hiſtorien que le zele de la Patrie. Mais c'eſt ce que n'entendent point la plupart de ceux qui écrivent ſur les matieres qui ont rapport aux différentes Religions qui regnent en Europe. Auſſi voit-on qu'en général leurs livres ſont des Factums trompeurs & illuſoires, plutôt que des narrations pures & ſimples. Jamais aucun Hiſtorien Jéſuite n'a pu rendre entiérement juſtice au mérite des Héros Proteſtans ; les Ecrivains Janſéniſtes n'ont pas été plus équitables en-

vers les Moliniſtes illuſtres ; les Réformés enfin ſont toujours prêts à condamner les partiſans du Papiſme. Ce ſont mille reſtrictions odieuſes, quand il s'agit de louer un homme du parti contraire, & mille ruſes pour excuſer ceux de ſa communion. On diroit que le talent d'écrire l'hiſtoire ſoit une eſpece de controverſe qu'on apprend dans l'Etude d'un Procureur hargneux & vieilli dans les rubriques de la chicane.

C'eſt ſans doute ce qui a porté Grégorio Leti à dire, après Machiavel, qu'un Hiſtorien ne devroit avoir ni Patrie, ni Religion. La Religion, bien entendu, n'empêche pourtant pas de dire la vérité, & de Thou, quoique Catholique, a ſu ſe faire eſtimer des Proteſtans.

La diverſité des Religions n'eſt pas le ſeul obſtacle que rencontre un Hiſtorien qui veut écrire ſincérement. Les Princes & les Miniſtres qui croient devoir prendre la défenſe de leurs ancêtres,

& qui penſent qu'on les outrage eux-mêmes, en attaquant la mémoire de leurs aïeux, ſont encore des fléaux bien redoutables pour l'hiſtoire. Un Ecrivain François n'oſe parler qu'en tremblant de certaines choſes. Un mot équivoque, une expreſſion trop forte, une ſyllabe déplacée le font mettre à la Baſtille pour le reſte de ſes jours. Au lieu qu'un Hiſtorien devroit avoir dans le cabinet où il travaille les portraits de Tacite & de Suétone, pour s'exciter à découvrir, ainſi qu'ont fait ces généreux Romains, les reſſorts les plus cachés de la politique, il y place les plans des Châteaux deſtinés à ſervir de demeure aux Priſonniers d'Etat, afin de rappeller ſans ceſſe dans ſon eſprit la néceſſité de ménager ſes diſcours. En Italie, en Portugal, en Eſpagne, outre les Souverains & les Miniſtres, on craint encore l'Inquiſition. Il faut opter entre la flatterie & la perſécution. Peu d'Hiſtoriens ont le courage de ſe décider pour la derniere.

HOLLANDOIS.

IL faut, pour bien connoître les Hollandois, avoir vécu plus d'un jour chez eux. Ce n'eſt qu'avec le temps qu'on prend une idée juſte de leur caractere. Il eſt impoſſible d'abord de pénétrer dans le cœur de gens flegmatiques & ſérieux, qui ne ſe livrent point à des ſaillies, qui ne parlent qu'après avoir réfléchi à ce qu'ils veulent dire, & qui conſervent dans leurs diſcours cette retenue qui les accompagne dans toutes leurs actions. Tel eſt le fond du caractere des Hollandois. Les Etrangers ont d'abord de la peine à s'accommoder de cette froideur; mais dans la ſuite, ceux qui penſent ſenſément, l'approuvent, & en ſentent toute la néceſſité. Rien n'eſt ſi déplacé, &, j'oſe dire, ſi dangereux, que de ſe livrer aux gens qu'on ne connoît pas. C'eſt de cette facilité que vien-

nent tant de faux pas qu'on fait dans le monde, & dont on ſe reſſent le reſte de la vie. Combien de gens n'y a-t-il pas eu qui ſe ſont rendus malheureux par leur indiſcrétion ? Un mot dit mal-à-propos ne peut plus être retenu. La parole a des aîles, & le repentir ne peut plus arrêter ſon vol. Le climat, ou bien un reſte des mœurs eſpagnoles, cauſe ce flegme, qui ne diminue rien du bon cœur des Hollandois; car ils ſont affables, polis, officieux, incapables d'aucun mauvais procédé. S'ils veillent avec beaucoup d'attention à la conſervation de leurs droits, c'eſt ſans vouloir empiéter ſur ceux des autres. S'ils ſont lents & délicats dans le choix de leurs amis, ce n'eſt que pour remplir enſuite plus fidellement les devoirs de l'amitié.

Le bon ſens ſemble être le partage des Hollandois. L'on croiroit volontiers, lorſqu'on les examine avec ſoin, que la nature qui leur a refuſé la politeſſe des François, la pénétration des Anglois,

la vivacité des Italiens, les a récompenſés largement de ces qualités par une raiſon juſte, prévoyante & équitable qui les conduit dans toutes leurs actions.

Il ne faut pas ſe figurer que ce portrait convienne à tous les Hollandois. Il en eſt dans ce pays comme dans tous les autres; le bien eſt toujours balancé par le mal. La populace en Hollande eſt auſſi mépriſable que les Bourgeois, & même les bons Artiſans ſont eſtimables. Elle eſt en général brutale, & quelquefois inſolente. Il eſt difficile de la réduire à changer. On peut faire des loix qui ordonnent de ſervir l'Etat, & de payer les impôts; mais on n'en fait point ſur la politeſſe; & tout ce qui n'a pas force de loi, n'oblige en rien les Hollandois. Une eſpece d'égalité qu'il faut qu'il y ait dans les Républiques, eſt en partie cauſe de l'inſolence du peuple. Un Seigneur des Etats Généraux, dont le carroſſe rencontre en chemin le chariot

d'un Payſan, doit ſe ranger, ainſi que le Manant ; il faut que tous les deux aient la moitié de la peine. Ses Valets ſe garderoient bien d'inſulter le Charretier, & encore moins de le battre. Il eſt Membre de la République, & ne reconnoît les Magiſtrats que lorſqu'ils ſont dans leurs fonctions.

Ceux-ci de leur côté vivent dans une ſimplicité qui les met à couvert de l'envie de leurs Concitoyens. Ils uſent de leur pouvoir avec la plus grande modération, & emploient leur autorité à maintenir les loix dans leur vigueur, & non pas à s'élever au-deſſus de leurs Concitoyens, & à déprimer ceux qu'ils doivent ſoutenir. L'Oſtraciſme des Grecs deviendroit inutile en Hollande. Les Nobles ſuivent les mêmes maximes que les Patriciens ; car la Nobleſſe n'a point été éteinte en Hollande à l'établiſſement de la République, comme la plupart des gens ſe l'imaginent. On lui a conſervé les mêmes privileges dont elle jouiſ-

ſoit ſous les Ducs de Bourgogne & ſous Charles-Quint. Il eſt vrai que le nombre des Nobles eſt petit, & qu'ils n'ont ni la pétulance des Petits-Maîtres François, ni la fierté des Barons Allemands, ni l'air rogue & dédaigneux des Seigneurs Anglois. Ils s'acquittent avec beaucoup d'honneur, de franchiſe & de ſimplicité, des charges qui leur ſont confiées. Il ſeroit à ſouhaiter que la Nobleſſe eût par toute l'Europe les mêmes mœurs & la même façon de penſer. Combien de petits Tyrans ne verrions-nous pas de moins dans le monde?

La Hollande eſt le pays de la liberté, mais d'une liberté bien entendue, & qui ne reſſemble point à la licence effrénée de certaines autres Nations, qui ſemblent ne jouir de la liberté que pour en abuſer. Les Hollandois ont des loix ſages, & ils les reſpectent. Libres dans tout ce qui ne va point contre l'Etat & contre la Société, ils ſont attachés à la conſervation du premier, & à la tran-

quillité de l'autre. Dans le commencement de la République, il eſt arrivé quelquefois des émeutes populaires. Il faut un certain temps pour rendre entiérement paiſible le Gouvernement le plus ſenſé; mais depuis que les choſes ont pris une conſiſtance ſolide, on n'a rien vu en Hollande qui n'annonçât la plus entiere ſubordination aux loix. Chaque Hollandois regarde la République comme une bonne mere, à laquelle il ne voudroit pas donner le moindre ſujet de mécontentement & de plainte. La République eſt à ſon tour une mere complaiſante, qui ne ſe regarde que comme une ſœur, qui ne décide rien ſans prendre conſeil de ſes enfans, & qui, pour bannir toute jalouſie, a établi entr'eux une entiere égalité.

C'eſt ſur ce fondement qu'eſt établi le bonheur des Peuples. Par-tout on a mis des entraves à l'ambition de primer. Aucune Ville n'eſt aſſujettie à l'autre; on ne peut rien décider des affaires gé-

nérales, dans une Province, que du consentement unanime de toutes les Villes qui la composent ; & dans les Etats Généraux, que de l'aveu des sept Provinces. Ce Gouvernement paroît d'abord sujet à des longueurs préjudiciables & fâcheuses. Il est vrai qu'il a quelques inconvéniens ; mais aussi faut-il avouer que ces inconvéniens sont en partie la sûreté de l'Etat, & le lien qui le tient uni & qui conserve l'harmonie de toutes les parties. D'ailleurs, le nombre d'habiles gens entre les mains de qui passe une affaire, ne sert pas peu à la dépouiller de tout ce qui pourroit éblouir & tromper l'esprit. Si les délibérations que prend un Prince dans son Conseil sont plus promptes, elles n'en sont pas plus sûres. Un peu de lenteur ne sied pas mal dans les affaires d'où dépend le salut de l'Etat.

Les Etats Généraux qui représentent le Corps de la Nation, sont ainsi dans la plus grande dépendance à l'égard de leurs Prin-

cipaux. Quoiqu'ils paroiſſent être l'ame de la République, ils n'en ſont cependant que l'organe. Il eſt impoſſible, dans un Gouvernement réglé de la ſorte, que des Particuliers mal intentionnés, qui ſe trouveroient à la tête des affaires, puiſſent jamais, par leur ambition, cauſer les troubles qu'on a vu arriver dans la République Romaine, & dans bien d'autres Républiques modernes, que le trop grand crédit de quelques Citoyens a ſouvent expoſées à de très-fâcheuſes conjonctures.

Le Sénat d'Amſterdam n'a ni la majeſté, ni la grandeur qu'avoit celui de Rome; mais les Sujets qui le compoſent n'ont ni la folle ambition, ni les idées chimériques des anciens Romains. En général, les Hollandois, ſatisfaits des Domaines qu'ils poſſedent, ne ſongent point à s'agrandir par des conquêtes; ils cherchent à vivre en paix, non-ſeulement avec les Puiſſances de l'Europe, mais encore avec les Peuples les

plus barbares. Auſſi les Sauvages chez leſquels ils ont établi des Colonies, ont-ils trouvé des hommes dans les Hollandois, pendant que les miſérables Mexicains & Péruviens n'ont trouvé dans les Eſpagnols que des bêtes féroces, altérées de leur ſang.

Les Hollandois n'ont cimenté leurs Colonies que par la douceur & l'humanité. Dans pluſieurs endroits des Indes, les Peuples chez qui ils ont formé des établiſſemens, les regardent aujourd'hui comme des Dieux tutélaires, qui leur apportent mille choſes utiles & néceſſaires au bien de la vie; & les Sauvages ſoumis aux Hollandois, ſe reſſentent de l'induſtrie & du commerce de cette laborieuſe Nation.

Je ne puis m'empêcher, lorſque je conſidere la maniere dont cet Etat s'eſt formé, d'admirer ce que ſont capables de faire cette induſtrie & ce travail, ſoutenus par l'amour de la liberté. Une terre flottante ſur l'eau, un Pays in-

culte, & qui ne produit preſque rien, devient en peu de temps le dépôt & le centre de toutes les richeſſes de l'Univers.

Si les Eſpagnols euſſent reſté les maîtres de la Hollande, Amſterdam reſſembleroit peut-être aujourd'hui à Anvers; elle n'auroit rien de grand que ſon étendue, & rien de remarquable que ſa ſituation; au lieu qu'actuellement tout reſſent dans cette ſuperbe Ville cette ancienne grandeur des Tyriens & des Phéniciens, dont les Grecs & les Romains nous ont laiſſé de ſi pompeuſes deſcriptions. Je n'ai rien trouvé dans tous mes voyages qui m'ait autant ſurpris que le port d'Amſterdam. Il eſt impoſſible qu'on puiſſe ſe figurer, ſans l'avoir vu, l'effet de deux mille bâtimens dans le même port. Le Cardinal Bentivoglio aſſuroit, dans tous ſes Mémoires, que la ſeule Ville d'Amſterdam avoit plus de vaiſſeaux que tout le reſte de l'Europe enſemble.

Il faut avoir été auſſi laborieux que le ſont les Hollandois, pour avoir arraché en quelque ſorte leur Pays à la mer, par les digues qu'ils ont faites; & il faut être auſſi puiſſans qu'ils le ſont, pour ſubvenir à la dépenſe que leur coûtent ces mêmes digues. Ils ſont obligés de les entretenir avec un ſoin infini; car la ſûreté de leur Pays dépend de leur bon état. La mer eſt bien la nourrice des Hollandois; mais elle eſt en même temps leur plus cruelle ennemie.

Les réparations qu'on eſt ſans ceſſe obligé de faire à ces digues, & les autres dépenſes dont l'Etat eſt chargé, ſont la cauſe que les impôts ſont aſſez forts en Hollande; mais on voit peu de gens qui en murmurent, & il n'eſt aucun Pays où chacun contribue avec plus de plaiſir aux néceſſités de l'Etat.

Malgré l'attention des Hollandois pour le commerce, qui fait la baſe & le fondement de leurs occupations, comme il eſt la ſource de leur richeſſe

& de leur puiſſance, on ne peut cependant nier qu'ils n'aiment les Sciences. Ils eſtiment infiniment les Gens de lettres, & ils les reçoivent parfaitement bien chez eux, de quelque Nation qu'ils ſoient. On voit en Hollande ce qu'on a vu dans peu d'autres pays depuis près de dix-ſept cents ans. La Ville de Roterdam, ſenſible aux vertus d'Eraſme, a fait placer ſa ſtatue dans la place publique. Cette ſtatue ſemble avoir changé de forme & de matiere à meſure que la République eſt devenue plus floriſſante. Elle étoit d'abord de bois, on en fit enſuite une de pierre, à laquelle ſuccéda celle de bronze qui ſe voit aujourd'hui. Peut-être ſi nous vivions encore un ſiecle, en verrions-nous une d'or.

Les Hollandois en général jugent très-bien des ouvrages d'eſprit. Nous croyons en France que les Marchands s'entendent en draps, en galons, en huile, en vin & en bled, mais qu'ils n'ont aucune connoiſſance des Belles-Lettres &

des Sciences. Notre jugement eſt juſte à l'égard de nos Marchands ; mais il eſt abſurde à l'égard des Marchands Anglois & Hollandois. Le même homme, qui, à Londres & à Amſterdam, envoie un vaiſſeau au Caire, & paſſe une partie de la journée à le faire charger, paſſe l'autre dans une fort belle bibliotheque. Il voit le matin ſes Commis, ſes Facteurs ; & l'après-dîné, il lit Locke, il converſe avec d'habiles Phyſiciens ou de profonds Métaphyſiciens.

Les Arts ſont auſſi cultivés par les Hollandois. Ils ont eu chez eux de bons Peintres & de grands Graveurs, & ils en ont encore aujourd'hui. Il faut avouer pourtant que leurs ouvrages ſont moins recherchés en Hollande que ne l'eſt la porcelaine, ſur-tout celle que les Hollandois appellent la vieille. C'eſt chez eux une paſſion. Ils achetent au poids de l'or un plat ou une urne de terre, qu'ils renferment, qui ne leur eſt d'aucun uſage, & qui n'orne pas même leur

chambre. Les gens qui ne ſont pas aſſez riches pour avoir de la vieille porcelaine, en achetent de la nouvelle. Ils en rempliſſent des armoires ; ils en forment des piramides ſur des planches qui ſont placées contre les murailles. Un homme qui n'a que ſix chemiſes a douze douzaines de taſſes, & deux d'aſſiettes.

Les Hollandois ne cherchent point dans leurs habits & dans leurs meubles la magnificence. En général, ils s'habillent ſimplement, & meublent leurs maiſons commodément & proprement. Il y en a cependant pluſieurs dont les appartemens ſont ornés d'une façon ſuperbe ; mais il ſemble que dans cette occaſion ils ſoient moins ſenſés que dans les autres. Preſque tous ceux qui ont la paſſion des beaux ameublemens reſſemblent à Tantale, à qui les eaux d'un fleuve, au milieu duquel il eſt, deviennent inutiles. Ils gent toute l'année dans un petit appartement, pendant que les autres ſont fermés, & ne s'ouvrent que tous

les ſix mois pour les nettoyer. Il y a tel homme à Amſterdam qui a pour trente mille écus de meubles dans ſa maiſon, qu'il ne voit que douze fois dans douze ans.

Un défaut plus eſſentiel qu'on peut reprocher aux Hollandois, c'eſt une eſpece d'amitié aveugle qu'ils ont pour leurs enfans, & qui les empêche de les corriger & de leur donner une éducation convenable. Les Lacédémoniens élevoient leur jeuneſſe d'une maniere bien différente, & on ne ſauroit qu'approuver la diſcipline rigide à laquelle ils les accoutumoient. C'eſt dans le premier âge qu'on doit former les mœurs & régler les inclinations. Il y a mille défauts que le temps & la raiſon ont toutes les peines du monde à corriger, lorſqu'une fois l'habitude les a rendus familiers. De ce nombre eſt une eſpece d'amour-propre & d'entêtement pour leurs propres ſentimens, dont les Hollandois ne peuvent que très-difficilement

ſe défaire ; ce qui vient de la trop grande complaiſance qu'ont eu leurs parens de leur laiſſer contenter leurs petites volontés. Les gens de diſtinction paroiſſent pourtant aujourd'hui vouloir prendre un peu plus de ſoin de l'éducation de leurs enfans ; mais malheureuſement ils ne leur donnent que d'aſſez mauvais Précepteurs. C'eſt la plupart du temps à des Moines défroqués, ou à de petits Preſtolets révoltés, que la Nation Hollandoiſe confie l'éducation de ſa principale jeuneſſe. L'entêtement des femmes pour un certain air cavalier & petit-maître, & la trop grande complaiſance de leurs maris leur fait préférer des Etrangers ſans aveu aux Naturels du Pays, le frivole au ſolide, & le nuiſible au profitable.

HOMMES.

RIEN de plus difficile que de connoître les hommes à fond, & de ne pas ſe tromper ſur les vrais reſſorts qui les font agir. Il n'y a peut-être pas d'autre moyen pour en venir à bout, que de les engager adroitement à lever eux-mêmes le maſque dont ils ſe couvrent, & à ſe montrer tels qu'ils ſont. Sans cela, on court riſque de ne juger que ſur des dehors trompeurs, & de méconnoître ſouvent la vérité ſous le voile épais de la diſſimulation qui l'obſcurcit.

Nous faiſons ſouvent des actions louables, dont on ne devroit cependant nous ſavoir aucun gré, puiſque ce n'eſt pas l'amour de la vertu qui nous les fait faire, mais l'intérêt que nous avons à paroître vertueux. Quelquefois auſſi nous nous laiſſons entraîner à des choſes que nous condamnons. Nous ſen-

tons nous-mêmes nos défauts; nous nous en ſavons mauvais gré; nous tombons, pour ainſi dire, noblement dans le crime; nous paroiſſons vicieux, nous ne ſommes que foibles.

Il n'y a que les actions qui paroiſſent; les ſentimens & les motifs reſtent preſque toujours cachés au fond du cœur. Si nous ne jugeons les caracteres que par l'extérieur, nous prendrons ſouvent pour retenu un homme emporté, qui a de fortes raiſons pour ſe modérer; nous regarderons comme un débauché un homme, qui, dans le fond de l'ame, condamnera tous les excès, & qui n'en commettra que pour plaire à des gens qui peuvent faire ſa fortune. Nous croirons libéral celui qui ne donnera que dans le deſſein d'amaſſer une plus grande ſomme, & de contenter ſon avarice; nous nommerons au contraire avare celui, qui, étant obligé de paroître riche, & ne l'étant point, ſera économe, pour ne pas devenir eſcroc. En

un mot, nous tomberons à chaque inſtant dans l'erreur.

Il me ſemble pourtant qu'on ne riſque gueres à prononcer en général que la plupart des hommes ſont des fous, & des fous incurables. Je les vois s'agiter, ſe tourmenter eux-mêmes pendant le petit nombre d'années que la nature leur accorde; & après tant de mouvemens, d'inquiétudes & de troubles, je les trouve auſſi inſenſés en mourant, qu'ils l'ont été dans le cours de leur vie.

Les grands Seigneurs, eſclaves du rang qu'ils occupent, victimes de l'ambition qui les dévore, tourmentés par l'envie qu'ils portent à leurs concurrens, fatigués par des créanciers incommodes, cherchant inutilement à en faire de nouveaux, bas adulateurs d'un Miniſtre qu'ils mépriſent ou qu'ils haïſſent, paſſent leurs jours à courir après une vaine gloire, qui ne peut jamais les contenter. A quelqu'élévation qu'ils parviennent, il ſe préſente toujours de nouvelles

grandeurs à pourſuivre, & par conſéquent de nouveaux ſoins à prendre, de nouvelles peines à eſſuyer.

Les ſimples Gentilshommes ne ſont ni plus ſages, ni plus ſenſés. Ils renoncent à leur tranquillité & à leur indépendance, pour aller faire leur cour à des Seigneurs fiers & hautains, qui ſe récompenſent ſur eux des couleuvres qu'ils avalent auprès des Princes & des Miniſtres. Il y a parmi les hommes une eſpece de gradation qui regle & détermine leur vanité. Le Seigneur eſt bas & rempant devant le Souverain, le ſimple Noble ſe rend eſclave du Courtiſan, le Bourgeois ſouffre avec patience les hauteurs du Gentilhomme, le Payſan eſt deſtiné pour être le ſerviteur & le domeſtique de tous les autres états. Ainſi, les hommes ſe ſont ſoumis mutuellement à un eſclavage contraire à leur nature, & dont leur ſeule folie a formé les liens.

Voyez ce Marchand qui traverſe les

mers, & va juſqu'aux extrémités du monde, chercher, ſous un autre ſoleil, des choſes que la nature a refuſées à nos climats. Son but, dans toutes les fatigues qu'il eſſuie, dans tous les dangers auxquels il s'expoſe, eſt de devenir aſſez riche pour acheter une charge qui le mette au rang des Nobles. Il eſt aſſez imbécille pour ſe figurer que l'on n'eſt heureux, qu'autant que l'on eſt Seigneur de fief. Que lui arrivera-t-il ? Ce qui eſt arrivé à mille de ſes ſemblables. Ou il mourra ſans avoir pu obtenir ce morceau de parchemin, dont le deſir a troublé tout le cours de ſa vie ; ou pour ſoutenir le nouveau rang de Noble, il mangera & conſumera en très-peu de temps ce qu'il a eu tant de peine à acquérir.

L'ambition eſt un vautour attaché au cœur de tous les hommes, & qui les dévore ſans ceſſe. Un Philoſophe peut avec raiſon les regarder comme autant de Prométhées. Leur vie s'écoule ſans

qu'ils aient pu jouir de la moindre tranquillité ; & lorſque la mort arrive, au lieu de dire qu'ils ont vécu, ils doivent dire qu'ils ſe ſont tourmentés & rendus malheureux.

HONNÊTE HOMME.

LE titre qu'on donne le plus ſouvent dans la Société civile, c'eſt celui qu'on devroit le moins prodiguer, & qu'on accorderoit ſans doute à très-peu de perſonnes, ſi l'on réfléchiſſoit ſur les qualités qu'il exige. Il n'eſt rien de ſi ordinaire que d'entendre dire : *voilà un honnête homme*, & rien de ſi rare que d'en trouver un qui le ſoit véritablement.

Il y a une grande différence entre l'honnête homme des Philoſophes & l'honnête homme du Public. Le premier eſt un ſage en qui la vertu agit toujours en conſéquence du bien qu'elle

cherche à faire; le second eſt ſouvent un fourbe, chez qui l'apparence des vertus cache des vices réels, ou tout au moins un indolent, qui, content de ne point faire le mal, a une indifférence parfaite pour le bien. Je conviens que cette eſpece de neutralité entre le bien & le mal eſt moins contraire à l'eſſence de l'honnête homme, qu'un caractere décidément vicieux. Mais ſuffira-t-il donc, pour être cenſé véritablement vertueux, de ne nuire à perſonne, & de ne pas ſe déshonorer ſoi-même? Ne faut-il pas encore chercher à être utile à la Société, par tous les moyens qu'on a en ſon pouvoir?

Un Courtiſan, qui, témoin de la miſere des Peuples, n'oſe la repréſenter au Souverain, dans la crainte d'en être diſgracié, eſt-il honnête homme? Non; c'eſt en vain que ſes conſeils n'ont aucune part aux défauts de ſon maître; qu'il eſt doux, poli, affable, généreux. Ces qualités ſuffiſent pour former l'*hon-*

nête homme du Public ; elles ne feront pas l'*honnête homme des Philoſophes.* Chez eux, ce n'eſt point aſſez que ceux qui approchent du Prince ne ſoient pas la cauſe de ſes vices, il faut qu'ils tâchent d'y remédier autant qu'il eſt poſſible, duſſent-ils perdre ſes bonnes graces, & être bannis pour toujours de ſa préſence.

Ce prodigue qui diſſipe ſes biens avec autant de facilité que l'avare prend de précautions pour les conſerver, qui vit dans l'opulence & dans le faſte, qui ne ſe refuſe rien de ce qui peut ſatisfaire ſes goûts & ſes fantaiſies, pourvu qu'il ne mange que ſes revenus, & qu'il ne contracte point de dettes, le Public lui accorde le titre d'*honnête homme*; mais les Philoſophes le lui refuſeront, tandis qu'il ne ſera touché d'aucune compaſſion pour les malheureux, & qu'il conſumera dans le luxe des richeſſes qui ſeroient mieux employées à les tirer de l'indigence & de l'oppreſſion; tandis qu'il aimera mieux s'accorder mille ſuper-

fluités, dont le dégoût ſuivra bientôt la poſſeſſion, que de procurer à ſes ſemblables l'abſolu' néceſſaire qui leur manque.

Ils ne ſeront pas plus indulgens pour ce Magiſtrat, qui, ſans égard aux ſollicitations, juge ſelon les mouvemens de ſa conſcience; mais qui manque des lumieres & de la capacité que demande ſon état. Un Juge integre, mais ignorant, n'eſt un *honnête homme*, aux yeux de la ſaine Philoſophie, qu'autant que ſon intégrité lui faiſant ſentir combien il court riſque de ſe tromper, & d'être injuſte ſans le vouloir, l'oblige à ſe défaire de ſa charge.

Pour former un caractere parfait, pour mériter les éloges qu'on donne à ce caractere, il faut en avoir toutes les vertus. Un ſimple Payſan, qui remplit parfaitement les fonctions de ſon état, mérite le titre d'*honnête homme*, qui ne convient point à un Evêque chaſte, charitable, modeſte, mais qui n'a pas le

talent d'inſtruire ſes peuples, & de gouverner ſon Dioceſe.

Si nous examinions attentivement combien il eſt peu de perſonnes à qui l'on puiſſe donner à la rigueur le titre d'honnête homme, nous ſerions non-ſeulement ſurpris, mais nous rougirions des foibleſſes attachées à l'humanité. Il eſt pourtant certain que l'état dans lequel nous trouverions le plus de vrais honnêtes gens, ſeroit celui des ſimples Particuliers, qui ne ſont attachés ni à la Cour, ni à l'Egliſe, ni à la Robe, ni à l'Epée. Comme ils ont beaucoup moins de devoirs à remplir, ils ont auſſi moins de peine à atteindre à la perfection qui leur eſt propre. Heureux celui qui vit content de la médiocrité où le Ciel l'a placé, & n'envie point des emplois & des dignités qui paroiſſent preſque incompatibles avec l'exacte pratique des vertus, par le grand nombre qu'elles en exigent!

Fin du Tome premier.

TAYLOR INST. OXFORD.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
Des Articles contenus en ce Volume.

A.

Alchymie, pag. 1
Alcoran, 6
Algériens, 17
Allemands, 25
Amour de la Gloire, Desir de l'Immortalité, 44
Amour des Lettres, 50
Amour, galanterie, 58
Amour propre, 67
Anglois, 70
Années climatériques, 91
Arabes, Bedouins, 94
Astrologie, 100
Athéisme, 106
Avocats, Médecins, 114
Auteurs, 128

B.

Beauté, 135
Bonheur de la vie, 140
Bornes de l'autorité Souveraine, 150
Bornes de l'esprit humain, 159
Bornes du respect qu'on doit aux Grands Hommes, 166

C.

Commerce des Grands, 173
Courtisanes, 179
Caracteres, 297
Carrosses, 206
Compensation de vices & de ridicules chez les différens Peuples, 209
Conversions intéressées, 213
Coquettes, 219
Courtisans, 229
Commerce, 233

D.

Dangers de la Prospérité: Inconstance de la Fortune, 239
Daures, Targasins, Barattes, Sibériens, Tunguses, 249
Déclamation, 256

Desirs des Hommes, 266
Despotisme, 276
Devins, Sorciers, 282
Durée des choses humaines, 295

E.

Ecclesiastique, 305
Education Scholastique, 310
Eloquence, 320
Encouragemens & liberté, nécessaires au progrès des Sciences & des Lettres, 324
Envie, estime publique, 337
Espagnols, 346
Esprit de Système & de Parti, 361
Etude des Hommes & du Monde, 364
Evidence, 368

F.

Fausse Grandeur, 372
Femmes, 375
Folie, 388
François, 395

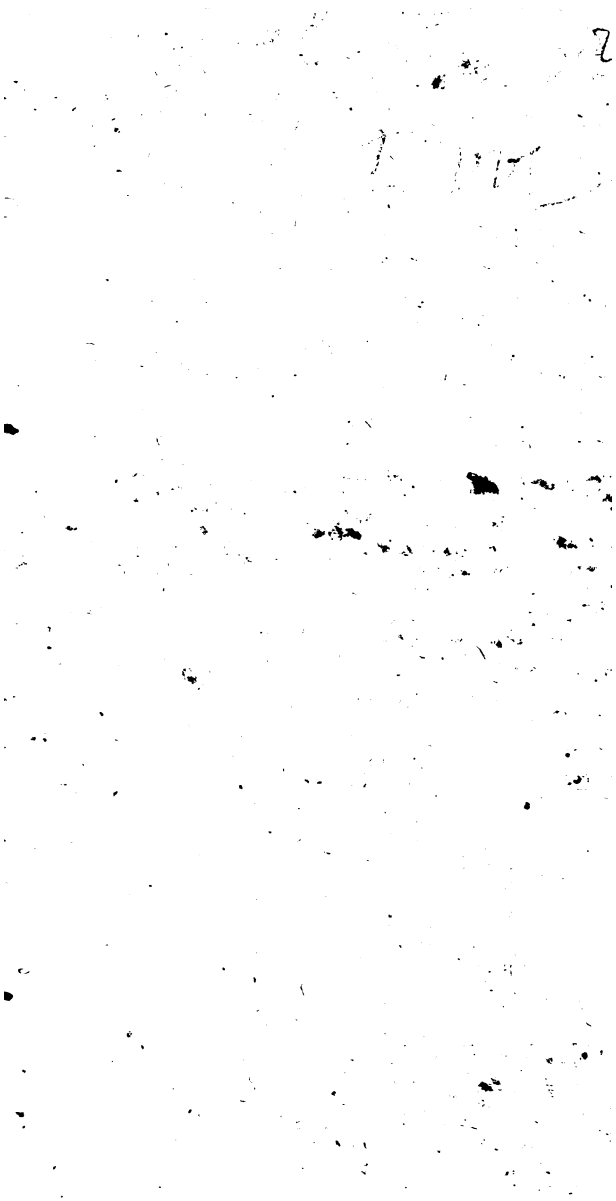
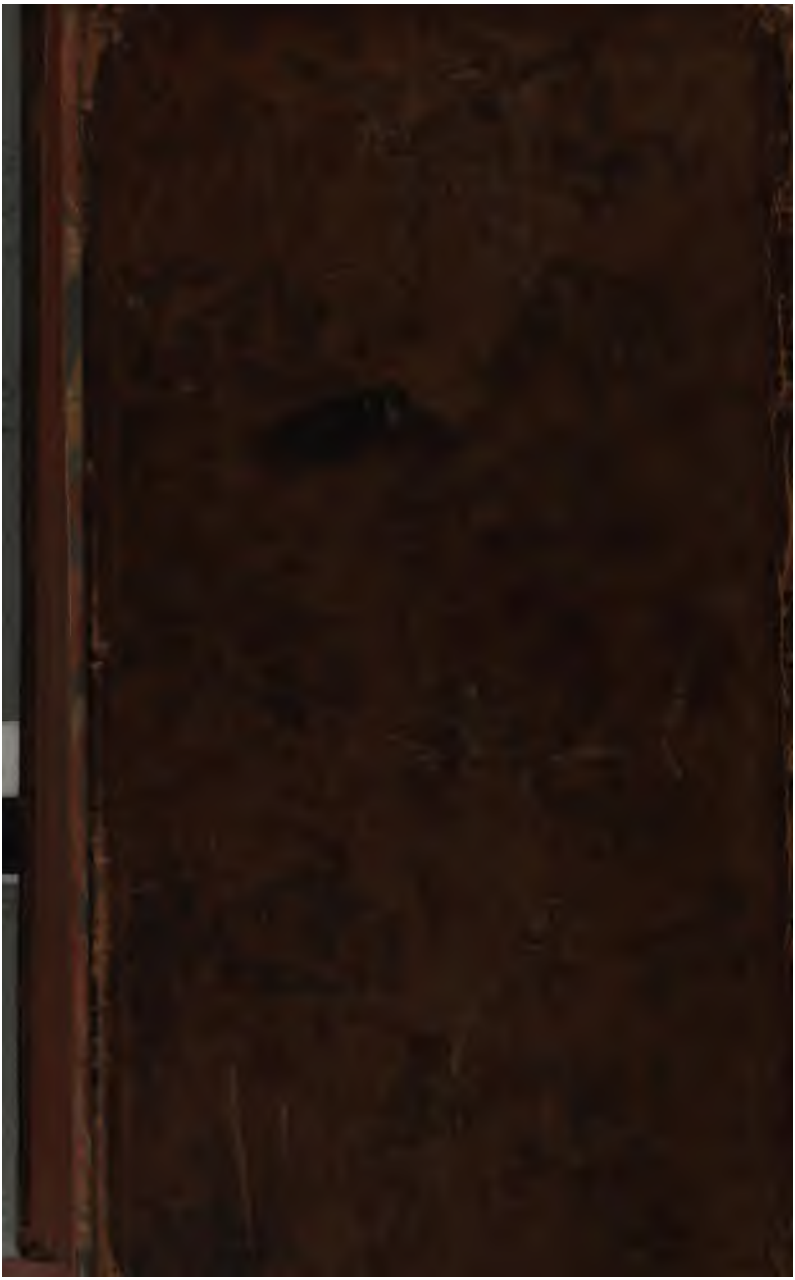
G.

Genevois, 409
Génie, 414

Gouvernemens, 417
Guebres, 420
Guerre, 432

H.

HISTOIRE, 438
Hiſtoriens, 444
Hollandois, 455
Hommes, 471
Honnête Homme, 476

Fin de la Table du premier Volume.

54656638